



**ETUDE
ETHNOARCHEOLOGIQUE
DES TRADITIONS CERAMIQUES
DU PAYS DOGON**

MAESAO

Mission archéologique et ethnoarchéologique suisse en Afrique de l'Ouest

**ETUDE
ETHNOARCHEOLOGIQUE DES TRADITIONS
CERAMIQUES DU PAYS DOGON**

RAPPORT DES MISSIONS DECEMBRE 1998 ET FEVRIER 2000

Alain GALLAY et Grégoire de CEUNINCK

Avec la collaboration de Youssef Kalapo et Elisée Guindo

Graphiques et cartes : Grégoire de Ceuninck

Planches céramiques : Serge Aeschlimann

Mise en Page : Jean Gabriel Elia

© : Département d'Anthropologie et d'Ecologie de l'Université de Genève
Mission archéologique et ethnoarchéologique suisse en Afrique de l'Ouest (MAESAO)
12, rue Gustave Revilliod. CH – 1227 Carouge – Genève

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	3
LES TRADITIONS CERAMIQUES DU PAYS DOGON	5
1. Tradition A (Tirelli)	5
2. Tradition B (Ka-In Ouro)	6
3. Tradition C (Modjodjé-Lé)	6
4. Tradition D (Niongono)	7
5. Tradition E (Sarnyééré)	7
6. Tradition F (Sobangouma)	7
7. Régions non explorées	7
CONDITIONS D'ENQUETE	9
1. Objectifs	9
2. Mission décembre 1998	10
3. Mission février 2000	10
4. Présentation	11
5. Corpus	11
TRADITIONS RECONNUES	13
1. Tradition G	13
Patronymes, dialectes et insertion sociale	13
Patronymes et réseau d'alliances	13
Dialectes	13
Données historiques	15
Techniques de montage	15
T1. Technique du moulage sur forme convexe (ou moulage sur fond retourné)	15
T2. Technique du modelage	16
T3. technique du cylindre	16
Techniques de cuisson	17
Environnement et choix techniques	19
Plan géographique (L)	19
Plan historique (T)	19
Plan fonctionnel (F)	19
Eventail morphologique et décoratif	20
2. Tradition H	22
Patronymes, dialectes et insertion sociale	22
Patronymes et réseau d'alliances	22
Dialectes	22
Techniques de montage	22
Techniques de cuisson	23
Eventail morphologique et décoratif	23
3. Tradition B	23
Patronymes, dialectes et insertion sociale	24
Patronymes et réseau d'alliances	24
Dialectes	25
Données historiques	25
Techniques de montage	27
Techniques de cuisson	28

Eventail morphologique et décoratif	28
RELATIONS ENTRE TRADITIONS G, H et B	29
1. Autonomie techno-stylistique des diverses traditions	29
2. Répartition géographique	31
Tradition G	31
Tradition H	40
Tradition B	40
3. Relations avec les autres traditions	40
Tradition A	40
Tradition C	41
Tradition D	42
LES MECANISMES :	
SPHERES D'ENDOGRAMIE ET TRADITIONS CERAMIQUES	51
1. Origine des potières du Delta intérieur du Niger et du Pays dogon	51
2. Courbes matrimoniales propres aux différentes traditions céramiques dogon	52
Tradition A	52
Tradition B	53
Tradition C	54
Tradition D	54
Tradition G	54
Tradition H	54
3. Endogamie villageoise et sphères de mariage extérieures	55
CONCLUSIONS	61
REMERCIEMENTS	63
ANNEXES	65
1. La fonte du cuivre à Yadianga	65
2. Sphères matrimoniales des potières de la tradition G	69
BIBLIOGRAPHIE	73

Introduction

Suite à ses enquêtes sur la céramique actuelle du Delta intérieur du Niger, l'équipe MAESAO du Département d'anthropologie et d'écologie de l'Université de Genève, a orienté ses recherches sur le Pays dogon. L'ethnologie, l'archéologie et l'histoire de cette région, enregistrée par l'UNESCO patrimoine mondial de l'humanité, présentent en effet encore de nombreuses zones d'ombres.

Sur le plan intensif, la mission étudie actuellement – sous la direction d'Eric Huysecom et en collaboration avec des équipes anglaise, belge et française - une séquence géologique et archéologique du Pléistocène et de l'Holocène sur le site d'Ounjougou, situé sur le plateau de Bandiagara (projet FNRS-FSLA intitulé «Paléoenvironnement et peuplement humain en Afrique de l'Ouest», Huysecom 1996). Un volet, pris en charge par Anne Mayor, vise à faire le lien entre les traditions céramiques actuelles, l'histoire orale du peuplement dogon et les horizons archéologiques les plus récents du site, riches en céramiques (Huysecom, Mayor, Robert 1998, Huysecom, Beeckman, Boëda et al. 1998, Huysecom, Boëda, Deforce et al. 2000, Mayor, Huysecom 1999).

Sur le plan extensif, Alain Gallay et Grégoire de Ceuninck se sont proposés de compléter l'image, très partielle, des traditions céramiques actuelles de l'ensemble du Pays dogon. Ce volet se veut le prolongement, sur un autre terrain, des enquêtes effectuées dans le Delta intérieur du Niger entre 1988 et 1993. Elle concerne un domaine largement méconnu sur lequel les chercheurs du Département d'anthropologie et d'écologie n'ont travaillé que sporadiquement en 1964 (participation aux missions hollandaises dans la falaise de Bandiagara, A.G.), en 1976 (mission Sarnyéré, A.G.), puis en 1991-92 et 1995 (mission MESAO devenue depuis lors MAESAO).

Ces recherches se déroulent en étroite collaboration avec l'Institut des sciences humaines du Mali et l'Université de Bamako.

Le présent rapport présente les résultats des enquêtes menées en décembre 1998 et février 2000 sous la responsabilité d'Alain Gallay dans la partie sud-est de la plaine du Séno ainsi que quelques données réunies en 1998 dans la région d'Ounjougou près de Bandiagara. Grégoire de Ceuninck a assuré dans ce cadre la compilation et l'exploitation statistique des données.

LES TRADITIONS CERAMIQUES DU PAYS DOGON : ETAT DES CONNAISSANCES

Les traditions céramiques dogon ont fait à ce jour l'objet de diverses enquêtes menées par le Département d'Anthropologie et d'écologie de l'Université de Genève en 1976, puis entre 1988 et 1993 dans le cadre de la MAESAO, ainsi que par l'Institut d'Anthropologie de l'Université d'Utrecht en collaboration avec l'Université de Groningen entre 1983 et 1986, toutes missions entreprises en collaboration avec l'Institut des sciences humaines du Mali. Dans ce cadre, six traditions avaient, à ce jour, été identifiées (traditions A à F), mais ce premier bilan ne reflétait certainement pas la réalité. En fait, aucune étude d'ensemble des traditions céramiques du Pays dogon n'a été menée aujourd'hui à terme et de nombreuses questions se posent encore à leur sujet.

Le DAE avait abordé l'étude de la céramique dogon dès 1976, lors d'une mission dans le massif du Sarnyéré. A cette occasion, nous avons confronté, en collaboration avec Claudine Sauvain-Dugerdil, l'histoire du peuplement de ce petit massif isolé en contexte peul et l'évolution de ses traditions céramiques (Gallay, Sauvain-Dugerdil 1981).

Il convient de mentionner ensuite les enquêtes de l'Institut d'anthropologie de l'Université d'Utrecht dans les villages de la falaise de Bandiagara aux environs de Sanga, dirigées par R.M.A. Bedaux. Ce projet, lancé dès 1983 en collaboration avec l'Université de Groningen et l'Institut des Sciences humaines de Bamako, s'est terminé en 1986. Il faisait suite à plusieurs années de recherches archéologiques dans les grottes sépulcrales de la Falaise et répondait au besoin de mieux comprendre la culture matérielle ancienne de la région. L'enquête portait essentiellement sur les aspects fonctionnels et spatiaux de la culture matérielle du village de Tirelli, au pied de la falaise de Bandiagara (Bedaux 1986-1 et 2). L'étude était complétée par des informations recueillies dans sept autres villages de la partie centrale de la Falaise : Yendouma, Bamba, Banani, Koundou, Kamba, Barkou et Pégué.

Au cours des recherches sur les traditions céramiques du Delta intérieur du Niger (1988 - 1993), la

MAESAO, en raison des troubles agitant alors le Mali, avait saisi quelques opportunités pour étudier certaines traditions dogon situées à l'est des régions explorées, lors d'enquêtes effectuées à Ka-In Ouro (Bukina Faso), à Diekan, Koko, Niongono et Modjodjé-Lé (Mali) (Gallay 1994, Gallay, Huysecom, Mayor 1998).

Dans ce cadre, six traditions avaient, à ce jour, été identifiées (traditions A à F), mais ce premier bilan ne reflétait certainement pas la réalité (fig. 1). En fait, aucune étude d'ensemble des traditions céramiques du Pays dogon n'a été menée aujourd'hui à terme et de nombreuses questions se posaient encore à leur sujet.

Les diverses traditions individualisées sont actuellement désignées par des lettres. Il s'agit de termes d'attente soulignant le caractère provisoire des découpages opérés. Nous serons certainement amenés à l'avenir à procéder à certains regroupements ou à de nouvelles distinctions tenant mieux compte des particularités technologiques et stylistiques des traditions et du découpage ethnohistorique. Nous espérons pouvoir donner alors aux ensembles obtenus des noms rendant mieux compte de leurs fondements à la fois historique et social.

1. Tradition A (Tirelli)

Cette tradition a été décrite pour la première fois dans la région de Sanga par les missions archéologiques et ethnoarchéologiques hollandaises (Bedaux 1986-1 et 2).

Les potières qui pratiquent cette tradition sont des femmes d'agriculteurs n'appartenant pas aux castes de forgerons présentes dans la région.

Le façonnage de la céramique se rattache à la technique du pilonnage sur forme concave et s'effectue au percuteur de pierre sur une natte de fibres de baobab posée sur une dépression, parfois une meule à surface concave.

L'aire de production de la céramique de tradition A est centrée sur la falaise de Bandiagara, de la région de Bankas au sud, à la région de Bamba au Nord;

elle couvre donc l'aire primitivement peuplée par les clans Dyon, Arou et Ono (Dieterlen 1941).

Des potières pratiquant le montage sur natte se sont également déplacées en direction de l'ouest dans le cadre des migrations récentes évoquées par Gallais et Marie (1975). Nous en connaissons actuellement dans les villages de Modjodjé-Lé, Mona et Sounkalobougou. Des poteries de tradition A sont vendues notamment sur le marché de Somadougou en bordure du Delta. Ces points d'extension récente se trouvent dans la zone occupée par la tradition C.

L'aire de diffusion de la tradition A est certainement plus large que l'aire de production. Nous avons en effet repéré ce type de céramique :

- dans le Delta, sur les fouilles d'Hamdallahi et sur sa bordure occidentale à Modjodjé, ceci, au 19^{ème} siècle (Mayor 1996, 1997),
- dans la région de Ka-In et Ka-In Ouro au Burkina, où il paraît ancien (Gallay, Huysecom, Mayor 1998),
- à Diékan près de Kombori, dans la partie méridionale de la Falaise, où il est exceptionnel et certainement intrusif (deux seuls exemplaires observés dans un contexte céramique dafi et bobo).

L'aire de diffusion générale de cette tradition reste donc à préciser.

2. Tradition B (Ka-In Ouro)

Les potières qui pratiquent cette tradition sont des femmes de forgerons.

Le *façonnage de la céramique* se rattache à la technique du pilonnage sur forme concave (PFCc) et s'effectue au percuteur d'argile sur moule massif en argile cuite ou sur fond de poterie à pied semi enterré.

Selon les renseignements recueillis lors des premières missions de la MAESAO, la tradition dogon B, ou tradition de Ka-In Ouro, se rencontrait dans la Falaise au nord de Bamba et dans la région de Ka-In en territoire burkinabé. Il s'agissait d'une production de classe artisanale, les potières étant femmes de forgerons. Toutes les informations recueillies sur cette tradition provenaient alors d'un seul village, Ka-In Ouro, situé au Burkina Faso, à quelques kilomètres de la frontière malienne et d'une seule famille de forgerons.

L'aire de diffusion de cette tradition restait très mal connue. Sa présence dans le nord du Burkina à Ka-In

Ouro pouvait être considérée comme accidentelle, car il ne s'agissait apparemment pas de la tradition dominante dans cette région, où l'on rencontre essentiellement des potières mossi et des potières dogon fabriquant une céramique très proche de la poterie mossi (tradition dogon F).

Si l'on se réfère aux informations recueillies alors à Ka-In Ouro, la tradition B pouvait se situer en périphérie méridionale et orientale de la tradition A, depuis la région de Douentza au nord, jusque dans la région de Koro et Ka-In au sud. Son extension vers l'est nous était inconnue; néanmoins les potières dogon des villages orientaux de Doundoubango et Baraboulé, au Burkina Faso, semblaient pratiquer une technologie comparable.

L'aire d'extension de la tradition B reste donc entièrement à définir car les informations récoltées sur sa présence dans le nord de la Falaise ne l'ont été que de façon indirecte (lieux d'origine des potières enquêtées à Ka-In Ouro).

Nous verrons que la tradition des potières djèmè-na de la plaine du Séno (désignées dans nos notes de terrain sous tradition I) se rattache en fait à cette tradition.

3. Tradition C (Modjodjé-Lé)

Les potières qui pratiquent cette tradition sont des femmes de forgerons.

Le *façonnage de la céramique* se rattache à la technique du moulage sur forme convexe (MFCv) et s'effectue au percuteur de pierre ou à l'aide d'un simple tesson sur une poterie retournée posée sur le sol.

Les lieux d'origine des poteries sur lesquelles ont porté les enquêtes effectuées à Modjodjé-Lé permettent de dresser la carte de répartition des lieux de production de la tradition C. Les villages recensés, au nombre d'une vingtaine, s'inscrivent grossièrement dans un quadrilatère dont les quatre angles sont, au nord-ouest Somadougou, au nord-est Simi sur la Falaise, au sud-est Yélé, également sur la Falaise et au sud-ouest Sounkalobougou, en limite du Delta.

Cette tradition reste aujourd'hui incomplètement connue et nécessite des compléments d'enquête. La seule technique de montage observée à ce jour, le montage sur fond retourné, est en effet très largement répandue et se retrouve dans plusieurs autres traditions du Delta intérieur (Peul, Bambara du Sud et

Bambata du Nord) et du Pays dogon (tradition E du Sarnyéré).

4. Tradition D (Niongono)

Les potières qui pratiquent cette tradition sont des femmes de forgerons.

Le *façonnage de la céramique* se rattache à la technique du creusage de la motte d'argile (CM) et s'effectue sur une coupelle d'argile crue reposant parfois sur une dalle de pierre.

L'*aire de diffusion* de la tradition D couvre approximativement la province du Pignari. Les deux villages de production les plus septentrionaux sont Bandiougou et Kakoli, au nord de la route menant à Bandiagara, les plus méridionaux Bolimmba et Ngomé, à proximité de la route de Bankas. Limitée aux villages des collines rocheuses prolongeant vers l'ouest le plateau de Bandiagara, la tradition ne dépasse pas vers l'est la limite du Plateau.

Cette aire d'extension, établie par enquête dans les villages de Koko et Niongono, doit encore être vérifiée sur le terrain. Elle fait actuellement l'objet d'enquêtes effectuées sous la responsabilité d'Anne Mayor.

5. Tradition E (Sarnyéré)

Le Sarnyéré présente une situation exceptionnelle dans la boucle du Niger. Dans cette montagne qui n'abrite aucun clan de forgeron ce sont les agriculteurs eux-mêmes, hommes ou femmes, qui assurent la production de la céramique (Gallay, Sauvain-Dugerdil 1981).

Le *façonnage de la céramique* se rattache à la technique du moulage sur forme convexe (MFCv) et s'effectue au percuteur d'argile sur une poterie retournée posée sur le sol.

La tradition E constitue la quasi totalité des inventaires céramiques des quatre villages du Sarnyéré : Nemguéné, Dyamaga, Tandi et Koyo et est en totalité produite sur place. Elle pourrait de ce fait être considérée comme typiquement dogon. On retrouve néanmoins la même céramique dans le village à dominance rimaïbé de Nokara.

L'*aire de diffusion* de cette tradition dépasse donc clairement les limites de l'isolat du Sarnyéré, mais on ne possède actuellement aucune information sur les limites géographiques atteintes par cette production. Une enquête doit être menée dans la région de Nokara et du Gourma des Monts pour établir les liens existant

entre la tradition F et la céramique dite "rimaïbé" dont les conditions de production restent à ce jour largement inconnues, malgré ses affinités avec les traditions peul du Delta intérieur.

6. Tradition F (Sobangouma)

Les potières qui pratiquent cette tradition sont des femmes de forgerons.

Le *façonnage de la céramique* se rattache à la technique du pilonnage sur forme concave (PFCc) et s'effectue au percuteur d'argile dans une dépression soigneusement aménagée dans le sol ou, pour les poteries les plus petites, sur un moule massif en argile.

Des données succinctes sur une tradition située dans la partie méridionale du Séno-Gondo ont été récoltées à Ka-In et Ka-In Ouro en 1992. Cette tradition F, ou tradition de Sobangouma, n'a fait l'objet d'aucune étude détaillée. Il s'agit en fait d'une tradition mossi. Cette céramique est fabriquée par des potières appartenant à une classe artisanale de forgerons, qui se rattache, semble-t-il, à trois ethnies distinctes: les Mossi, les Dogon et les Kouroumba.

Il convient de reprendre entièrement la question de l'insertion clanique et ethnique de cette tradition comme celle de son aire d'extension géographique, actuellement inconnue.

7. Régions non explorées

La carte des traditions céramiques dogon publiée à la fin de nos enquêtes sur le Delta intérieur du Niger (fig. 1) montre clairement qu'il subsiste encore de nombreuses régions dogon totalement inexplorées sur le plan des traditions céramiques. Ces régions sont :

- les massifs montagneux du Gourma des Monts autres que le Sarnyéré,
- la partie septentrionale de la Falaise (entre Bamba et Douentza),
- toute la partie septentrionale du plateau de Bandiagara en arrière de la Falaise,
- l'ensemble de la plaine du Séno,
- la Falaise entre Gani do (piste de Bankas) au nord et Kombori au sud,
- le plateau méridional au sud de la piste Somadougou - Bankas.

Le programme de prospection commencé depuis 1998 devrait pouvoir combler ces lacunes.

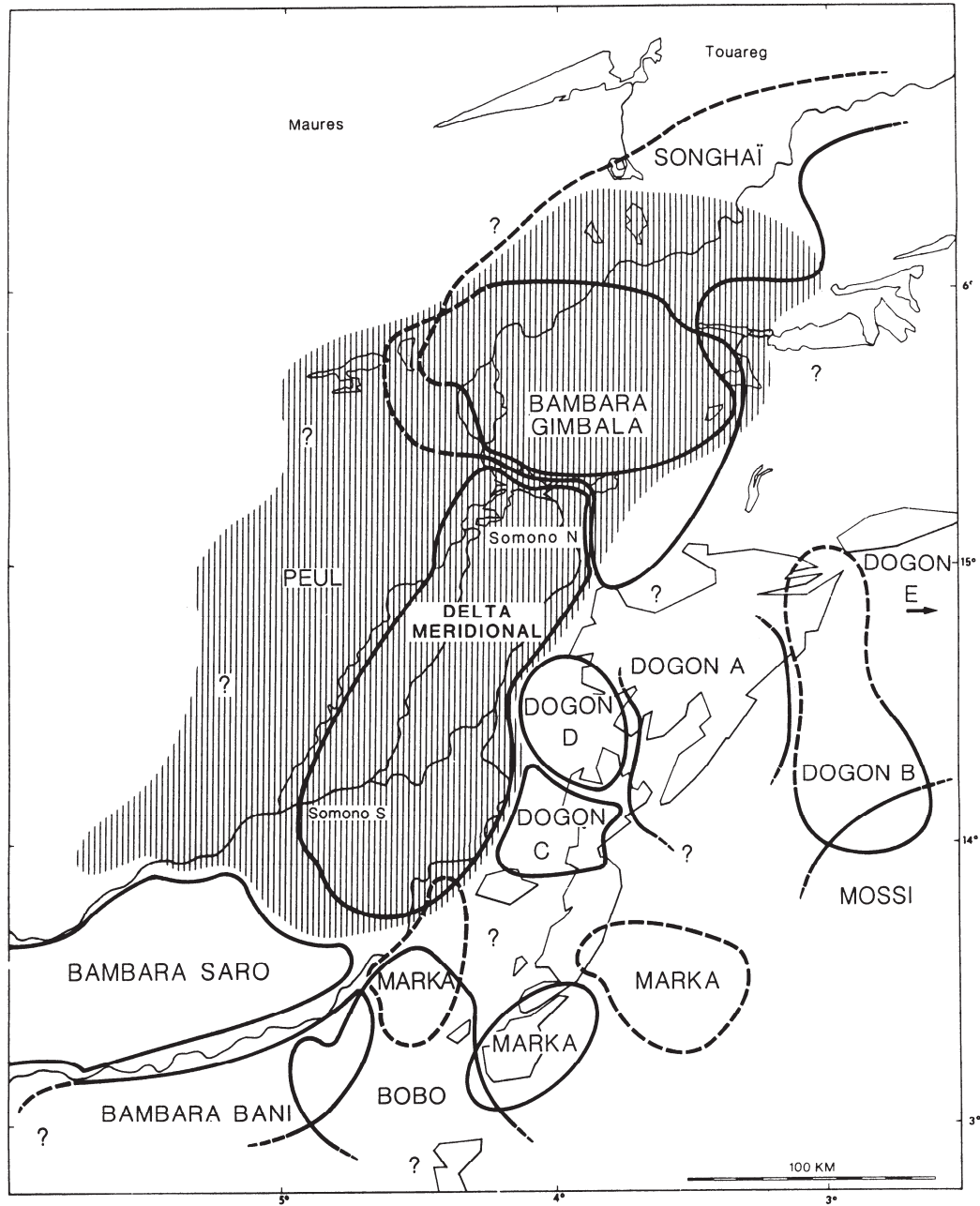


Fig. 1. Traditions céramiques du Delta intérieur du Niger et du Plateau central nigérien (Pays dogon). Etat des connaissances en 1993. Hachures : traditions céramiques des classes artisanales peul. Traits : autres traditions.

CONDITIONS D'ENQUETE

*L*e présent rapport présente les résultats de deux missions effectuées en décembre 1998 et février 2000 dans le sud-ouest de la plaine du Séno en collaboration avec Youssouf Kalapo de l'Institut des sciences humaines du Mali. Les données statistiques ont été élaborées par Grégoire de Ceuninck. Cette approche extensive, axée sur la délimitation des aires de production de la céramique, constitue le complément indispensable des recherches ethnoarchéologiques et ethnohistoriques approfondies menées par Anne Mayor dans la région du site archéologique d'Ounjougou.

Nous nous proposons de mener dans ce cadre une prospection de l'ensemble du Pays dogon, afin d'évaluer la variabilité et la répartition des traditions céramiques de cette région. Cette recherche, qui demande peu de moyens, pourrait se prolonger sur quelques années à raison de missions annuelles de trois à quatre semaines durant la saison sèche. Cette approche extensive constitue le complément indispensable des recherches ethnoarchéologiques et ethnohistoriques approfondies qui seront également poursuivies par Anne Mayor dans la région d'Ounjougou dans les années à venir.

Les enquêtes porteront sur la définition technique et esthétique des traditions et sur les mécanismes économiques et sociaux assurant la répartition finale des diverses traditions dans l'espace géographique considéré, notamment au niveau des sphères d'endogamie des potières. Les missions effectuées en décembre 1998 et février 2000 constituent un premier test destiné à établir la pertinence de la stratégie proposée.

1. Objectifs

L'objectif de la présente recherche est, dans une perspective extensive, de dresser une première carte d'ensemble des traditions céramiques dogon à partir d'une prospection générale du pays, notamment dans les zones inexplorées à ce jour.

Les prospections menées dans le Delta intérieur du Niger par la MAESAO comportaient les questions suivantes :

1. Identification des techniques de fabrication des traditions et analyse détaillée des chaînes opératoires de montage permettant de définir les principales traditions céramiques actuelles.

2. Identification des appartenances claniques des potières et première approche des sphères d'endogamie obtenues à partir d'un recensement préliminaire des lieux d'origine de ces artisanes, une approche permettant de définir les aires de production des céramiques.

3. Identification des aires de diffusion des céramiques de chaque tradition (acquisition et consommation) comprenant trois approches distinctes :

- enquêtes auprès des potières sur les villages et les marchés fréquentés,
- enquêtes sur les marchés et localisation des villages où vivent les acheteurs,
- identification des traditions et de l'origine des céramiques consommées dans les villages.

Les moyens limités dont nous disposons désormais pour les recherches ethnoarchéologiques nous contraignent aujourd'hui à resserrer les enquêtes autour des données permettant de ne définir que les caractéristiques essentielles des diverses traditions et de n'en tracer les limites spatiales qu'au niveau des seules aires de production.

Nous nous sommes donc concentrés sur les deux premiers points précédents. L'expérience acquise dans le Delta intérieur permet en effet d'approcher désormais très rapidement les principaux choix techniques opérés au niveau du façonnage des poteries. Nous accorderons par contre une importance moindre à l'analyse détaillée des chaînes opératoires de montage. Sur un autre plan, l'accent mis sur les origines géographiques des potières permet de déboucher rapidement sur une délimitation géographique précise des aires de production des différentes traditions.

Il nous a paru par contre utile d'approfondir les relations pouvant exister entre les différentes traditions et la structure linguistique, particulièrement complexe, du Pays dogon, une question que nous avons relati-

vement négligée lors de nos enquêtes dans le Delta.

Les deux missions ont été en grande partie financées sur des fonds personnels auxquels se sont ajoutés quelques crédits du DAE. L'équipe a pu bénéficier de l'infrastructure de la base de la MAESAO à Dimmbal et du soutien logistique de l'équipe archéologique d'Ounjougou dirigée par Eric Huysecom auquel vont tous nos remerciements.

2. Mission décembre 1998

La mission 1998 s'est déroulée du 30 novembre au 21 décembre avec, du 6 au 16 décembre, 11 jours effectifs d'enquête sur le terrain.

L'équipe de recherche comprenait, outre l'un des auteurs de ces lignes (A. G.) :

- Youssouf Kalapo de l'Institut des sciences humaines de Bamako, qui a assuré notamment le dessin des céramiques enquêtées,
- Mamoudou Tessougé de Dimmbal, qui a collaboré à la mission en tant qu'interprète,
- Amangara Tessougé de Dimmbal, qui a assuré l'intendance de la mission.

Les villages visités ont été les suivants :

1. Partie méridionale de la plaine du Séno (Pays tomo)

- Ségué (6 décembre) : enquête sur le marché
 Yélé (6-9 décembre) : enquête auprès de deux familles de forgerons (Djo, Karagodio).
 Soulakanda (9-11 décembre) : enquête auprès d'une famille de forgerons (Djo).
 Diama (11 décembre) : enquête auprès d'une famille de forgerons (Arama).
 Sadia (12 décembre) : enquête auprès de deux familles de forgerons (Arama de parler tomo, Togo de parler tengi) et auprès des potières femmes de cultivateurs.
 Tienbara (13 décembre) : enquête auprès de deux familles de forgerons (Arama).
 Kobo (13 décembre) : enquête auprès d'une famille de forgerons (Arama).

2. Plateau de Bandiagara (Pays donno)

- Douliki (15-17 décembre) : enquête auprès des potières femmes de cultivateurs.
 Soroli (16 décembre) : enquête auprès d'une famille de forgerons (Yanogé).

Ces enquêtes ont essentiellement permis d'identifier un ensemble qui pourrait correspondre à une nou-

velle tradition située dans la plaine du Séno au sud de la piste de Bankas. Cette tradition en relation avec des clans de forgerons tomo, est appelée ici, provisoirement, tradition G ou tradition de Soula-Kanda. Elle reste très proche de la tradition C de Modjodjé-Lé, mais présente certaines originalités du point de vue des techniques de montage justifiant une appellation provisoire différente. Elle correspond d'autre part à une sphère d'endogamie distincte des réseaux du Plateau.

Quelques données complémentaires ont d'autre part été récoltées à propos de l'extension spatiale des traditions A (Tirelli) et D (Niongono), notamment dans la région d'Ounjougou.

3. Mission février 2000

La mission 2000 s'est déroulée du 1er au 28 février avec, du 5 au 23 février, 18 jours effectifs d'enquête sur le terrain.

L'équipe de recherche comprenait, outre l'un des auteurs de ces lignes (A. G.) :

- Youssouf Kalapo de l'Institut des sciences humaines de Bamako, qui a assuré notamment le dessin des céramiques enquêtées,
- Elisée Guindo, de Mopti, qui a collaboré à la mission en tant qu'interprète,
- Amangara Tessougé de Dimmbal, qui a assuré l'intendance de la mission.

La région visitée s'est située entre Bankas et Koro dans la partie sud-orientale de la plaine du Séno. Sur le plan tactique, nous avons établi nos quartiers dans un certain nombre de villages à partir desquels il était possible de rayonner, soit :

6. Dongolé (5 au 9 février). Villages visités : Diga, Wilwal, Toroli, Gandourou, Babouro, Ombon, Gouroussindé, Sissaaé, Pigué.
7. Pomboro Dodiou (10 au 15 février). Villages visités : Ogodennou, Ogodourou (Koro), Souan, Danadouro, Péné, Séguébéné, Samani, Goro, Koporo Pen, Oropa, Sembéré, Djimérou, Don.
8. Yadianga (17 au 20 février). Villages visités : Tongonlégou, Yéni, Dégébomo, Orodourou, Bodewell (Orokorin), Pel.
9. Dimmbal (base, 21 au 23 février). Villages visités : Enndé, Bagourou.

Cette deuxième mission a permis de compléter notre

information sur la tradition G ainsi que sur la tradition Dafi (tradition H) et de souligner l'importance d'une nouvelle tradition originaire du Burkina Faso (tradition B) en relation avec des forgerons parlant mossi. Nous avons également pu documenter dans le village de Yadianga une technologie de la fonte à cire perdue pratiquée par ces mêmes forgerons mossi (voir annexe).

Le corpus disponible pour la région étudiée comprend aujourd'hui 566 potières (mères de potières enquêtées comprises).

4. Présentation

Le présent travail résulte de l'intégration des données recueillies lors des missions de la MAESAO entre 1988 et 1993 (A. G., E.H., A.M., G. de C.), des nouvelles données recueillies en 1998 et 2000 (A.G.) et des traitements statistiques réalisés à propos des sphères d'endogamie (G. de C.). Il tient compte des informations récoltées lors des enquêtes intensives réalisées dans la région d'Ounjougou (A.M.). Le lecteur trouvera dans la bibliographie les principales références des travaux concernant le sujet.

L'exposé est articulé en deux parties. La première propose une caractérisation formelle des traditions sur le plan intrinsèque (techniques de montage, formes et décors) et extrinsèque (insertion géographique, temporelle et sociale) et tente de situer ces ensembles par rapport aux traditions géographiquement voisines A, C, et D. Nous sommes ici dans un cadre typologique correspondant à la notion de régularité. La seconde partie s'intéresse par contre aux mécanismes responsables de la mise en place et du maintien des particularités propres à chaque tradition et assurant leur autonomie existentielle (Gallay 1990, 1991).

Grégoire de Ceuninck a réalisé le traitement statistique des données ainsi que l'ensemble des cartes et graphiques de ce travail en utilisant les bases de données mises au point à l'occasion de la préparation de sa thèse.

5. Corpus

Notre corpus comprend les éléments suivants :

- Tradition A : travaux des missions hollandaises effectuées dans la région de Sanga (Bedaux 1986-1 et 2). Données récoltées à Modjodjé-Lé et Niongono lors de la mission 1991-1992, complétées par les enquêtes effectuées en 1998 à Sadia dans la Plaine et à Douliki et Soroli sur le Plateau ainsi qu'en 2000 à Goro dans la Plaine.
- Tradition B (Djèmè-na mossi) : données récoltées à Ka-In Ouro (Burkina Faso) en 1991 et données de la mission 2000 dans les régions de Toroli, Pomboro Dodiou et Yadianga.
- Tradition C : données récoltées à Modjodjé-Lé lors de la mission 1991-1992.
- Traditions D (Djèmè-irin) : données récoltées lors de la mission de 1991-1992 à Koko et Niongono, complétées par les enquêtes effectuées par Anne Mayor en 1998-1999 dans les villages de la région d'Ounjougou à proximité de la route menant à Sanga : Soroli, Andioubolo, Gologou-joï et Gologou-da.
- Tradition G (Ton-djèmè) : données récoltées lors des missions 1998 et 2000, auxquelles s'ajoutent quelques informations recueillies dans la même région lors de la mission de collecte effectuée avec Eric Huysecom en décembre 1995-janvier 1996 en vue de la préparation de l'exposition «*Hier et aujourd'hui, des poteries et des femmes*» (Muséum d'Histoire naturelle, Genève 1996).
- Tradition H (Dafi) : données récoltées lors des missions de 1990-1991, notamment à Diarani en Pays Bobo, et de 1991-1992, à Diékan. Données récoltées en 2000 à Dongolé et Toroli.
- Traditions du Delta intérieur du Niger : ensemble des informations recueillies par la MAESAO entre 1988 et 1993 et traitées sur le plan statistique.

TRADITIONS RECONNUES

Trois traditions céramiques de femmes de forgerons sont présentes dans la partie sud-occidentale de la plaine du Séno. La tradition G est pratiquée par les femmes des Ton-djèmè, les forgerons des Tomo. La tradition H est en relation avec la sphère d'influence dafi. La tradition B, djèmè-na, trouve son origine dans le Yatenga mossi.

1. La tradition G

1.1. Patronymes, dialectes et insertion sociale

La tradition G, localisée en Pays tomo, est une tradition de femmes de forgerons ton-djèmè, dont les patronymes sont partagés avec les populations agricoles régionales. Les trois patronymes les plus fréquents sont Arama, Djo et Togo. Les dialectes parlés sont le tomokan et le tengikan.

Les potières pratiquant la tradition G sont des femmes des forgerons des Tomo se disant Djèmè yélin ou Ton djèmè.

Notons néanmoins les exceptions suivantes :

1. Plusieurs potières donno-djèmè du Plateau, en zone de parler donnoso, se sont mariées en plaine avec des Ton-djèmè et ont appris la céramique de tradition G après leurs mariages car les femmes des forgerons donno-djèmè ne font pas de céramique. C'est la cas :
2. à Koporopen, de A. Kassogué (Djo) originaire de Bissogo près de Sanga (5105, 13.2.00),
3. à Enndé-Wo, de F. Karambé (Séiba), originaire de Tegourou (5215), K. Sagara (Seiba), originaire de Wolo Wolo (5216) et R. Karambé (Seiba), originaire de Venndeguélé (5217),
4. à Bagourou, de H. Séiba (Karambé), originaire de Pélou (5229).
5. à Enndé-Wo, de A. Yalcoulyé, originaire de Ninn-gari au nord de Bandiagara, en zone de parler tom-moso.

Patronymes et réseau d'alliances

Le corpus des potières (femmes non mariées compri-

ses) permet de se faire une première idée de la fréquence de patronymes. Les trois patronymes les plus courants réunissent 61,1 % des 316 cas enquêtés au niveau de la tradition G. Ce sont : Arama (87 occurrences, soit 27,5%), Djo (67 occurrences, soit 21,2%) et Togo (39 occurrences, soit 12,3%). Ces trois patronymes sont communs aux forgerons et aux agriculteurs tomo. Seul le patronyme Togo se retrouve chez des potières pratiquant d'autres traditions : 7 cas pour la tradition A et 3 cas pour la tradition H (Dafi).

Nous trouvons ensuite parmi les patronymes moins fréquents rencontrés à au moins cinq reprises : Sobengo (19 occurrences), Karambé (16 occurrences), Seiba (16 occurrences), Djibo (13 occurrences), Erikan (10 occurrences), Garan (5 occurrences) et Sagara (5 occurrences).

Parmi ces derniers, Djibo est un patronyme d'un clan de guérisseurs. Parmi les 13 cas enquêtés, 7 cas concernent des potières ayant épousé des forgerons des clans Arama. Karambé se retrouve chez les agriculteurs mundogon et Erikan est un patronyme de forgerons arrivés récemment dans la région (E. Huysecom, communication personnelle).

Le tableau 1 présente les fréquences de mariages observées entre les trois principaux patronymes ton-djèmè : Arama, Djo et Togo. Ces trois patronymes dominants forment ensemble une classe à tendance nettement endogame. En effet le tableau permet de calculer que 78,5% des potières Arama, Djo ou Togo se marient avec un conjoint possédant l'un des trois patronymes. 96,4 % des forgerons Arama, Djo ou Togo prennent des épouses possédant l'un de trois patronymes.

Tous patronymes confondus, et sur 103 alliances recensées, les alliances endogamiques au sein d'un même patronyme se répartissent comme suit : Arama : 13 cas, Djo : 10 cas, Karambé : 1 cas, Seiba : 1 cas, Togo : 1 cas et Warmé : 1 cas, soit 27 cas représentant un peu plus du quart, soit 26,2% des alliances.

Dialectes

Les potières parlent avant tout tomokan comme première langue (65,8% des cas), mais également le tengukan (24,2%), langue de la Falaise parlée entre Kani bonzon et Tirelli. L'une des deux familles de forge-

P. ARAMA (potières)	N	%	F. ARAMA (forgerons)	N	%
F. Arama	13	48.2	P. Arama	13	32.5
F. Djo	4	14.8	P. Djo	10	25.0
F. Togo	3	11.1	P. Djibo	7	17.5
F. Sobengo	2	07.4	P. Togo	4	10.0
F. autres	5	18.5	P. autres	6	15.0
Totaux	27	100	Totaux	40	100
P. DJO (potières)			F. DJO (forgerons)		
F. Djo	10	37.0	P. Djo	10	50.0
F. Arama	10	37.0	P. Arama	4	20.0
F. Togo	3	11.1	P. Togo	3	15.0
F. Warmé	2	07.4	P. autres	3	15.0
F. autres	2	07.4			
Totaux	27	100	Totaux	20	100
P. TOGO (potières)			F. TOGO (forgerons)		
F. Arama	4	36.3	P. Arama	3	27.3
F. Djo	3	27.3	P. Djo	3	27,3
F. Togo	1	09.1	P. Togo	1	09.1
F. autres	3	27.3	P. autres	4	36.3
Totaux	11	100	Totaux	11	100
Total potières	65		Total forgerons	55	

Tabl. 1. Tradition G. Fréquences des mariages entre les trois principaux patronymes Arama, Djo et Togo.

rons de Sadia parle par exemple le tengukan comme la plupart des familles de ce village.

Les autres parlent du Séno sont par contre exceptionnels comme première langue : togokan (3 cas), guiwinrinkan (3cas), ténékan (1 cas).

Les quelques potières parlant les dialectes du Plateau ont toutes appris la céramique après leur mariage avec des forgerons de la plaine.

A. Yalcoulyé, originaire de Ninngari au nord de Bandiagara et tante de R. Dara (Karambé) (5227.1), parle tommoso, mais a appris la céramique à Enndé -Wo après son mariage.

Les trois potières d'Enndé, originaires de Tegourou, Wolo Wolo et Venndeguélé (5215, 5216, 5217), et la

potière de Bagourou originaire de Pélou (5229), parlent le donnosso et ont également appris la tradition céramique de la plaine après leur mariage.

Le tengukan et le togokan sont par contre les deuxièmes langues les plus parlées avec respectivement 6 et 22 cas, une situation qui s'explique aisément par l'implantation de plusieurs familles de forgerons ton-djèmè en direction du nord-ouest au-delà de la zone occupée par les agriculteurs tomo (cf extension de la tradition G).

Le cas de F. Konaté (Djo), (PO14/4821), potière de Soula-Kanda, mariée à un Ton-djèmè, est par contre particulier. Cette dernière, originaire de Pé près de Wankoro, dans la partie méridionale du pays tomo,

parle en effet dioula et se dit «Malinké». Son origine pourrait se situer dans la mouvance dafi du sud de la Falaise regroupant des clans d'origines ethniques diverses autour de la pratique d'un Islam rigoureux .

1.2. Données historiques

Les traditions C et G se rattachent à une même migration de forgerons.

Quelques informations récoltées auprès d'Anjoujou et Doundé Fongoro, forgerons à Yélé (8.12.1998), parlent d'une migration récente remontant aux arrières grands parents et communes aux forgerons de la plaine (tradition G) et du Plateau (Tradition C).

1.3. Techniques de montage

Trois techniques de montage caractérisent la tradition G : T1, le moulage sur forme convexe, T2, le modelage d'une motte d'argile, T3, le façonnage en cylindre. T2 et T3 ont été observées pour la première fois.

La tradition G paraît très proche de la tradition C de Modjodjé-Lé, bien qu'elle se place dans une sphère d'endogamie distincte (cf. infra). Néanmoins, nous ne pouvons, en l'état actuel des recherches, et vu le caractère limité des connaissances réunies sur la tradition C lors de nos précédentes missions, porter un jugement définitif sur les relations liant ces deux traditions.

Trois techniques de montage caractérisent la tradition du pays tomo (cf. planche 1) :

1. le pilonnage sur forme convexe, 2. le modelage d'une motte d'argile, 3. le façonnage en cylindre. La première technique est très largement répandue dans toute la boucle du Niger et a été observée à plusieurs reprises lors des précédentes missions. Les deux autres sont nouvelles et d'une incontestable originalité.

T1. Technique du moulage sur forme convexe (ou moulage sur fond retourné)

La technique du moulage sur fond retourné est une technique très largement répandue dans toute la boucle du Niger dans des traditions aussi diverses que les traditions bambara, somono du Nord, peul et dogon C. On ne peut donc la considérer comme spécifique.

En zone tomo, les outils associés à cette technique sont : le percuteur de pierre ou la molette façonnée dans un tesson, l'épi de maïs, le couteau de fer à extrémité recourbée, le morceau de cuir.

Le montage observé à Yélé le 8.12.98 concerne M. Djo (Djo) (PO13/ 4819). La potière travaille en bordure d'un abri de paille situé dans la cour de la concession comprenant plusieurs dalles de pierre servant de plans de travail. La séquence de montage reste caractéristique de cette technique. La poterie réalisée est une grande jarre à conserver l'eau.

Phase 1 (*préforme*) : confection d'une plaque d'argile. La boule d'argile est lancée à plusieurs reprises sur une dalle de pierre horizontale. La plaque ainsi obtenue est ensuite amincie par pilonnage au percuteur de pierre, opération créant une série de dépressions en surface de la plaque.

Phase 2 (*fond/panse*) : la plaque est ensuite retournée et placée sur une grande poterie retournée posée sur le sol, puis ajustée par pilonnage au percuteur de pierre. La surface extérieure, préalablement mouillée, est alors lissée et amincie par lissage avec un épi de maïs.

La potière découpe ensuite la base avec une brindille avant de laisser sécher le tout.

Phase 3 (*panse*) : le fond de la poterie et son moule sont retournés et placés dans une dépression creusée dans le sol. La poterie-moule est alors enlevée. La potière bouche certaines fentes apparues sur le bord au moment du démoulage.

Après une période de séchage, la potière mouille le bord et racle l'intérieur de ce dernier pour l'amincir. La partie supérieure de la jarre est montée au colombin. Les colombrins sont placés à cheval sur le bord. La paroi est parfois épaissie par adjonction d'un colombin extérieur placé à la jonction inférieure du dernier colombin. Les parois sont lissées et amincies à la main. Un lissage externe avec un épi de maïs termine l'opération.

Phase 4 (*bord*) : après une nouvelle phase de séchage, l'intérieur de la poterie est raclé avec un couteau de fer et le bord régularisé. L'intérieur est frotté avec une boule d'argile très molle pour faire disparaître les irrégularités, puis raclé avec un fragment de calebasse.

La potière place un dernier colombin formant le bord. Elle consolide son assise par l'adjonction d'un deuxième colombin externe placé sur la jonction avec le corps de la jarre. Le bord est modelé et lissé avec un épi de maïs, puis un morceau de cuir.

L'intérieur du haut de la panse est enfin raclé avec un fragment de calebasse.

T2. *Technique du modelage*

La technique du modelage propre à la tradition G s'apparente à celle du creusage de la motte observée dans les traditions bobo et dogon D (Niongono). Il nous semble néanmoins utile de la distinguer car :

1. La préparation de la masse initiale d'argile aboutit à une sphère et non à un cylindre garni d'un téton qui est enlevé avant le début du creusage.
2. la dépression creusée dans la préforme n'est pas obtenue par percussion des doigts serrés mais requiert un simple modelage par pincement entre le pouce et les autres doigts de la main.

Les outils associés à cette technique sont : la coupelle taillée dans un tesson, le couteau à extrémité recourbée, le couteau simple, le lissoir en calebasse, la demi-tige de mil, le fragment de manche de louche en calebasse utilisé comme racloir, la tresse de paille simple, la cordelette torsadée simple, le rachis d'épi de *Blepharis sp.* (plante qui avait été d'abord identifiée comme *Barleria linariifolia*) (pl. 2 à 4).

Le montage observé à Tienbara le 13.12.98 concerne T. Arama (Arama) (PO29/ 004858). La potière travaille dans la cour de la concession. La poterie réalisée est un petit bol sphérique pour cuire la sauce. Un second montage identique concernait un petit bol à servir la sauce.

Phase 1 (préforme) : la potière place une boule d'argile sur une coupelle taillée dans un tesson. Elle pétrit la boule, puis la creuse en la modelant des deux mains.

Phase 2 (fond) : un raclage effectué à la main de bas en haut à l'intérieur de la préforme assure l'étirement et l'amincissement des parois. Cet amincissement est poursuivi par raclage avec un fragment de calebasse convexe.

Phase 3 (panse) : la panse est ensuite montée au colombin et régularisée avec le fragment de calebasse. La poterie acquiert alors une forme sphérique régulière.

Phase 4 (bord) : le bord est régularisé et lissé avec un morceau de cuir. Deux lignes horizontales externes

sont tracées avec un brin de paille maintenu par un cuir placé à cheval sur le bord. Le fond est aminci en exerçant des pressions perpendiculaires avec la main, puis raclé avec le lissoir en calebasse.

Phase 5 (fond) : après une période de séchage, la poterie est séparée de son support et placée, renversée, sur une natte posée sur le sol. Les irrégularités du fond sont raclées avec une tige de mil fendue en deux. Quelques petites boulettes d'argile permettent de faire disparaître les dépressions.

La poterie posée sur la cuisse de la potière, ouverture orientée latéralement, est finalement lissée à la main.

A Enndé-Wo, N. Arama (Séiba) (C1-PO1, 5213, 22.2.00) pratique essentiellement le montage en anneau, mais connaît également la technique du modelage. La démonstration de cette technique, effectuée à notre demande montre que la potière modèle la boule posée sur la coupelle en creusant le centre avec les quatre doigts de la main droite alors que, très rapidement, la main gauche assure une contre-pression extérieure. Contrairement au montage dafi observé à Dongolé (cf. infra), la coupelle n'est pas animée d'un basculement.

T3. *Technique du cylindre*

Cette technique très particulière est observée ici pour la première fois. Les outils associés sont les mêmes que pour la technique du modelage.

Le montage observé à Soula Kanda le 9.12.98 concerne F. Konaté (Djo) (PO14/48521). La potière travaille sous un abri construit devant sa case dans la cour de la concession. La poterie réalisée est un bol sphérique à bord éversé pour cuire la sauce.

Phase 1 (*préforme*) : la potière modèle un colombin massif et court qu'elle aplatit entre les mains de façon à obtenir une plaque rectangulaire. Cette dernière est placée sur sa tranche dans la coupelle taillée dans un tesson de poterie de façon à former un cylindre. La jonction des deux extrémités de la plaque est effacée par modelage.

Phase 2 (*fond/panse*) : deux colombins successifs sont placés sur le bord supérieur du cylindre à partir de la face interne et les parois lissées à la main. Un troisième colombin est placé en couronne à l'intérieur du cylindre, au contact de la coupelle. Ce dernier est modelé et lissé à la main de façon à obturer le

fond du cylindre et former un fond.

Des raclages internes successifs à la main et avec un fragment concave de calebasse transforment progressivement le cylindre formant un tronc de cône renversé en une forme régulièrement sphérique.

Phase 3 (*bord*) : un dernier colombin est placé de l'intérieur sur la tranche du bord et lissé à la main. L'intérieur est raclé avec un fragment de calebasse. Le bord est lissé avec un morceau de cuir. L'extérieur de la panse est raclé avec une tige de mil fendue en deux.

Le bord est redressé et éversé par lissage avec un morceau de cuir, la coupelle étant entraînée dans un mouvement rotatif lent et irrégulier. Le haut de la panse est décoré à l'aide d'un épi de *Blepharis* roulé. Un nouveau lissage au cuir du bord achève de donner au bord son profil éversé.

Phase 4 (*fond*) : après une période de séchage, le bol est séparé de son support et placé, ouverture en bas, sur une natte reposant sur le sol. Le fond irrégulier est raclé au couteau afin de faire disparaître l'excédent d'argile, puis mouillé et lissé avec la demi-tige de mil. Quelques petites boulettes d'argile permettent de faire disparaître les dépressions.

Les observations effectuées à Enndé -Wo auprès de N. Arama (Seiba) (C1-PO1, 5213, 22.2.00), et à Bagourou auprès de R. Dara (Karambé) (5227, 23.2.00) confirment ces observations.

1.4. Techniques de cuisson

Les techniques de cuisson sont toutes des cuissons en tas où les poteries sont au contact direct du combustible.

Les techniques de cuisson utilisées dans cette région de la plaine du Séno sont celles, ubiquistes, de la cuisson en tas. Nous n'avons observé, lors de nos séjours dans les villages et lors de nos déplacements dans cette région de la plaine du Séno, aucunes fosses de cuisson (présentes dans certains villages dogon de la Falaise) ou fours constitués d'une enceinte circulaire ouverte (présents chez les Bobo et les Bambara du Saro).

1. La première cuisson observée a eu lieu à Dimmbal (observation du 7 janvier 1996 lors de la deuxième mission de collecte de préparation de l'exposition «*Des poteries et des femmes*»). Elle s'est déroulée en fin de journée lorsque le vent était tombé, le jour précédant celui du marché du village.

L'opération était placée sous la responsabilité de trois potières, femmes de forgerons du village : Mariama Gana (Arama), sa fille Yassiga Arama (Erikan) et sa belle fille Awa Djibo (Arama).

Le dispositif comprenait deux tas de cuisson de structure identique : un grand tas regroupant 17 poteries, dont cinq de grandes dimensions, un petit pour de petits bols destinés à être réduits. La confection simultanée de deux dispositifs de combustion de tailles distinctes semble être une habitude propre à la Plaine.

Le grand tas, construit sur une légère dépression du terrain partiellement comblée de cendres (les cuissons ont toujours lieu au même endroit), comportait un radier de lames de bois mort de baobab supportant les poteries entassées autour et sur un dispositif central formé des quatre plus grands récipients. Quelques briques de terre crue faisaient office de cales. Les irrégularités de la surface du tas étaient comblées de souches sèches. La couverture ne comportait que des lames de bois de baobab identiques à celles du radier. A la base du tas, un bourrelet de cendres cernait le dispositif. De grands tessons (appartenant à des récipients de tradition A), placés peu après la mise à feu, étaient disposés en couronne autour du tas, assurant ainsi une certaine concentration de la chaleur (fig. 2).

Au dire des potières, deux pratiques président à l'allumage du tas de cuisson. On ne doit jamais souffler sur le tas de cuisson dont la combustion doit démarquer toute seule et c'est à ce moment que l'on sollicite le pardon de gris-gris portés par les spectateurs afin d'éviter l'échec de la cuisson.

2. A Dongolé (6.2.00), les potières ton-djèmè de la concession 2 avaient réalisé un très grand tas de cuisson oblong à sommet plat. Les poteries étaient déposées sur un niveau de combustible (non observé) et recouvertes de vieilles cuvettes métalliques et de plaques de tôle destinées à concentrer la chaleur. Le sommet du tas était ensuite recouvert de tiges de mil puis d'une épaisse couche de bale de mil occupant seulement le sommet du tas. La combustion latérale était assurée sur le pourtour par des bois verticaux appuyés directement contre les poteries. De grands tessons de jarres appuyés contre les bois servaient de réflecteurs.

3. A Bodewell/Orokorin (19.2.00), la cuisson réunis-

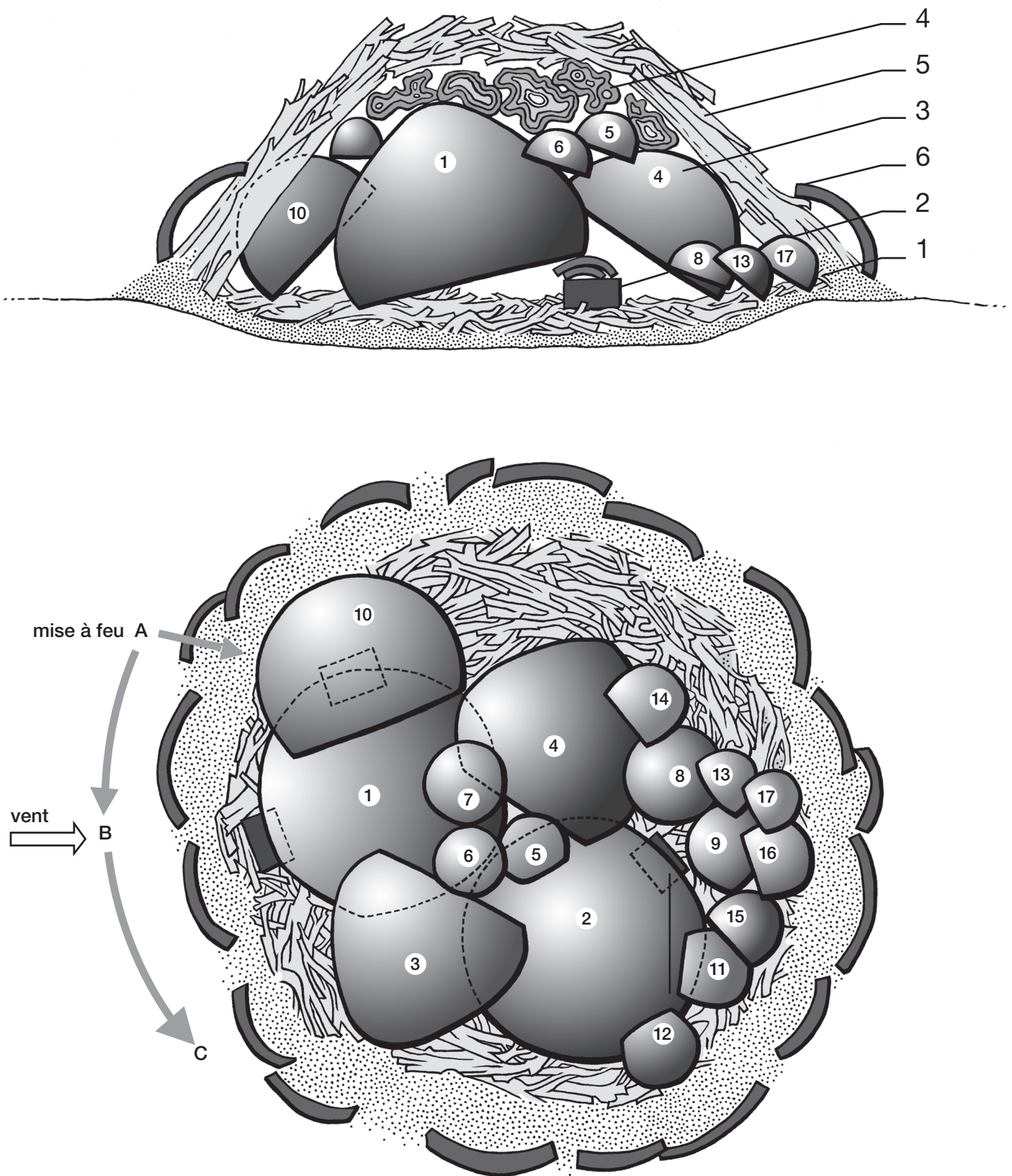


Fig. 2. Tradition G. Tas de cuisson observé à Dimmbal le 7.1.1996. Potières Mariama Gana (Arama), sa fille Yassiga Arama (Erikan) et sa belle fille Awa Djibo (Arama). Infographie Yves Reymond.

sait l'ensemble des productions des femmes de la concession C1 et comportait un grand tas oblong à surface sommitale plane et deux petits tas de cuisson accessoires destinés aux poteries de petites tailles.

1.5. Environnement et choix techniques

Sur le plan géographique, T1 paraît prédominant (et parfois exclusif) dans les villages de la Falaise, T2 paraît propre à la plaine. T3 présente une très forte dispersion, dépassant les limites de la tradition G. Sur le plan historique, T3 est probablement d'introduction tardive. Sur le plan technologique, les relations entre les trois techniques et les divers types d'argile de la région restent difficiles à démontrer.

Les trois techniques semblent se pratiquer de façon alternative et complémentaire, et il est prématuré de tenter, en l'état actuel des recherches, de fixer des règles présidant au choix de ces dernières.

Plan géographique (L)

On ne peut parler d'une ségrégation géographique stricte des trois techniques. Nous pouvons néanmoins retenir les faits suivants :

Le pilonnage sur forme convexe (T1) paraît prédominant (et parfois exclusif) dans les villages de la Falaise au sud de la route Bankas – Somadougou. Le modelage d'une motte (T2) paraît propre à la plaine. Le façonnage en cylindre (T3) paraît présenter une très forte dispersion qui pourrait dépasser les limites de la tradition G. Si l'on s'explique relativement bien sa présence au sud de la région, à Ouankoro, dans la sphère d'influence dafi, son apparition au nord, à Tobarra sur le Plateau, reste pour l'instant inexplicable (information Tié Arama (Arama) de Tienbara, PO29/004858. 13.12. 98).

Les observations réalisées lors de la deuxième mission permettent de confirmer la coexistence des techniques T2 et T3 dans toute la région occupée par les potières ton djèmè et une présence de la technique T1 dans les seuls villages de la Falaise.

A Dongolé, les potières ton djèmè de la concession C2 ne pratiquent que le modelage sur tesson-coupe. La technique du fond retourné est, selon ces dernières, une technique limitée à la Falaise (6.2.00). Cette opinion est confirmée par la potière dafi D. Warma du même village : le fond retourné n'est pratiqué que dans les villages de la Falaise, notamment à Sanfounou (4957, 6.2.00).

Plan historique (T)

Sur le plan historique, T2 est considéré comme ancien et T3 comme récent. Le façonnage en cylindre (T3) pourrait être une technique originaire du Sud (une technique Dafi ?).

Selon F. Konaté (Djo) (PO14/004821) de Soula-Kanda, T3 est pratiqué à Ouankoro dans la région d'où elle est originaire et, sur un plan géographique plus large, par les Dafi (10.12.98).

Selon T. Arama (Arama) (PO29/004858) de Tienbara, T3 est une nouvelle technique de montage plus rapide et plus économique en argile qui n'existait pas anciennement dans la région et qui est actuellement préférée des jeunes potières. Aujourd'hui, toutes les potières de la concession pratiquent ce type de montage (13.12.98).

Plan fonctionnel (F)

Sur le plan technique, T1 donne, selon nos informatrices, des parois épaisses et donc relativement lourdes, résistant mieux au feu. T2 permet de façonner des poteries aux parois plus fines. T3 fournit par contre des poteries fragiles dont le fond a tendance à se détacher.

Les relations éventuelles entre types d'argiles et techniques de montages donnent par contre lieu à des observations et à des prises de position contradictoires.

1. Les informations recueillies à Doundé, Dinyi et Kobo, où les potières pratiquent la technique du pilonnage sur forme convexe (T1), montrent que les potières se ravitaillent essentiellement en argile rouge dans les rejets des puits d'extraction du minerai de fer, notamment au nord de Dinyi (mission 1995-96).
2. A Yélé au pied de la falaise, Etié Karagodio (Djo) (PO2/4788) possède deux réserves distinctes d'argile, l'une de couleur rouge, l'autre de couleur grise et M. Djo (Djo) (PO13/4819) a utilisé de l'argile grise pour monter sur fond retourné (T1) une grande jarre à conserver l'eau (montage du 8.12.98).
3. Selon le forgeron Kountia Djo de Soula-Kanda, la technique de pilonnage sur forme convexe (T1) convient particulièrement aux argiles rouges (*unsoro ban*) du pied de la Falaise provenant des niveaux riches en minerai de fer. C'est une argile qui se pétrit mal ; on doit la concasser avant de l'humidifier et de la malaxer. La technique du modelage (T2) est par contre adaptée aux argiles

blanches (*unsoro pi*) des marigots de la plaine. A Soula-Kanda, de grandes fosses d'extraction d'argile sont creusées au centre du village. L'argile sableuse des couches supérieures est utilisée pour la fabrication des briques. L'argile grise plus pure des couches inférieures convient en revanche bien pour la céramique (10.12.1998).

4. A Tabakoro dans la plaine, les potières pratiquent conjointement les deux techniques T1 et T2 en utilisant une argile venant d'un marigot de la plaine (mission 1995-96).
5. A Sadia, S. Togo (Arama) (PO51/4888) et ses belles sœurs utilisent deux types d'argiles :
 - une argile " rouge " (*logu ban*) extraite du marigot de Gourédjanga.
 - une argile " noire " (*logu djien*) extraite du marigot de Kirato (12.12.989).
6. A Sadia, F. Karambé (Togo) (PO55/47892) et K. Jibo (Togo) (PO56/0047894) pratiquent les deux techniques T1 et T2, mais préfèrent T2, car T1 donne des céramiques aux parois trop épaisses. Elles utilisent conjointement les mêmes deux argiles provenant de marigots de la plaine :
 - une argile " rouge " extraite à faible profondeur du marigot de Gourédjanga (en fait une argile de couleur gris-clair),
 - une argile " blanche " extraite du marigot plus éloigné de Kirato (12.12.98).
 Ces deux argiles sont souvent mélangées, mais les potières préfèrent l'argile de Gourédjanga, dont le lieu d'extraction est plus proche du village.

1.6. Eventail morphologique et décoratif

L'originalité de la tradition G tient essentiellement au traitement des fonds des poteries qui présentent des traces d'un raclage grossier comme dans la tradition D. Les décors de haut de panse où dominent les impressions roulées de Blepharis sp. permettent par contre de rapprocher cette tradition des traditions C, D et dafi.

L'éventail morphologique de la tradition G couvre l'ensemble des besoins habituels en céramique et ne se distingue guère de celui des autres traditions. On y rencontre essentiellement des poteries en relation avec le cycle de l'eau : poteries à col étroit pour le transport, grandes jarres pour le stockage, marmites et plats à sauces, bols pour les ablutions, etc. La morphologie de certaines grandes jarres est caractéristique du montage sur coupelle et rappelle la mor-

phologie de certaines grandes poteries bobo.

Le décor est par contre plus intéressant dans la mesure où il permet de préciser l'originalité de la tradition B et les relations complexes existant entre la tradition G et les deux traditions voisines : la tradition C et la tradition H (Dafi) observée dans la partie méridionale de la Falaise lors des missions 1990-91 (Pays bobo, Diarani), en 1991-92 (Burkina Faso, Diékan) et lors de la mission de février 2000. Nous proposons donc d'étudier globalement ces quatre traditions afin d'en faire mieux ressortir les particularités. Nous avons par contre écarté provisoirement de cette confrontation la tradition D, malgré la présence des décor tracés avec un épi de *Blepharis sp.*

Le corpus retenu pour la tradition G comprend 97 dessins de céramiques.

La description de la tradition et les comparaisons sont fondées un certain nombre d'items que nous considérons comme propres à mettre en évidence les particularités stylistiques de chaque tradition. Ces items comprennent des particularités liées au montage de la céramique, certaines formes de bord et des décors sensu stricto. Ces particularités n'épuisent pas la variabilité formelle et décorative des diverses traditions.

Nous distinguerons ici :

1. Traces internes de percuteurs : traces laissées par le percuteur au moment du montage de la panse par pilonnage sur forme concave, visibles sur toute la hauteur de la poterie.
2. Fond raclé : fond irrégulier portant encore les traces du raclage au couteau à lame recourbée ayant permis à régulariser la surface du récipient monté sur coupelle. Ce type de traitement de surface est clairement en relation avec des poteries montées sur coupelle.
3. Fond lissé avec un épi de maïs : fond lissé avec un épi de maïs et portant de fines stries parallèles résultant de cette opération. Ce type de traitement est en relation avec des poteries montées sur fond retourné (comme par exemple dans la tradition D).
4. Fond décoré à la cordelette roulée : fond entièrement recouvert d'impressions de cordelette roulée pouvant atteindre le bord de la poterie. Ce type de décor n'est pas obligatoirement lié à des poteries montées sur fond retourné.
5. Bord épaissi arrondi : bord épaissi de section arrondie nettement dégagé par rapport à la panse,

- proéminent à l'extérieur ou à l'intérieur ou sur les deux faces et résultant de l'adjonction d'un gros colombin.
6. Bord aminci à bourrelet interne : bord incurvé vers l'extérieur à lèvre mince et bourrelet interne marqué.
 7. Bord aminci incurvé : bord incurvé vers l'extérieur à lèvre mince sans bourrelet interne marqué.
 8. Bord aplati élargi interne/externe : bord aplati élargi à la fois sur la face externe et sur la face interne avec surface supérieure aplatie ou légèrement bombée.
 9. Bord simple aplati : bord simple aminci terminé par un petit méplat.
 10. Décor de cordons impressionnés : cordons impressionnés continus ou sous forme de segments isolés. Les cordons continus se présentent soit sous forme isolée sur l'épaule de la poterie, soit, plus rarement, en motifs plus complexes pouvant associer plusieurs cordons, dont certains verticaux.
 11. Décor de cordons lisses : cordons lisses continus.
 12. Décor imprimé roulé *Blepharis sp.* : impression roulée obtenue avec un rachis de *Blepharis sp.*, formant le plus souvent une bande étroite horizontale, plus rarement des surfaces plus étendues.
 13. Décor imprimé roulé, cordelette : impression roulée obtenue avec une cordelette de coton formant des registres décoratifs horizontaux sur la partie supérieure du récipient, distincts des impressions réalisées lors du façonnage du fond.
 14. Décor imprimé roulé, tresse alterne : impression roulée obtenue avec une tresse de paille.
 15. Décor de traits horizontaux incisés : traits horizontaux profondément incisés à l'aide d'un bâtonnet sur l'argile fraîche, isolés ou groupés par deux ou par trois.
 16. Décor de traits tracés à la paille : traits tracés sur l'argile fraîche à l'aide d'une paille, lignes horizontales ou grands chevrons tracés sur la moitié supérieure du récipient.
 17. Décor au peigne traîné : surface uniformément couverte de traits parallèles obtenus par peignage avec un instrument non identifié (ressort métallique ?).
 18. Décor peint, motifs en chevrons : décor peint à la peinture rouge et/ou blanche, grands chevrons tracés sur la moitié supérieure du récipient.
 19. Décor peint, motifs de traits orthogonaux : décor

peint à la peinture rouge et/ou blanche, motifs dominés par des traits rectilignes verticaux et horizontaux sur la moitié supérieure du récipient.

Le tableau 2 permet de mettre immédiatement en évidence les particularismes de la tradition B par rapport aux deux traditions G et H. Les analogies liant ces deux dernières traditions nécessitent par contre une analyse plus détaillée qui sera reprise par la suite.

La tradition G se distingue immédiatement par la fréquence des fonds raclés (76,3%). Les fonds lissés avec un épi de maïs en relation avec le montage sur fond retourné sont par contre rares. Cette situation montre que cette technique de montage, limitée au pied de la Falaise et considérée comme caractéristique de la tradition C, n'est pas spécifique de la tradition G. Les fonds décorés à la cordelette roulée, fréquents dans la tradition D, sont également rares.

L'encolure des poteries présente fréquemment des bords amincis incurvés (17,5%) et des bords aplatis élargis interne/externe (39,2%).

Le décor est dominé par des impressions roulées d'épi de *Blepharis sp.* (34,0%). Ce type d'impression roulée se trouve généralement associé à une ou plusieurs lignes horizontales incisées. Le registre horizontal est généralement unique, mais peut également se doubler. Les décors roulés à la cordelette restent par contre plus rares (18,6%). Les décors imprimés-roulés à la tresse alterne (4,1%) ne se rencontrent que sur de grandes jarres à eau entièrement couvertes de ce motif.

Certaines poteries, notamment les petits bols à sauce, sont uniquement décorés d'un ou de plusieurs traits horizontaux profondément incisés soulignant le bord ou placés au niveau sur la partie médiane de la panse (29,9%). Les décors légèrement incisés avec l'extrémité d'une paille (14,4%) sont présents sous forme de lignes horizontales ou forment des motifs de triangles souvent soulignés par de la peinture. Le décor peint, de couleur rouge ou blanche, forme le plus souvent des motifs de grands chevrons formant une bande unique située dans la moitié supérieure de la poterie (20,6%). Les motifs orthogonaux sont par contre exceptionnels. Ces motifs apparaissent notamment sur les céramiques globulaires à ouverture étroite destinées au transport de l'eau.

Comme on peut le constater, le raclage des fonds reste le meilleur critère d'identification des poteries de la tradition G. Nous retrouvons donc ici une situa-

	Tradition G Ton-Djèmè		Tradition H Dafi		Tradition B Djèmè-na mossi	
1. Traces internes de percuteurs	-	-	-	-	55	78,6 %
2. Fond raclé	74	76,3 %	24	23,8 %	-	-
3. Fond lissé à l'épi de maïs	1	01,0 %	-	-	-	-
4. Fond décoré à la cordelette roulée	9	09,3 %	1	01,0 %	-	-
5. Bord épaissi arrondi	-	-	11	10,9 %	32	45,7 %
6. Bord aminci à bourrelet interne	2	02,1 %	2	02,0 %	27	38,6 %
7. Bord aminci incurvé	17	17,5 %	9	08,9 %	3	04,3 %
8. Bord aplati élargi interne/externe	38	39,2 %	27	26,7 %	-	-
9. Bord simple aplati	10	10,3 %	23	22,8 %	-	-
10. Décor cordons impressionnés	-	-	-	-	20	28,6 %
11. Décor cordons lisses	2	02,1 %	-	-	2	02,9 %
12. Décor imprimé roulé <i>Blepharis sp.</i>	33	34,0 %	19	18,8 %	-	-
13. Décor imprimé roulé cordelette	18	18,6 %	14	13,9 %	-	-
14. Décor imprimé roulé tresse alterne	4	04,1 %	-	-	-	-
15. Décor traits horizontaux incisés	29	29,9 %	38	37,6 %	-	-
16. Décor traits tracés à la paille	14	14,4 %	11	10,9 %	-	-
17. Décor au peigne traîné	-	-	4	04,0 %	-	-
18. Décor peint : chevrons	20	20,6 %	9	08,9 %	-	-
19. Décor peint : traits orthogonaux	2	02,1 %	1	01,0 %	-	-
Totaux nombre de poteries étudiées	97		101		70	

Tabl. 2. Caractéristiques stylistiques des poteries des traditions G, H et B.

tion connue : le traitement des fonds est une composante essentielle et significative de l'esthétique des diverses traditions au même titre que les modalités de façonnage des préformes et de la partie inférieure des poteries.

2. La tradition H

2.1. Patronymes, dialectes et insertion sociale

La tradition H, dont l'aire d'extension la plus septentrionale englobe le Pays tomo, est une tradition de femmes des forgerons dafi, dont les patronymes les plus fréquents sont Warmé, Togo, Seyni et Konaté. Le dialecte parlé est essentiellement le dioula.

Les potières pratiquant la tradition H sont des femmes de forgerons dénommés Dafi. Présentes en faibles nombres dans la région enquêtée, elles semblent originaires de la région de Bai, dans le sud de la plaine du Séno.

Patronymes et réseau d'alliances

Le faible nombre de cas enquêtés ne permet pas, avec 42 occurrences de patronymes, de dégager des valeurs significatives. Notons simplement que les quatre patronymes les plus courants sont : Warmé (18 occurrences, soit 42,9%), Togo (3 occurrences, soit 07,1%), Seyni (3 occurrences, soit 07,1%) et Konaté (3 occurrences, soit 07,1%).

Dialectes

Les quelques potières enquêtées parlent toutes le dioula. Les informations recueillies ne permettent pas de préciser l'importance relative des secondes langues.

2.2. Techniques de montage

Les techniques de montage observées sont le modelage d'une motte d'argile (T2) et le montage en anneau (T3). Les instruments utilisés sont les mêmes que dans la tradition G. La technique du fond retourné (T1) semble absente.

Les techniques de montage sont systématiquement associées à des supports de type tessons-coupelles et ne semblent guère différer de celles de la tradition G. Les montages observés sont en effet de deux types, le montage par modelage (T2) et le montage en anneau. Les potières Dafi ne semblent par contre pas pratiquer la technique du pilonnage sur fond retourné.

Nous avons pu observé un montage par modelage à Dongolé chez D. Warmé (Warmé) (V1.C1.PO3/4957, 5.2.00) qui, comme toutes les potières de la concession, ne pratique pas le pilonnage sur forme convexe.

Trois étapes caractérisent ici le montage de la préforme :

Phase 1 : la potière commence par modeler une boule d'argile en faisant rouler la masse d'argile sur le tesson-coupelle, puis, tout en maintenant le mouvement de rotation, elle creuse légèrement avec les deux pouces la boule qui a tendance à s'aplatir. Pendant cette opération, la coupelle est animée d'un mouvement de basculement orienté essentiellement dans l'axe antéro-postérieur.

Phase 2 : la coupelle est mise en rotation alors que la pâte est étirée vers le haut avec la main droite, la main gauche assurant à la fois une contre-pression externe et la rotation de l'ensemble du dispositif.

Phase 3 : le montage proprement dit commence alors par adjonction de colombins appliqués sur la face interne du bord.

Le montage en anneau a été décrit à partir des observations effectuées à Soula Kanda auprès de F. Konaté (Djo), potière dafi mariée à un forgeron ton-djèmè (PO14/48521, 9.12.98, cf. supra).

2.3. Techniques de cuisson

Les techniques de cuisson sont toutes des cuissons en tas où les poteries sont au contact direct du combustible.

Nous avons observé succinctement une cuisson pratiquée par des potières dafi (6.2.00).

Les potières de la concession 2 de Dongolé cuisent le dimanche pour le marché de Toroli qui a lieu le lendemain. En saison de production leur planning hebdomadaire est donc le suivant. Mardi : préparation de l'argile, mercredi à samedi : montages, dimanche : cuisson, lundi : marché.

Le tas de cuisson de grande dimension construit par

l'ensemble des potières de la concession comprend un noyau de grandes jarres à eau entouré de poteries de plus petites dimensions. Le combustible utilisé est essentiellement le bois et la bale de mil.

2.4. Eventail morphologique et décoratif

L'éventail formel et décoratif reste très proche de l'éventail de la tradition G.

L'éventail formel et décoratif reste très proche de l'éventail de la tradition G. Les fonds raclés sont moins nombreux que dans la tradition G (23,8%). Contrairement à cette tradition, les bords épaissis arrondis sont présents (10,9%) mais n'atteignent pas les fréquences des bords aplatis très caractéristiques de la tradition H avec 26,7% de bords aplatis élargis interne/externe et 22,8% de bords simples aplatis.

Le décor est dominé par des traits horizontaux incisés (37,6%) et des impressions roulées à la cordelette (13,9%) ou à l'épi de *Blepharis sp.* (18,8%). Le décor peint reste peu abondant, à certaines exceptions près (cuisson de la concession 2 de Dongolé).

3. La tradition B

La tradition B, centrée sur la région de l'ancien Yatenga (Burkina Faso) et le sud-ouest de la plaine du Séno, est une tradition de femmes de forgerons djèmè-na, dont les quatre patronymes les plus fréquents sont Zoromé, Niangali, Kindo et Djimdé. Les dialectes parlés comprennent le mossi ainsi que les dialectes locaux, notamment le dyamsay, le gouroukan et le togokan.

Une étude approfondie de la tradition des potières djèmè-na de la plaine du Séno, qui sera publiée ultérieurement, montre que cette dernière est identique à la tradition B de Ka-In Ouro au Burkina Faso, étudiée lors de la mission MAESAO de 1991. Nous adopterons ici cette dénomination, cette tradition étant pratiquée par des potières considérées à Ka-In Ouro comme « dogon ». Nous verrons néanmoins que la question de l'appartenance « ethnique » des potières de cette tradition est relativement complexe.

Les potières pratiquant la tradition B sont des femmes de forgerons dénommés Djèmè-na et se considérant comme les forgerons des Mossi.

3.1. Patronymes, dialectes et insertion sociale

Patronymes et réseau d'alliance

Les quatre patronymes les plus fréquents réunissent 59,4% des 411 occurrences constatées au niveau de la tradition B. Ce sont Zoromé (135 occurrence, soit 32,8%), Niangali (49 occurrences, soit 11,9%), Kindo (34 occurrences, soit 8,3%) et Djimdé (26 occurrences, soit 6,3%).

Nous trouvons ensuite parmi les patronymes moins fréquents, présents à au moins cinq reprises : Warmé

(24 occurrences), Belem (22 occurrences), Porgo (13 occurrences), Ouedraogo (9 occurrences), Gamané (9 occurrences), Yalogo (8 occurrences), Guitti (8 occurrences), Zooné (6 occurrences) et Sawadogo (5 occurrences).

Aucun recoupement n'existe entre les noms de cette liste et les patronymes de la tradition G. On notera par contre que le patronyme Warmé, qui arrive en cinquième position dans la tradition B, paraît être un patronyme fréquent dans la tradition H.

P. ZOROME (potières)	N	%	F. ZOROME (forgerons)	N	%
F. Zoromé	8	28,6	P. Kindo	15	20,5
F. Belem	6	21,4	P. Bellem	8	11,0
F. Djimdé	3	10,7	P. Niangali	8	11,0
F. Niangali	2	07,1	P. Zoromé	8	11,0
F. autres	9	32,1	P. Warmé	5	6,8
Totaux	28	100	P. autres	29	39,7
			Totaux	73	100
P. NIANGALI (potières)			F. NIANGALI (forgerons)		
F. Djimdé	9	39,1	P. Niangali	3	25,0
F. Zoromé	8	34,8	P. Zoromé	2	16,7
F. Niangali	3	13,0	P. Djimdé	2	16,7
F. Kindo	3	13,0	P. Warmé	2	16,7
F. autres	-	-	P. autres	3	25,0
Totaux	23	100	Totaux	12	100
P. KINDO (potières)			F. KINDO (forgerons)		
F. Zoromé	15	75,0	P. Niangali	3	75,0
F. Guitti	2	10,0	P. Zoromé	1	25,0
F. Niangali	1	05,0	P. autres	-	-
F. autres	2	10,0	Totaux	4	100
Totaux	20	100			
P. DJIMDE (potières)			F. DJIMDE (forgerons)		
F. Niangali	2	40,0	P. Niangali	9	69,2
F. Zoromé	1	20,0	P. Zoromé	3	23,1
F. autres	2	40,0	P. Ouedraogo	1	07,7
Totaux	5	100	P. autres	-	-
			Totaux	13	100

Tabl. 3. Tradition B. Fréquences des mariages entre les quatre principaux patronymes Zoromé, Niangali, Kindo et Djimdé. (P : potières. F : forgerons).

Le tableau 3 présente les fréquences des mariages observés entre les quatre principaux patronymes djèmè-na : Zoromé, Niangali, Kindo et Djimdé. Ces quatre patronymes dominants forment ensemble une classe à tendance endogame. En effet le tableau permet de calculer que 72,4% des potières Zoromé, Niangali, Kindo et Djimdé se marient avec un conjoint possédant l'un de ces quatre patronymes. 52,9% des forgerons Zoromé, Niangali, Kindo et Djimdé prennent des épouses possédant l'un de ces quatre patronymes.

Tous patronymes confondus, et sur 276 alliances enregistrées, les mariages endogamiques au sein d'un même patronyme se limitent à 8 cas à l'intérieur du patronyme Zoromé et 3 cas à l'intérieur du patronyme Niangali, soit seulement 11 cas représentant le 5,3% des alliances. Ce chiffre est particulièrement faible et l'on peut se demander s'il n'existe pas au sein des Djèmè-na une certaine exogamie de clans. Cette observation rejoint les considérations de Llaty (1990, 4) pour qui l'exogamie de clan est de règle chez les forgerons des Mossi.

Première langue			Toutes langues		
	N	%		N	%
Mossi	84	75,7	Mossi	84	49,4
Dyamsay	12	10,8	Dyamsay	34	20,0
Gouroukan	11	09,9	Togokan	25	14,7
Togokan	3	02,7	Gouroukan	22	12,9
Woroukan	1	00,9	Tengukan	4	02,4
			Guiwinrinkan	1	00,6
	111	100		170	100

Tabl.4. Dialectes parlés par les potières de la tradition B (Djèmè-na).

Dialectes

Les potières parlent avant tout mossi comme première langue (75,7 % des cas), mais également le dyamsay (10,8 %) et le gouroukan (9,9 %). Un comptage global des parlers tenant compte des cas de bilinguisme montre que le mossi reste la langue la plus fréquemment parlée (49 %), suivie du dyamsay (20 %).

Un comptage effectué au niveau des seules secondes langues permet d'isoler le togokan (31 % des cas) et le dyamsay (30,4 %).

Cette structure s'explique parfaitement dans l'hypothèse d'un peuplement forgeron d'origine mossi implanté dans les régions de parlers dyamsay et togokan (tableau 4).

On notera que le gourokan peut être considéré comme une variété de dyamsay. Le terme Gouro, qui se retrouve dans la dénomination Gouro-djèmè fait référence aux quatre familles descendant de Anaï Niangali, le fondateur de Koro, dont les fils Djimdé, Niangali, Bamadjo Niangali et Dama Niangali furent à l'origine des quatre lignées Djimdé, Niangali, Bamadjo et Dama.

3.2. Données historiques

Selon les traditions récoltées, les Djèmè-na associés à la tradition céramique B étaient anciennement des forgerons des Dogon. Leur appartenance à la sphère politique mossi n'est qu'un phénomène secondaire datant du règne de Naaba Kângo (fin du 18ème siècle). Les migrations récentes en direction de la plaine du Séno ne constituent qu'un retour en direction des terroirs anciens.

La recherche sur les origines de la tradition B sont indissociables de l'histoire des forgerons djèmè-na. Les données de terrain convergent toutes vers une origine burkinabée récente. La plupart des forgerons de la

plaine du Séno disent avoir émigré récemment à partir de la région de Ouahigouya et de l'ancien Yatenga.

1. Boubakar Poudougo, chef du village de Dongolé, parle des forgerons djèmè-na de Wilwal comme des forgerons « étrangers » (5.2.00).
2. Selon Alouséné Zoromé, chef de village de Wilwal et son fils Boubakar Zoromé, les Djèmè-na ont quitté le Pays mossi pour venir s'installer plus au nord. Les Zoromé sont originaires de la région de Ouahigouya. Les anciens forgerons mossi travaillent aujourd'hui pour les Dogon (6.2.00).
3. Selon Yabiri Sangaraba, le chef de famille de la concession 3 de Toroli, les Djèmè-na extrayaient

anciennement le fer et sont originaires du Mandé. La migration de la famille comprend les étapes suivantes : 1. Kassa près de Bandiagara où ils travaillaient pour les Dogon, 2. Timessogou en relation avec les Dogon également. 3. Séjour au Burkina Faso à Sémé et Ka-In, à l'époque coloniale, où ils travaillaient pour les Mossi. 4. Installation à Toroli (7.2.00).

4. Selon Alosseni Djimdé, le chef de famille de la concession 1 de Sissae, les Djèmè-na sont venus de la région de Ka-In après l'arrivée des blancs mais bien avant l'Indépendance. A Ka-In, les Djèmè-na travaillaient pour les Mossi et les Dogon (9.2.00).
5. A Oropa, Amadou Zoromé, le chef de la très grande concession C3 (plus de 15 femmes potières) nous fait un récit comprenant une première partie mythique fortement islamisée et une seconde partie plus ethnohistorique (13.2.00).

Partie mythique :

L'ange de Dieu Anabi Dauda est le premier maître de forge. Il a construit le premier four en brousse. Il a mis dedans du charbon de bois très dur de l'arbre *kiré* (*saala* en dogon). Puis il a mis de la pierre noire. Puis il a mis du charbon de bois. Puis il a mis de la pierre noire. Puis il a mis du charbon de bois. Puis il a pratiqué à la base du four quatre ouvertures et il a mis le feu aux quatre fenêtres. Il a passé toute la nuit à côté de la flamme. Au matin la pierre noire s'est mise de côté et une boule de fer de l'autre côté. Anabi Dauda a pris la boule de fer avec une pince pour la travailler. Anabi Dauda peut prendre la boule de fer à pleines mains.

Le temps d'Anabi Dauda a passé. Les Djèmè-na pratiquent de même. Les premiers forgerons étaient à Djeda (la Mecque), puis ils se sont dispersés. La famille d'Amadou Zoromé a quitté Djeda pour s'installer au Burkina Faso.

Partie ethnohistorique

De Djeda, les Zoromé se sont installés à Pogoro près de Kongoussi. Lorsque la production de fer était importante, ils vendaient le fer aux Mossi nobles, aux Bobo et aux Gouroussi. Les forgerons étaient à Pogoro bien avant les blancs.

Quand les Zoromé sont venus au Mali, Amadou Zoromé n'était pas né. Sa généalogie est la suivante :

G. Amadou Zoromé à Oropa,

G-1. Yaya Zoromé

G-2 (vers 1915). Ousmane Zoromé à Soodi au Mali,

le premier à être venu dans ce pays

G-3. (vers 1885) Nianda Zoromé à Somiyaga près de Ouahigouya au Burkina Faso.

Les forgerons du clan Zoromé sont les premiers à être venus s'installer dans la plaine du Séno.

6. Selon Moussa Zoromé, forgeron de Yéni (19.2.2000), les forgerons étaient dans la plaine du Séno avant l'arrivée des Français. Sa famille est à Yéli depuis 50 ans. Son parcours est le suivant : Ka-In au Burkina Faso, Orogourou, Tiou au Burkina Faso, Yadianga, Yéli. Sa famille ne produisait que du fer et ne coulait pas le cuivre.
7. Enfin on notera qu'une fraction particulière des Djèmè-na appelés Gouro djèmè sont aujourd'hui attachés au clan Niangali, fondateur de Koro (E. Guindo, 21.2.00).

L'ensemble de ces informations confirme la présence des forgerons djèmè-na au Burkina Faso à la fin du 19ème siècle et au début de la période coloniale (G-3) et leur venue tardive dans la plaine du Séno dans les premières décennies du 20ème siècle (G-2).

Des traditions moins précises mentionnent néanmoins que l'origine lointaine de ces forgerons est bien située en Pays dogon. Enfin l'origine mythique est située soit au Mandé comme pour toutes les populations de la Bouche du Niger, soit à la Mecque dans les versions récentes islamisées du mythe.

Il semble donc raisonnable d'admettre à titre d'hypothèse que les Djèmè-na étaient anciennement des forgerons des Dogon et que leur appartenance à la sphère politique mossi n'est qu'un phénomène secondaire. Dans cette perspective les migrations récentes ne constituent qu'un retour en direction des terroirs anciens. Cette interprétation semble confirmée par Martinelli pour qui les Djèmè-na, caste de forgerons reconstituée à partir de captifs de guerre, seraient une création du Naaba Kângo remontant au 18ème siècle :

« *La création d'une chefferie supérieure des forgerons du Yatenga attachée au pouvoir royal, marqua la première phase de cette évolution (étatique puis marchande). Elle est due au roi Naaba Kângo qui, à la fin du 18ème siècle, organisa politiquement le royaume. Voulant développer la métallurgie à des fins militaires, ce souverain décréta une administration des forgerons. Fondant son autorité sur le choix préférentiel d'hommes de confiance issus de catégories serviles, il attribua cette autorité à un lignage subalterne d'un*

clan déjà inféodé à la chefferie, les Zoromé. Qu'on le recueille dans la cour du roi ou dans celle de n'importe quel forgeron informé, le mythe fondateur de cette chefferie indique que les « cadets » (c'est-à-dire des forgerons de rang inférieur, sans droit sur les outils référentiels), les dérobèrent pour se présenter les premiers, en leur possession, devant le roi. Ce vol symbolise à la fois l'usurpation et le rapport de « force ». Bien qu'il soit matière à controverse, ce rapport est admis comme forme légitime d'accès au pouvoir dans le société moose » (Martinelli 1996).

Selon Izard (1985, 85 et suiv.), Naaba Kângo est connu pour avoir favorisé le travail de la forge et le commerce du fer. On sait qu'il a établi sa ville royale à Gosa, emplacement proche de Yuba, le principal marché du royaume et de Sananga « la colline de fer », riche en minerai d'excellente qualité. On sait également que le rythme moyen annuel d'apparition de nouveaux quartiers de forgerons s'accélère à cette époque et que de nombreux esclaves sont alors intégrés dans l'organisation techno-économique et sociale du royaume. Il est donc vraisemblable que l'origine des Djèmè-na dits mossi remonte à cette époque.

La question de l'origine des clans de forgerons djèmè-na et mossi reste néanmoins un problème fort complexe qui ne saurait être résolu dans le cadre de ce travail, chaque patronyme pouvant du reste se référer à des antécédents historiques spécifiques. Catherine Llaty, qui a travaillé chez les forgerons de la région de Kongoussi, dont les femmes potières se rattachent à la tradition céramique mossi, reconnaît dans cette zone quatre patronymes distincts dont le deux derniers se retrouvent dans la plaine du Séno, soit : Zalle, Nyampa, Kinda (ou Kindo) et Zoromé.

Le patronyme Kinda est dans cette région un nom d'adoption signalant un changement d'identité lignagère. Selon Izard, ce patronyme, qui serait d'origine très ancienne, pourrait remonter aux règnes de Naaba Rinso (vers 1540-1570) et Naaba Wumtane. Il pourrait avoir été adopté par d'anciens nakomsé (guerriers mossi de souche royale) vaincus et devenus forgerons.

Le patronyme Zoromé serait par contre, selon les enquêtes menées par Bruno Martinelli, l'un des derniers apparu dans le chronogénéalogie des clans des forgerons du Yatenga lors du règne de Naaba Kângo. Catherine Llyaty (1990, 22) écrit à propos des Zoromé:

« Originaires en grande partie, du Pays dogon, et plus précisément de Sanga, certains d'entre eux ont été capturés par Naaba Kângo ; les autres, fuyant leur pays pour échapper aux razzias très violentes de certains peuls : les Futa, se sont dirigés vers le Yatenga alors très prospère d'un point de vue économique et ceci malgré la présence de Naaba Kângo. C'est donc un véritable conglomérat de souches familiales qui va s'organiser rétrospectivement à travers un mythe, en douze clans de Zoromé. Ce mythe raconte que Ra-Wende, l'ancêtre des Zoromé, probablement installé à Sanga, fut capturé par Naaba Kângo. Ce dernier voulu le faire pendre mais sa propre soeur, originaire de Ronga, lui dit que son village manquait de forgerons. C'est ainsi que Ra-Wende fut sauvé et placé à Ronga. Ses fils, au nombre de douze, donnèrent naissance aux douze clans Zoromé. »

On notera néanmoins que M. Izard retient également pour ce patronyme une origine plus ancienne.

3.3. Techniques de montage

La technique de montage est celle du pilonnage sur forme concave qui permet de monter la totalité de la céramique à l'exception du col. Les instruments comprennent des moules et des perceurs d'argile cuite. La palette est inconnue.

La technique de montage est celle du pilonnage sur forme concave. La poterie est montée par percussion et repose soit sur une dépression bétonnée dans le sol de la concession, soit sur un moule massif de terre cuite. Le perceur utilisé est de forme cylindrique en argile.

Lors du façonnage, la poterie est déplacée en rotation discontinue à l'aide de la main gauche alors que les percussions sont orientées de bas vers le haut. La séquence reprend à partir du fond du récipient dès que le bord est atteint et ce, jusqu'à ce que la forme définitive, bord non compris, soit atteinte.

L'usage de la palette de bois paraît totalement inconnu dans la plaine du Séno. Aucune des potières à qui nous avons demandé de nous montrer les instruments qu'elle utilise ne nous a présenté un tel objet. On notera néanmoins sa présence discrète chez les deux potières de Ka-In Ouro.

Le montage effectué avec le seul concours du perceur ne permet pas d'obtenir des récipients à ouver-

tures très rétrécies puisque le l'ouverture doit rester suffisante pour permettre l'introduction de la main tenant le percuteur et une marge de manœuvre suffisante pour le pilonnage. Il n'est donc pas rare d'observer dans les concessions dont l'inventaire est dominé par le production djèmè-na quelques poteries à ouverture très rétrécie de traditions G ou H destinées au transport de l'eau (concession 1 de Wilwal par exemple).

Après un court séchage, la potière pose la poterie sur un large tesson faisant office de tournette et façonne le bord à l'aide d'un gros colombin.

3.4. Techniques de cuisson

Aucune cuisson n'a été observée lors des missions effectuées dans la plaine du Séno. Une cuisson en tas avait par contre fait l'objet d'une analyse à Ka-In Ouro.

3.5. Eventail morphologique et décoratif

Les céramiques de tradition B se distinguent clairement des céramiques des autres traditions de la plaine

du Séno par leur sphéricité et l'absence quasi totale de décor, mis à part quelques cordons en relief.

Le montage par pilonnage sur forme concave donne aux récipients des formes parfaitement sphériques ou hémisphériques aisément reconnaissables. Les poteries à ouvertures très étroites en relation avec le transport de l'eau sont exceptionnelles. Les encolures des récipients restent simples et on n'observe aucun col individualisé largement évasé.

La forme des bords découle également directement du façonnage qui donne des bords épaissis arrondis très caractéristiques (45,7% des poteries) ou des bords amincis à bourrelet interne (38,6% des poteries).

Les poteries ne sont pratiquement pas décorées et seuls quelques cordons en relief continus ou non, souvent ornés d'empreintes digitales (28,6% des poteries) agrémentent la partie supérieure des récipients

RELATIONS ENTRE TRADITIONS B, G, H

1. Autonomie techno-stylistique des diverses traditions

L'analyse comparative des trois traditions permet de souligner l'originalité stylistique et l'autonomie de la tradition B des Djèmè na. Les deux autres traditions G (Ton-djèmè) et H (Dafi) restent par contre très proches l'une de l'autre. On peut donc se poser la question de savoir s'il y a pas lieu de réunir les deux ensembles au sein d'une même tradition.

Nous avons sélectionné précédemment un certain nombre de critères morphologiques et décoratifs permettant de caractériser les poteries de chaque tradition. La confrontation des trois ensembles B, G et H permet de mieux apprécier les relations stylistiques liant ces trois traditions de la plaine du Séno (tableau 5).

Sur le plan quantitatif, et sur la base des critères sélectionnés, l'ensemble G ton-djèmè s'apparente clairement à l'ensemble H dafi et s'oppose nettement à l'ensemble B djèmè-na. Ces constatations se basent sur le calcul des coefficients de corrélation entre populations prises deux à deux, soit : G – H : 0.718 (taux de représentativité 1), G – B : 0.367 (taux de représentativité 0,9) et H – B : 0.316 (taux de représentativité : 0,9). L'analyse des distances euclidiennes entre populations aboutit à des conclusions homologues. Topologiquement, l'ensemble B se dissocie nettement des deux autres traditions.

Sur le plan qualitatif (fig. 3), quatre critères permettent d'individualiser les trois ensembles de manière univoque.

- Le décor imprimé roulé à la tresse alterne (14) identifie la tradition G.
- Le décor au peigne traîné (17) identifie la tradition H.
- Les traces internes de percuteur (1) et les décors de cordon en relief impressionnés(10) identifient la tradition B.

Huit critères pertinents ne se retrouvent pas dans l'ensemble B, mais sont communs aux ensembles G et H, une situation qui contribue fortement à isoler

sur le plan statistique ces deux ensembles de l'ensemble B.

- Le décor peint en chevrons (18)
- Le décor de traits tracés à la paille (16)
- Le décor imprimé roulé à la cordelette (13)
- Le décor imprimé roulé avec un épi de *Blepharis sp.* (12)
- Les bords simples aplatis (9)
- Les fonds raclés (2)
- Les bords aplatis élargis internes externes (8)
- Les décors de traits horizontaux incisés (15).

Les critères 3 (fond lissé à l'épi de maïs), 4 (fond décoré à la cordelette roulée) et 19 (décor de traits orthogonaux) sont jugés non significatifs de par leur rareté. On notera à ce propos que deux de ces critères se retrouvent dans les traditions céramiques des forgerons du Plateau. Les fonds lissés à l'épi de maïs sont associés au moulage sur forme convexe (fond retourné) et avaient été considérés comme caractéristiques de la tradition C alors que les fonds décorés à la cordelette roulée sont, entre autres, caractéristiques de la tradition D.

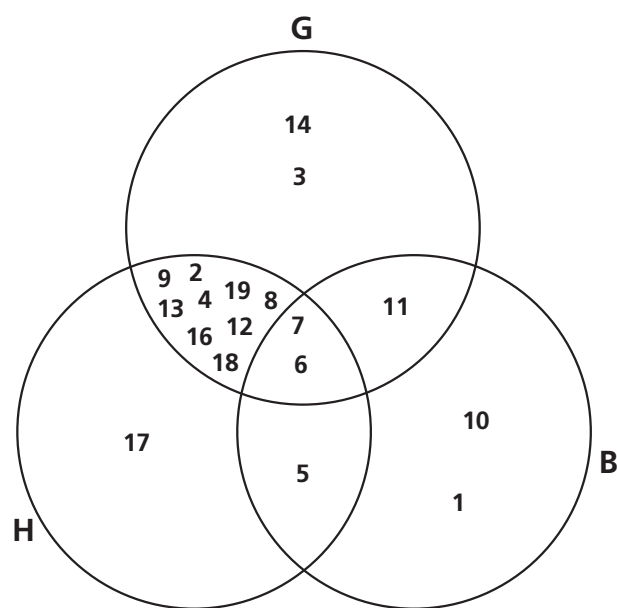


Fig. 3. Comparaison stylistique entre les traditions B (Djèmè-na), G (Ton djèmè) et H (Dafi). La proximité des traditions G et H apparaît clairement. Numérotation des caractéristiques retenues, voir texte.

Les critères 6 (bords amincis à bourrelet interne) et 7 (bords amincis incurvés) ne sont pas discriminants du fait de leur présence systématique dans les trois ensembles.

La présence du critère 11 (décors de cordons lisses) exclut l'ensemble H

La présence du critère 5 (bords épaissis arrondis) exclut l'ensemble G

Enfin, seuls les critères 11 (décors de cordons lisses), 14 (décors imprimés roulés à la tresse alterne), 5 (bords épaissis arrondis) et 17 (décor au peigne traîné) permettent de dissocier l'ensemble G (critères 11 et 14) de l'ensemble H (critères 5 et 17) . Nous

soulignerons pourtant, que mis à part le critère 5 (11 occurrences), il s'agit de caractéristiques exceptionnelles.

En conclusion, cette analyse permet de souligner l'originalité stylistique et l'autonomie de la tradition B djèmè-na par rapport aux deux autres traditions étudiées. Les deux autres traditions G (Ton-djèmè) et H (Dafi) restent par contre très proches l'une de l'autre et seules une analyse reposant sur des corpus plus abondant permettrait peut-être de la distinguer. On peut donc se poser aujourd'hui la question de savoir s'il y a pas lieu de réunir les deux ensembles au sein d'une même tradition.

Critères morphologiques	Nombre d'occurrences			Présences		
	G	H	I	G	H	I
14. Décor imprimé roulé tresse alterne	4	0	0	1*	0	0
3. Fond lissé à l'épi de maïs	1	0	0	1	0	0
4. Fond décoré à la cordelette roulée	9	1	0	1	1	0
19. Décor peint : traits orthogonaux	2	1	0	1	1	0
18. Décor peint : chevrons	20	9	0	1	1	0*
16. Décor traits tracés à la paille	14	11	0	1	1	0*
13. Décor imprimé roulé cordelette	18	14	0	1	1	0*
12. Décor imprimé roulé Blepharis	33	19	0	1	1	0*
9. Bord simple aplati	10	23	0	1	1	0*
2. Fond raclé	74	24	0	1	1	0*
8. Bord aplati élargi interne/externe	38	27	0	1	1	0*
15. Décor traits horizontaux incisés	29	38	0	1	1	0*
11. Décor cordons lisses	2	0	2	1	0*	1
7. Bord aminci incurvé	17	9	3	1	1	1
6. Bord aminci à bourrelet interne	2	2	27	1	1	1
17. Décor au peigne traîné	0	4	0	0	1*	0
5. Bord épaissi arrondi	0	11	32	0	1	1
1. Traces internes de percuteurs	0	0	55	0	0	1*
10. Décor cordons impressionnés	0	0	20	0	0	1*

Tabl. 5. Comparaison stylistique entre les trois traditions G (Ton djèmè), H (Dafi) et B (Djèmè-na). L'astérisque indique les critères dont la présence ou l'absence sont significatives.

2. Répartition géographique

Les cartes établies à partir des lieux de naissance et de résidence des potières permettent de tracer rapidement des aires de répartition des diverses traditions. Celles-ci correspondent aux aires de production des céramiques, les aires de diffusion pouvant être légèrement plus étendues. Ces aires de production peuvent être interprétées comme autant de sphères d'endogamie.

2.1. Tradition G

L'aire de répartition de la tradition G, actuellement bien circonscrite, occupe la partie sud-ouest de la plaine du Séno autour de la ville de Bankas. Son aire d'extension déborde à l'est l'aire occupée par les Tomo et est limitée à l'ouest par la falaise de Badiagara.

La carte de la figure 4 présente une densité relativement homogène de points avec des frontières claires situées en deçà des régions ayant fait l'objet d'enquêtes directes. On peut donc considérer que l'échantillonnage est fiable.

Les villages d'origine et de résidence des potières pratiquant la tradition G sont concentrés sur la partie sud-ouest de la plaine du Séno avec un centre de gravité situé au niveau de la ville de Bankas, mais la région occupée n'atteint pas, à l'est, la ville de Koro. À l'ouest, la frontière s'établit clairement au niveau des villages du pied de la Falaise à l'exception des quelques villages de parler tomo établis en bordure du Plateau, au nord de la piste Somadougou – Koro : Toumoni, Ama et Simi. La région du Plateau occupée par la tradition C semble exclue (cf. infra).

On notera également que les Ton-djèmè se sont établis à l'est dans des villages de parler tengukan et togokan, au delà de la région occupée par les villages occupés par les agriculteurs tomo qui, le long de la piste Somadougou – Koro, ne dépassent pas Bankas (non compris). La frontière du Pays tomo suit en effet au nord et à l'est la ligne définie par les villages de Tarakoro, Damakana, Logo, Dimmbal, Tobarra, Sadiakanda le long de la piste de Koro et, à l'est, Manaodi.

Cette répartition géographique explique la fréquence des parler tengou et togo comme deuxième langue des potières.

La question de la frontière entre traditions C, localisée sur le Plateau et G, présente dans la Plaine, doit

être analysée de façon détaillée puisque ces deux traditions sont très proches l'une de l'autre sur le plan stylistique. Les cartes présentant les lieux d'origines des potières d'un certain nombre de villages de la Plaine proches de la Falaise pratiquant le tradition G sont de ce point de vue, très significatives (fig. 5 à 14).

Le tableau figurant en annexe 2 présente le bilan des déplacements des potières entre leur lieu de naissance et leur lieu de résidence matrimoniale pour quelques villages proches de la Falaise situés dans la plaine du Séno à l'exception de Wo, situé sur le Plateau. Les distances prises en compte sont celles qui séparent le lieu d'apprentissage (qui ne correspond pas obligatoirement au lieu de naissance) du lieu de résidence matrimonial où la potière exerce son art (flux centripète). Sont également retenues les potières nées dans le village et exerçant leur métier dans un village extérieur (flux centrifuges).

Yélé : l'éventail des lieux de naissance des potières se déploie nettement en direction de la Plaine. Aucune potière n'est originaire des villages situés à l'intérieur du Plateau. Dans cette région, le seul village signalé à l'intérieur, sur le Plateau, correspond à Anakanda. K. Arama (Sobengo) (4803), née à Yélé, y a séjourné temporairement avec ses parents lorsqu'elle était petite. C'est là qu'elle a appris la tradition G avec sa mère, née à Dobé. Deux potières, D. Djo (Djo) (4805) et Y. Djo (Djo) (4811) sont par contre originaires de Kogo, un village du Plateau situé légèrement en retrait de la Falaise, où elles ont appris la céramique avec leurs mères (fig. 5).

Kobo : la structure dégagée est la même qu'à Yélé. L'éventail des lieux d'origines des potières se déploie nettement en direction de la Plaine. Aucune potière n'est originaire du Plateau (fig. 6).

Soulakanda : ce village est situé à plusieurs kilomètres en avant de la Falaise. L'éventail des lieux d'origines atteint le village de Kogo dont est originaire M. Djo (Djo) (4823). Cette dernière a appris la céramique avec sa grand-mère (fig. 7).

Tienbara : l'éventail des lieux d'origines des potières se déploie uniquement en plaine. Aucune potière n'est originaire du Plateau (fig. 8).

Wo est l'un des rares villages tomo situé en bordure du Plateau. F. Djibo (Arama) (4848), résidant à Diama, est originaire de ce village, où elle a appris la cérami-

que avec sa mère, N. Sobengo, originaire de Dobé, dans la Plaine (fig. 9).

Diama : l'éventail des lieux d'origines de ce village situé à plusieurs kilomètres en avant de la Falaise, se déploie sur 360 degrés et reste limité à la plaine, mis à part le village tomo de Wo.

C'est dans ce village qu'est née F. Djibo (Arama) où elle a appris la céramique avec sa mère originaire de Dobé (4848) (fig. 10).

Enndé-Wo : les quatre potières originaires du Plateau ont toutes appris la céramique après leur mariage.

Il s'agit de F. Karambé (Seiba) (5215), originaire de Tégourou, de D. Togo (Seiba) (5214), originaire de Kanibonzon, de K. Sagara (Seiba) (5216), originaire de Wolo Wolo et de R. Karambé (Seiba) (5217), originaire de Tébéguélé (fig. 11).

Bagourou : les potières sont originaires de villages de la Falaise ou de villages proches de cette dernière. Une seule potière, H. Seiba (Karambé) (5229), est originaire de Perkana, sur le Plateau, mais a appris la céramique après le mariage (fig. 12).

Sadia : toutes les potières sont originaires de la Plaine (fig. 13).

Koporokénié Pé : ce village est situé dans la Plaine au delà de la zone dunaire bordant la Falaise. L'éventail des origines des potières se déploie dans la Plaine en direction du sud-ouest. Une seule potière, A. Kasogué (Djo) (5105), née à Bissono, est originaire du Plateau, mais elle a appris la céramique après le mariage (fig. 14).

Le cas des deux familles de forgerons d'Enndé-Wo et de Bagourou au pied de la Falaise mérite quelques développements supplémentaires (tableau 6).

Les forgerons Seiba (Enndé-Wo) et Karambé (Bagourou) de ces deux villages se disent en effet Djèmè-irin

du Plateau, en zone donnoso. Dans cette région les femmes de forgerons ne font pas de céramiques. Plusieurs potières de ces deux familles désormais installées dans des villages du pied de la Falaise, sont également originaires de villages du Plateau en zones donnoso ou tommodo, mais ces dernières ont toutes appris la céramique de tradition G (avec montage en anneau) après leur mariage, soit de N. Arama (5213), potière ayant elle-même appris la céramique avec sa mère à Tienbara dans la plaine en zone tomo, soit de F. Seiba (5225), potière ayant appris avec sa mère, originaire de Bagourou.

La transmission de la tradition G au sein de ces familles de forgerons originaires du Plateau s'est donc effectuée par l'intermédiaire d'unions avec des potières originaires de la Plaine. Parallèlement, les femmes originaires du Plateau ont toutes appris la céramique après leur installation dans les deux villages du pied de la Falaise.

Cette situation particulière montre que la tradition G peut se rencontrer dans des familles de forgerons qui n'appartiennent pas aux Ton-djèmè, mais qui ont épousé une femme originaire de ce groupe.

D'une manière générale, cette analyse spatiale confirme clairement que la Falaise, mis à part les deux villages de Kogo et Wo, situés sur le rebord du Plateau, constitue une barrière entre deux sphères d'endogamie, l'une centrée sur la Plaine et correspondant à la tradition G, l'autre située sur le Plateau et correspondant à la tradition C. Quelques unions transgressent néanmoins cette frontière, mais ces dernières n'altèrent en aucune manière les mécanismes assurant l'autonomie de la tradition G par rapport à la tradition C et aux autres traditions du Plateau puisque ces potières « étrangères » ne proviennent pas de la sphère d'endogamie de la tradition C, mais des zones de parlers donnoso et tommodo et ont toutes appris la céramique après leur mariage auprès de potières originaires de la Plaine.

Village	Mari	Potière	Origine	Apprentissage
Enndé-Wo	Amadou Seiba	N. Arama (PO1, 5213)	Tienbara (Plaine), 3.3720/13.5755	Avant mariage
	Amadou Seiba	F. Karambé (PO3, 5215)	Tégourou (Plateau), 3.3630/14.1600	Après mariage de PO1
	Amakéné Seiba	D. Togo (PO2, 5214)	Kanibonzon (Plateau), 3.3650/14.0832	Après mariage de PO1
	Amakéné Seiba	A. Karambé (PO6, 5218)	Yabatanou (Plaine) 3.2940/14.1300	Avant mariage de PO1
	Alpha Seiba	K. Sagara (PO4, 5216)	Wolo Wolo (Plateau), 3.3050/14.200	Après mariage de PO1
	Boukari Seiba	R. Karambé (PO5, 5217)	Tébéguélé (Plateau)	Après mariage de PO1
	Anssamba Seiba	Mariam Seiba (PO8, 5220)	Enndé-Wo (Falaise) 3.3150/14.1120	Avant mariage de PO1
	Salif Seiba	A. Karambé (PO9, 5221)	Yérima (Plaine)	Après mariage de PO1
	Issa Seiba	M. Karambé (PO10, 5222)	Yabatalou (Plaine), 3.2940/14.1300	Après mariage de PO1
Bagourou	Moussa Karambé	F. Seiba (PO1, 5225)	Enndé-Wo (Falaise) 3.3150/14.1120	Avant mariage
	Boureima Karambé	M. Karambé (PO2, 5226)	Sogou (Plaine), 3.2920/14.0918	Après mariage de PO1
	Boureima Karambé	R. Dara (PO3, 5227)	Patin (Plaine), 3.0620/14.1600	Avant mariage, de sa tanteo à Enndé-W
	Hamidou Karambé	F. Saye (PO4, 5228)	Tirelli (Falaise). 3.2040/14.2248	Après mariage de PO1
	Hamidou Karambé	H. Seiba (PO5, 5229)	Perkana (Plateau), 3.2340/14.0750	Après mariage de PO1

Tabl. 6. Structures familiales des familles de forgerons d'Enndé-Wo et de Bagourou sur la Falaise.

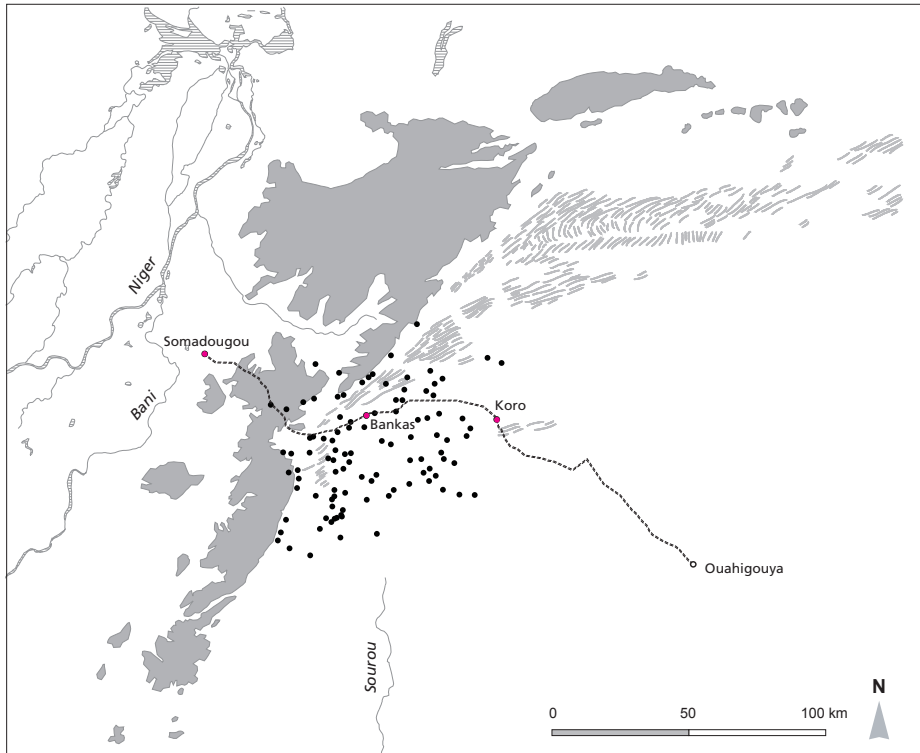


Fig. 4. Extension géographique de la tradition G (Ton djèmè) établie sur la base des lieux d'origines et des lieux de résidences des potières.

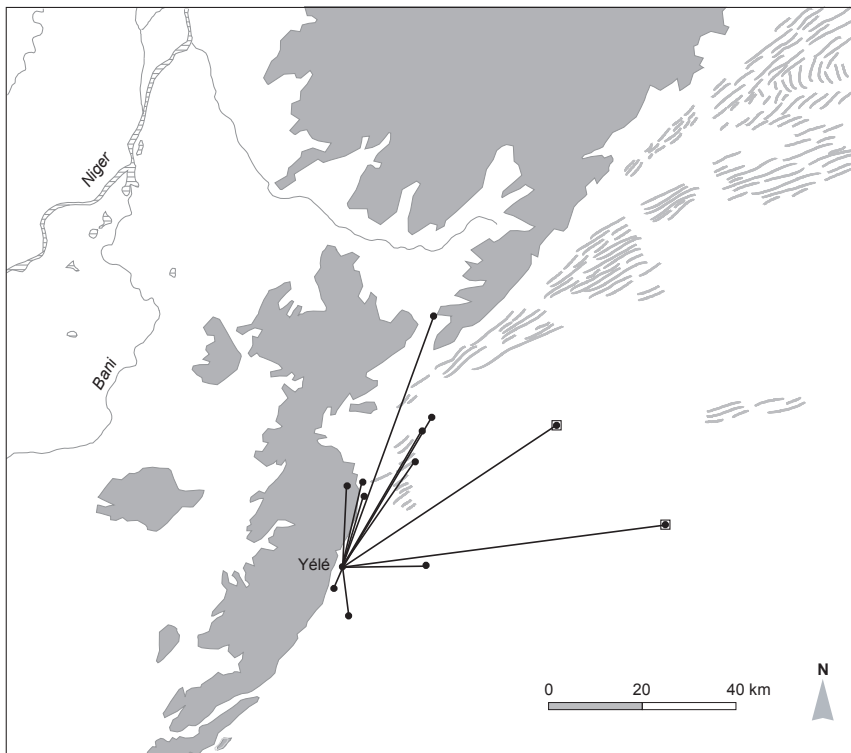


Fig. 5. Tradition G (Ton djèmè). Lieux d'origines (points) et de mariages (points entourés d'un carré) des potières de Yélé. Lignes continues : apprentissages avant mariages.

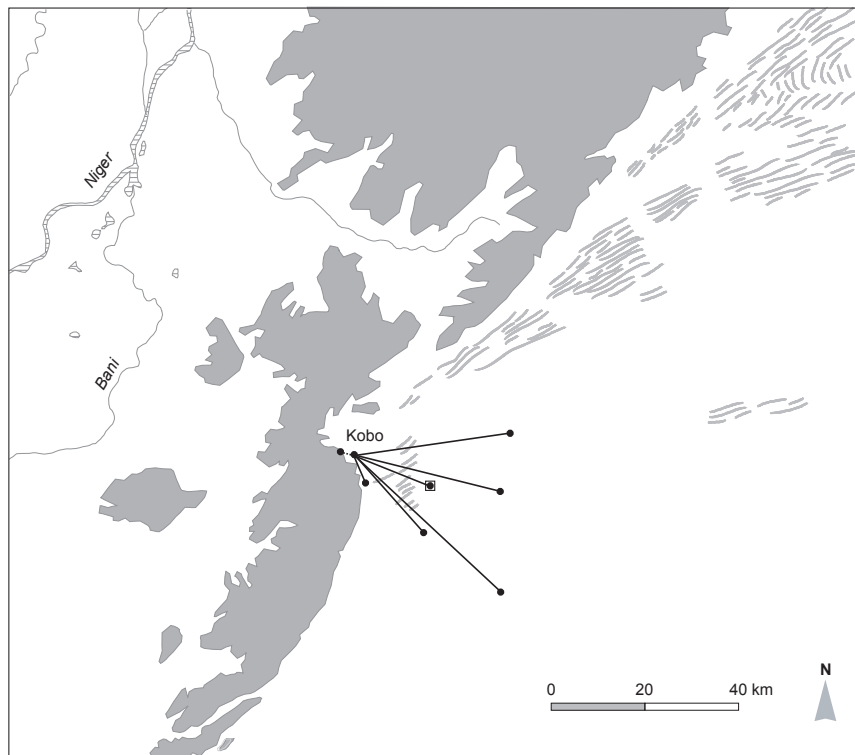


Fig. 6. Tradition G (Ton djèmè). Lieux d'origines (points) et de mariages (point entouré d'un carré) des potières de Kobo. Lignes continues : apprentissages avant mariage. Tirets : apprentissage après mariage.

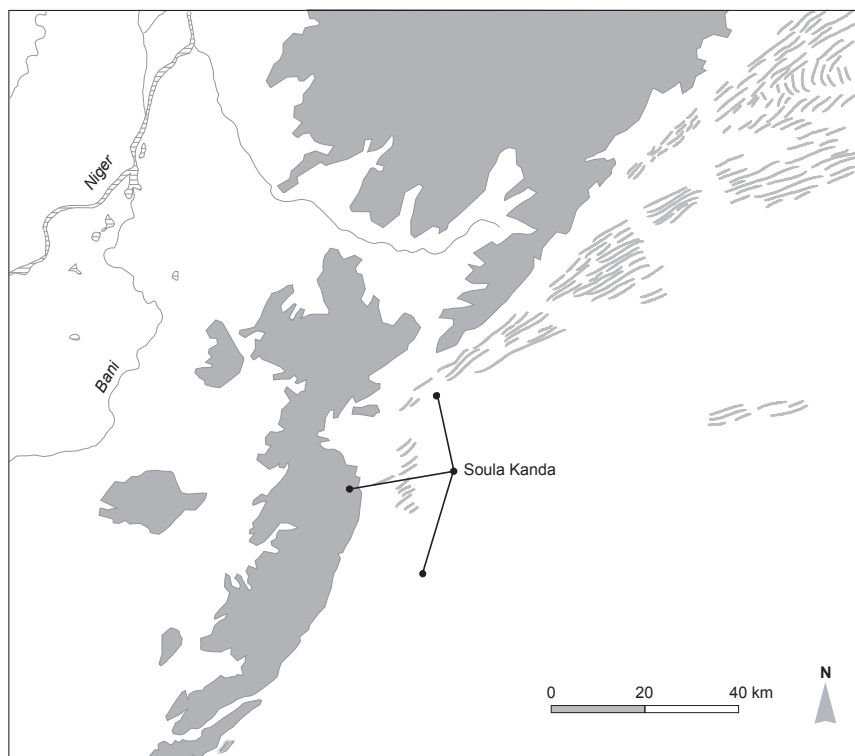


Fig. 7. Tradition G (Ton djèmè). Lieux d'origines (points) des potières de Soula Kanda. Lignes continues : apprentissages avant mariage.

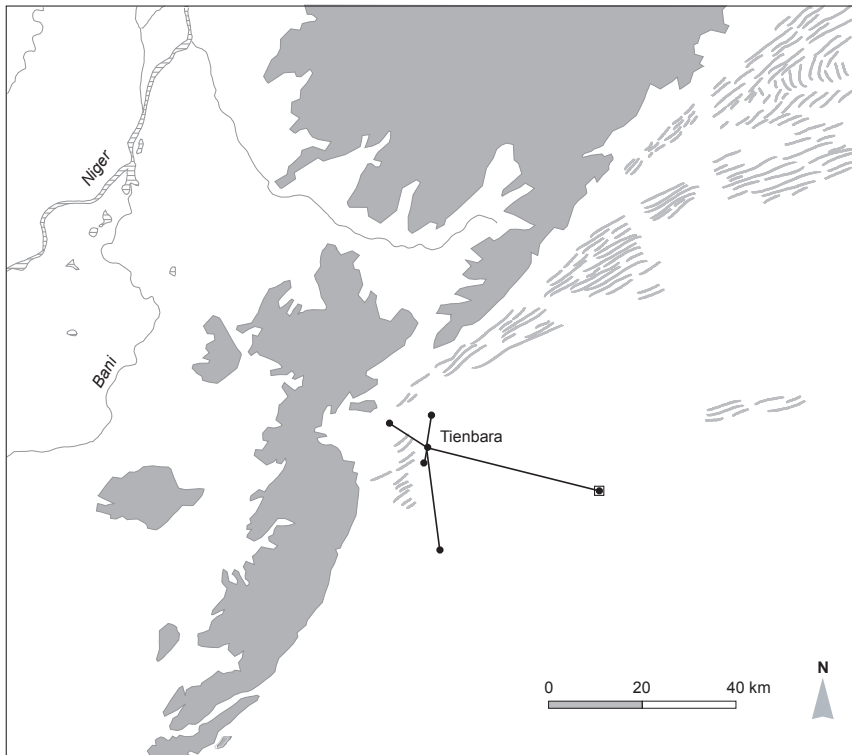


Fig. 8. Tradition G (Ton djèmè). Lieux d'origines (points) et de mariages (point entouré d'un carré) des potières de Tienbara. Lignes continues : apprentissages avant mariage.

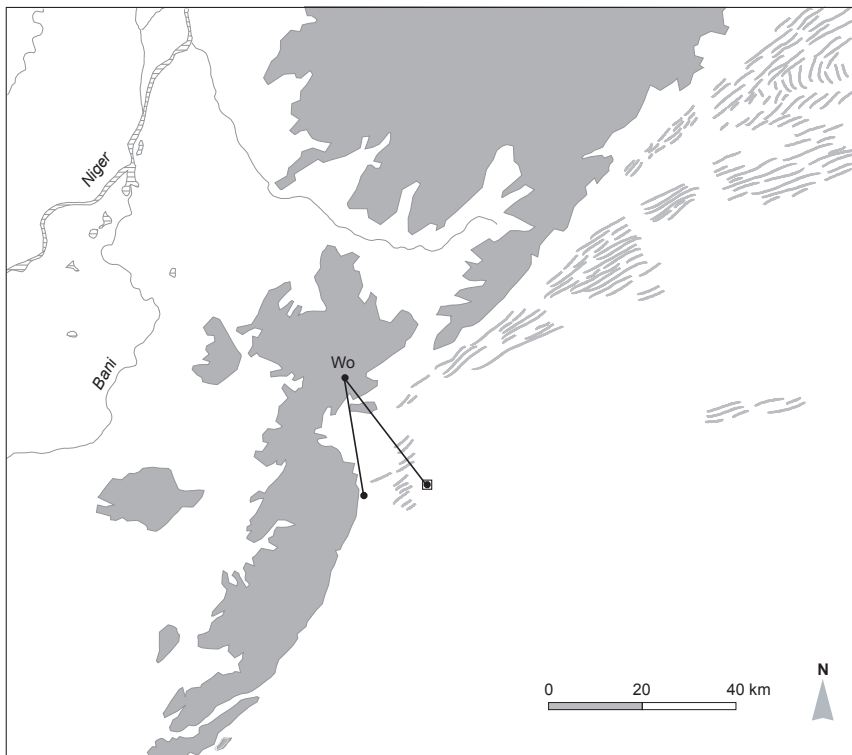


Fig. 9. Tradition G (Ton djèmè). Lieu d'origine (point) et de mariage (point entouré d'un carré) des potières de Wo. Lignes continues : apprentissages avant mariage.

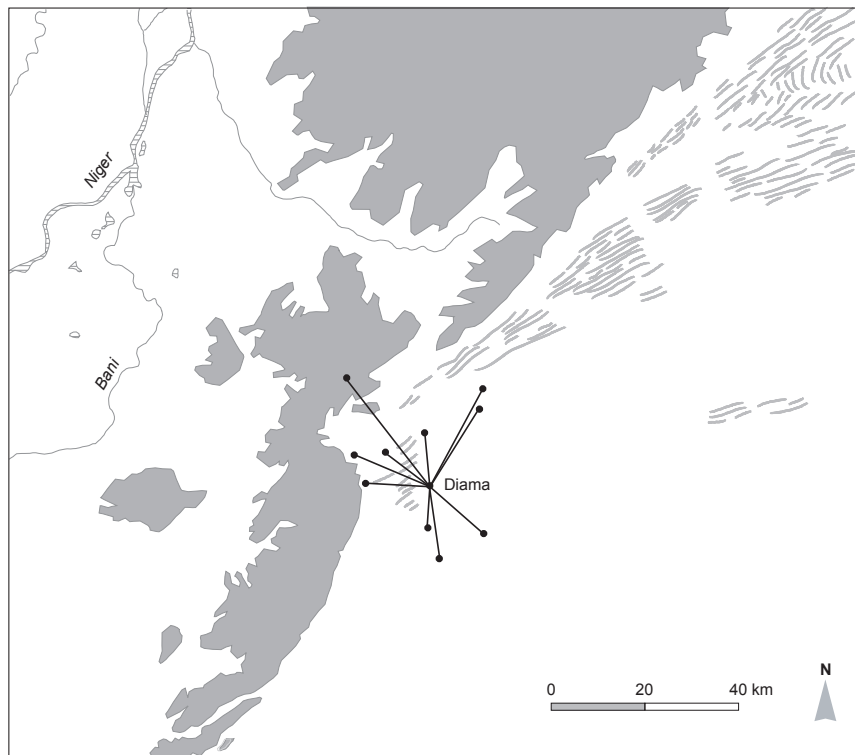


Fig. 10. Tradition G (Ton djèmè). Lieux d'origines (points) des potières de Diama. Lignes continues : apprentissages avant mariage.



Fig. 11. Tradition G (Ton djèmè). Lieux d'origines (points) des potières de Enndé. Lignes continues : apprentissages avant mariage. Tirets : apprentissage après mariage.



Fig. 12. Tradition G (Ton djèmè). Lieux d'origines (points) des potières de Bagourou. Lignes continues : apprentissages avant mariage. Tirets : apprentissages après mariage.

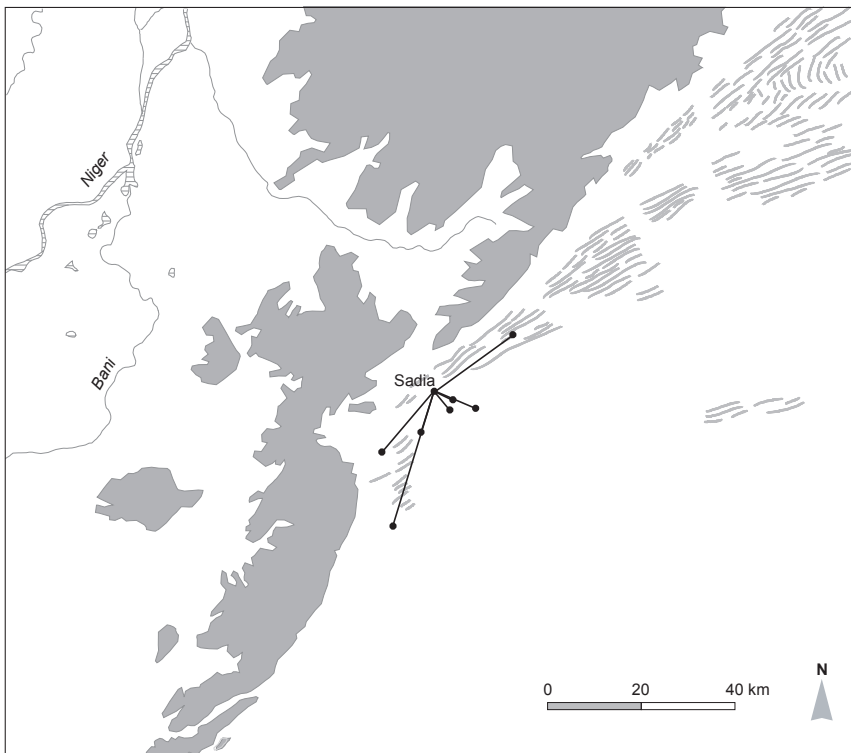


Fig. 13. Tradition G (Ton djèmè). Lieux d'origines (points) des potières de Sadia. Lignes continues : apprentissages avant mariage.

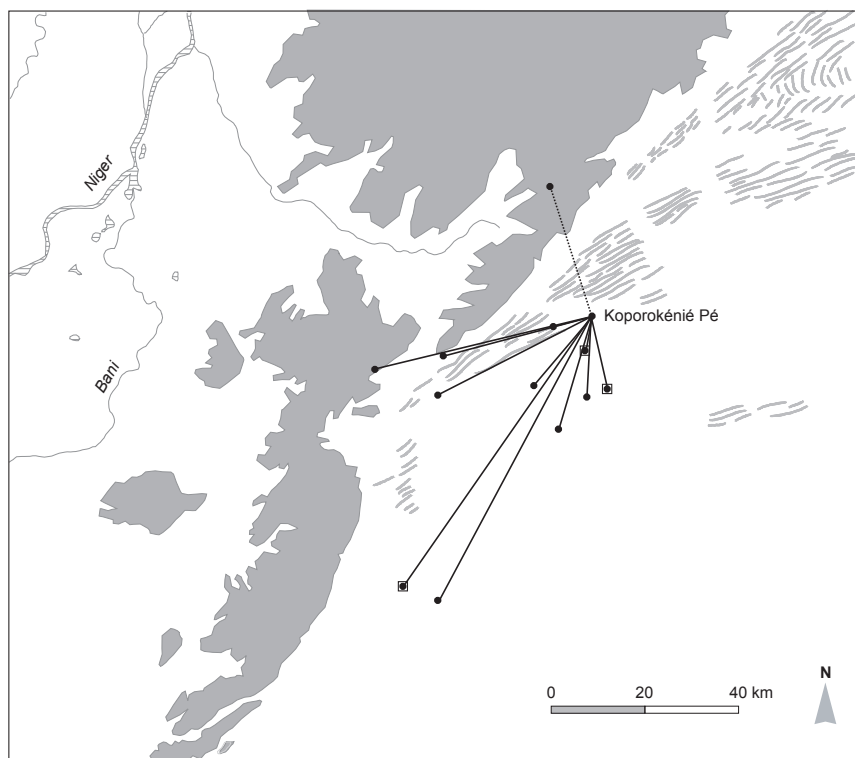


Fig. 14. Tradition G (Ton djèmè). Lieux d'origines (points) et de mariages (point entouré d'un carré) des potières de KkoproKéni Pé. Lignes continues : apprentissages avant mariage. Tirets : apprentissage après mariage.

2.2. Tradition H

Les deux missions ont permis d'identifier une faible présence de potières dafi dans la région occupée par la tradition G. L'extension méridionale de cette tradition reste par contre encore inconnue.

Les points enquêtés sont peu nombreux et dispersés (fig. 15). Si la zone parcourue entre Bankas et Koro reflète probablement la réalité d'une présence sporadique des potières dafi dans cette région, les points situés au sud dans la région de Bai ne fournissent qu'une indication approximative de la zone occupée par cette tradition dont le centre de gravité est situé plus au sud de la zone directement prospectée.

Dans ce cadre, seule la frontière nord correspondant approximativement à la piste Somadougou – Koro peut être considérée comme significative. On a néanmoins l'impression que cette tradition reste très spécifiquement liée à la Plaine.

2.3. Tradition B

L'aire d'extension de la tradition B est relativement bien connue. Elle englobe la région de l'ancien Yatenga autour de Ouahigouya et le sud-ouest de la plaine du Séno jusqu'à la Falaise.

Les points sont répartis sur un large espace avec une forte densité dans la zone directement enquêtée et une répartition plus dispersée dans la région de Ouahigouya au Burkina Faso (fig. 16). Cette répartition donne une bonne idée de l'extension de la tradition B à condition que l'on ne tiennent pas compte de la densité des points. La région de Ouahigouya est affectée en effet du point de vue de l'enquête d'un double handicap. 1. Il s'agit d'informations indirectes sur une région qui n'a pas été directement prospectée. 2. Nous avons rencontré certaines difficultés dans la localisation des villages mentionnés qui, la plupart du temps, ne sont pas connus de nos informateurs locaux et qui, de plus, figurent souvent sous d'autres noms ou sous d'autres orthographes sur les cartes disponibles. Nous devons remercier ici Bruno Martinelli de l'Université d'Aix-Marseille pour nous avoir fourni les indications qui nous ont permis de limiter ce biais du aux conditions d'enquête.

L'aire des villages d'origine et de résidence des potières mossi occupe une large zone de la plaine du Séno déployée de part et d'autre de la piste Bankas – Koro – Ouahigouya.

Elle ne dépasse pas à l'Est la Falaise tout en évitant la zone de dunes longeant cet accident topographique et dépourvue de villages et recouvre en partie dans

cette région les zones fréquentées par les potières ton-djèmè et dafi.

Au nord, la frontière semble s'établir en limite des zones dunaires ogoliennes. Les trois points situés au niveau du massif de Dianvéli Maoundé sont intéressants car cette zone est située sur l'axe de la voie commerciale reliant le Yatenga à Tombouctou. Or l'on sait que les forgerons mossi exportaient leur fer bien au delà de la zone de production et étaient connus pour nouer des alliances matrimoniales souvent lointaines.

Au sud-est, les points se concentrent dans la région de l'ancien Yatenga, autour de Ouahigouya sans qu'il soit possible de définir exactement les limites de la tradition.

3. Relations avec les autres traditions dogon

Bien que ce rapport soit essentiellement consacré aux traditions de la plaine du Séno, nous donnerons ici quelques indications sur nos connaissances actuelles des traditions dogon du Plateau qui avaient été abordées succinctement lors des premières missions de la MAESAO (1991-92 puis 1995) et qui dont l'étude a été reprise récemment par Anne Mayor (Huysecom, Mayor, Robert 1997, Huysecom, Beeckman, Boëda 1998 Mayor, Huysecom 1999) dans la région du site préhistorique d'Ounjougou, à l'est de Bandiagara.

3.1. Tradition A

La tradition A reste une tradition géographiquement centrale d'origine ancienne. L'implantation des clans de forgerons au coeur du Pays dogon paraît par contre aujourd'hui beaucoup plus importante que prévue. Cette logique découle des besoins des villages en artisans travaillant le fer et le bois. La pénétration des forgerons entraîne donc la diffusion des traditions céramiques qui leur sont associées, même dans des régions où existe déjà une production céramique locale.

Les missions 1998 et 2000 ont permis d'apporter quelques informations supplémentaires concernant la tradition A pratiquée par des femme d'agriculteurs non castés.

Cette tradition, décrite pour la première fois par les missions hollandaises dans la région de Sanga (Bedaux 1986-1 et 2), avait été identifiée par la MAESAO à Modjodjé-Lé lors de la mission 1991-92.

Dans ce dernier village, les femmes pratiquant cette tradition coexistaient avec des femmes de forgerons pratiquant la tradition C. Comme nous le verrons, ce type de situation semble la règle dans la partie centrale du peuplement dogon, notamment sur le Plateau.

La carte de la figure 17 donne l'aire de répartition des centres de production actuellement connus de la tradition A. Le nord du plateau de Bandiagara reste encore très largement inexploré.

Les limites méridionales paraissent aujourd'hui mieux établies, mais des enquêtes menées dans les villages de la plaine du Séno à la hauteur de Sanga sont encore nécessaires. On sait en effet que la Plaine est une zone d'émigration traditionnelle pour les habitants des villages de la Falaise. Il est donc possible que la tradition A s'étende plus à l'est.

La tradition A sur le Plateau

Les enquêtes menées en 1998 sur le Plateau en zone de dialecte donoso apportent quelques renseignements supplémentaires sur les conditions de production de la poterie dans les régions occupées par la tradition A.

Le Plateau se distingue de la Plaine par une dispersion plus grande des villages producteurs de céramique, une situation due à un peuplement moins dense. Les centres de production sont néanmoins nombreux malgré la rareté des sources d'argiles.

Dans la région d'Ounjougou, une unique mine d'argile est exploitée par toutes les potières de la région, toutes traditions confondues. En effet, cet emplacement, situé à environ 2 km au nord de Gologou-Joi, semble constituer l'unique centre d'approvisionnement en argile pour les potières de la trentaine de villages environnants, inscrits dans une aire circulaire de 13 km de rayon. Cette source de matière première importante dépend de l'autorité du maître des terres du village d'Andioubolo, qui assure les sacrifices annuels destinés à apaiser les génies. Divers interdits et rituels sont observés par les femmes qui se rendent à la mine, notamment lorsqu'elles y amènent leurs enfants pour la première fois (Huysecom, Mayor, Robert 1998 Mayor, Huysecom 1999).

A Soroli, village qui abrite néanmoins également une famille de forgerons de patronyme Yanogé se rattachant à la tradition D, la plupart des femmes d'agriculteurs, de patronymes Tapéli et Guindo, fabriquent une céramique de tradition A.

Le village voisin fortement endogame de Douliki ,

de patronyme Tapéli, est également un centre de production important de céramique de tradition A, mais n'abrite aucune famille de forgerons (fig. 18).

Extension de la tradition A dans la Plaine

Les villages identifiés les plus orientaux se situent néanmoins, en l'état actuels des enquêtes, sur la frange extérieure des dunes ogoliennes. Aucune potière pratiquant la tradition A n'a par contre été identifiée au delà, dans la plaine du Séno.

A Sadia, dans la plaine sableuse s'étendant entre la Falaise et la piste de Bankas, la plus grande partie des femmes d'agriculteurs pratiquent l'art de la céramique en montant leurs poteries sur des nattes de fibres de baobab (tradition A). Ces dernières, parlant le tengukan, se rattachent en majorité au patronyme Gégéré. Dans ce village, vivent également deux familles de forgerons de patronymes Arama (parler tomokan) et Togo (parler tengukan) pratiquant la tradition G.

A Goro, village dépendant de Tirelli, toutes les familles sont originaires de ce village. Il n'y a plus de forgerons dans l'agglomération mais les restes d'une forge subsistent sur la place du village. On pratiquait ici aussi la tradition A, mais les trois femmes interrogées ont toutes désormais abandonné la fabrication de la céramique. Les instruments qu'elles nous montrent permettent sans peine d'identifier la présence ancienne de cette tradition : nattes de fibres de baobab (pouvant être remplacée par un sac), meules très concaves servant de supports de natte, molettes de pierre, double pilon court de bois à partie médiane rétrécie pour concasser l'argile sèche.

3.2. Tradition C

La tradition C, identifiée pour la première fois à Modjodjé-Lé, présente à la fois des composantes identiques à celles de la traditions G : mêmes patronymes des potières, mêmes caractéristiques stylistiques, mais également certaines particularités qui paraissent en faire un ensemble particulier : sphère de mariage distincte, montage sur fond retourné exclusif (?), fonds lissés à l'épi de maïs. Cette question devra être reprise à travers de nouvelles enquêtes.

La tradition C a été identifiée dans les seuls villages de Modjodjé-Lé, où elle était pratiquée par une seule grande famille, et de Koko (une seule potière dans une famille de forgerons dont les femmes pratiquaient la tradition D).

Il convient donc de souligner ici le caractère très provisoire des propositions qu'il est possible d'avancer à son sujet tant sur le plan des techniques de montage (montages limités au pilonnage sur forme convexe) que sur le plan géographique (extension limitée au Plateau). Seules des enquêtes plus approfondies permettront de tester le degré d'autonomie de la tradition C par rapport aux traditions G et H qui paraissent à première vue très proches.

Patronymes

D'une manière générale, les patronymes semblent les mêmes dans les deux traditions avec une dominance des Arama, Djo et Sobengo. Les seuls patronymes qui paraissent limités à l'une des deux traditions présentent en effet tous des occurrences trop faibles pour être significatives (tableau 7).

Techniques de montage

Toutes les potières de la tradition C observées pratiquaient le montage sur fond de poterie retourné (pilonnage sur forme convexe). Dans la tradition G, cette technique ne se retrouve que dans les villages de la Falaise situés sur la frontière commune aux deux traditions. Nous ne savons par contre pas si les potières de la tradition C du Plateau pratiquent d'autres formes de montage.

Caractéristiques stylistiques

Les poteries de la tradition C partagent avec les traditions G et H un très large éventail de caractéristiques. Il est intéressant de noter que l'une d'elles, jugée importante, de la tradition C, le lissage des parties inférieures de poterie à l'épi de maïs, ne se rencontre pratiquement pas dans la Plaine. Cette observation confirme que l'utilisation du fond retourné reste très marginale dans la tradition G car ce type de finition est clairement lié à cette méthode de montage.

Extension géographique

La tradition C (fig. 19 et 20) occupe le Plateau et possède sur la Falaise une frontière commune avec la tradition G qui correspond justement à la seule région où l'on observe la technique du pilonnage sur forme convexe. La carte de la figure 21 et le tableau 7 révèlent en effet une mince zone de recouvrement orientée le long de la rupture du relief et comprenant plusieurs villages occupés simultanément par des potières se rattachant à chacune des deux traditions : Domé, Doundé, Djoungou, Dobé et Yélé. La seule zone de recouvrement reste néanmoins peu étendue. De forme triangulaire, elle est délimitée par les villages

de Domé à l'ouest sur la Falaise, de Doundé, à l'est dans la Plaine, et de Ségué au sud sur la Falaise.

En l'état actuel de nos informations nous pourrions avancer que les analogies unissant les traditions C et G peuvent être le signe d'une plus ou moins lointaine communauté d'origine des clans de forgerons auxquels les potières associées à ces productions appartiennent.

Plusieurs de nos informateurs ont en effet souligné la communauté d'origine des familles de forgerons en relation avec ces deux traditions. Ainsi, pour Anjoujou et Doumbé Fongoro (Yélé, 8.12.98), les forgerons de Yélé n'ont pas de famille sur le Plateau dans la région de Modjodjé-Lé, mais les deux groupes appartiennent à la même migration remontant aux arrière-grands parents. Des aires d'endogamies distinctes sont donc compatibles avec une origine historique commune ancienne et avec des ensembles stylistiques très comparables.

On manque par contre aujourd'hui d'informations sur la place occupée par les potières dafi dans ce processus historique. On peut néanmoins se demander si l'individualisation d'un ensemble dit dafi n'est pas un phénomène très récent en relation avec une pratique plus rigide de l'Islam.

En ce qui concerne la tradition G, le Pays tomo correspond à une seconde sphère d'endogamie située dans la plaine du Séno et dont la limite occidentale se situe sur la Falaise. Ce réseau de relations matrimoniales pourrait avoir entraîné des choix techniques particuliers pour le montage des céramiques et le traitement de surface des fonds par raclage grossier. Ici encore, notre information concernant les traditions C et H (Dafi) reste trop lacunaire. Il est donc prématuré d'avancer que ces particularités de montage identifiables au niveau de la finition des fonds sont caractéristiques de sphères d'endogamies distinctes.

3.3. Tradition D

La tradition D, centrée, sur le Plateau dans la région de Bandiagara, coexiste largement avec la tradition A. Les renseignements d'ordre historique réunis par Anne Mayor montrent qu'elle a une origine locale à une période précédant la colonisation puisqu'elle est en relation avec la création par les agriculteurs locaux d'une nouvelle classe artisanale répondant à une situation de pénurie de forgerons. Il n'est donc plus possible de considérer cette tradition comme d'origine périphérique.

Villages	Patronymes tradition dogon C	Patronymes tradition dogon G
Simi	Arama	Arama
Wo	-	Djibo, Sobengo
Ama	Arama	-
Gani-do	Djongo	-
Bolokouma	Djongo	-
Wini	-	Sobengo
Domé	Arama	Djibo, Yolo
Doundé	Arama	Arama, Djo
Kobo	-	Arama, Djibo Djo, Garan, Togo, Yolo
Tyi	-	Arama
Djilé	-	Djo
Djoungou	Djo, Sobengo, Yatendou	Djo, Sobengo, Togo
Kogo	-	Djo, Togo
Dobé	Sobengo	Sobengo
Ségué	-	Sobengo
Sama	-	Sobengo
Yélé	Djo	Arama, Da, Djo, Garan, Karacodio, Sobengo, Togo
Koulou	-	Djo, Sobengo
Dao	-	Djo
So	-	Sodjo
Gani	-	Djo

Tabl. 7. Patronymes des familles de forgerons et potières des villages de la Falaise (zone frontière entre les traditions C et D : classement selon un axe nord-sud).

La carte de la figure 22 permet d'apprécier l'extension relativement restreinte de la tradition D au sein de la tradition A.

Il est néanmoins possible que cette tradition s'étende plus avant en direction du nord-est .

Les informations récoltées par Anne Mayor dans la région d'Ounjougou permettent de compléter notre information sur cette tradition (Huysecom, Mayor, Robert 1997 Huysecom, Beeckman, Boeda 1998 Mayor, Huysecom 1999). Plusieurs faits nouveaux apparaissent désormais clairement.

Extension géographique

1. Les enquêtes menées à Niongono (fig. 23), Dou-

liki, Soroli (fig. 24), Andioubolo et Gologou-Joi ont permis de reconnaître dans cette région la coexistence de deux traditions très homogènes : la tradition A d'une part, pratiquées par des potières dogon non castées, la tradition D, d'autre part, qui est l'apanage des femmes de l'un des groupes de forgerons dogon rassemblant les patronymes Karambé, Yanaogé, Kasogé, Séba, Dégoga ou Saï.

Des récipients des deux traditions coexistent dans toutes les concessions, ceux de la tradition A étant réputés meilleurs pour la conservation de l'eau et de la bière (plus poreux), ceux de la tradition D étant reconnus meilleurs pour leur résistance et leur bonne adaptation à l'utilisation culinaire, bien que n'étant

jamais de grande taille.

2. Les familles des potières de la tradition D ont des relations avec les villages du pied de la Falaise dans la région de Sanga. Mahamadou Ianoge, forgeron à Soroli, est originaire de Pélou (arrondissement de Dourou) sur la Falaise. Du temps de son grand père, les femmes fabriquaient exactement la même céramique dans cette région (M. Yanogé, 16.12.98).

On ne peut donc considérer cette zone comme exclusivement habitée par des potières pratiquant la tradition A. Contrairement à ce que nous pensions sur la base des publications des enquêtes menées par les missions hollandaises, le pied de la Falaise pourrait donc, se caractériser par une coexistence de la tradition A et de la tradition D, situation qu'il convient néanmoins de confirmer par des enquêtes effectuées sur place.

L'aire d'extension de la tradition D se superpose, quoi qu'il en soit, à l'aire occupée par la tradition A. Les données récoltées sur l'origine des potières permet de délimiter une zone géographique relativement limitée donnant l'impression d'une tradition totalement englobée. Les études ultérieures diront s'il faut étendre cette aire à la totalité de la région occupée par la tradition A. La tradition D occupe donc une position centrale dans la mosaïque des traditions céramiques dogon. On ne peut la considérer comme une tradition «périphérique» comme nous le pensions précédemment (Gallay 1994, Gallay, Huysecom, Mayor 1995, Huysecom, Mayor, Robert 1998 Huysecom, Beeckman, Boëda 1998).

Données historiques

Nos informations sur l'évolution historique de la tradition D restent pour l'instant lacunaires.

- La doyenne des potières de Gologou-Joï, Yasagou Karambé, affirme que les femmes de forgerons ont commencé par fabriquer, sur commande, de petits récipients dont la fonction était rituelle, en relation notamment avec le culte des jumeaux. Ce n'est que par la suite que ces potières auraient diversifié leur production, qui accède dès lors à tout l'éventail des formes domestiques.

- A Soroli, le forgeron Mahamadou Yanogé, affirme quant à lui que les femmes fabriquaient le même éventail de céramiques du temps de son grand père sur la Falaise et de même pour les «temps très anciens» (16.12.98). Une tradition récoltée par Anne Mayor dans le même village auprès Pébélou (Hamadou) Yanaogé montre que, dans une situation de pénurie de forgerons, plusieurs clans d'agriculteurs ont envoyé leurs fils apprendre la forge auprès des forgerons djèmè-na, une situation qui aurait engendré à terme l'apparition d'une nouvelle classe artisanale endogame dont les femmes potières ont été à l'origine de la tradition D (Huysecom, Mayor, Robert 1998 Huysecom, Beeckman, Boëda 1998).

- La céramique de tradition D était déjà présente dans la région avant l'arrivée des Français. Après une série d'enquêtes sur l'histoire du peuplement de Gologou-Joï, le chef de village a guidé Anne Mayor vers les ruines du village de Dagandoulou, habité autrefois par des Nantumé, puis dépeuplé, et finalement abandonné peu avant l'arrivée des Français à Bandiagara en 1893. Le ramassage de surface effectué de façon systématique permet déjà de reconnaître l'existence en ces lieux des deux traditions A et D.

Comme indiqué dans un rapport précédent (Huysecom, Mayor, Robert 1998, 208), ces observations permettent de corriger le modèle que nous avons publié à propos des relations entre tradition A et traditions céramiques périphériques issues des clans de forgerons. Comme nous l'avions proposé, la tradition A peut toujours se concevoir comme une tradition géographiquement centrale d'origine ancienne. Le développement et/ou la pénétration des clans de forgerons au coeur du Pays dogon paraissent par contre aujourd'hui beaucoup plus importants que prévus. Il n'est donc plus possible de reconnaître un noyau central de peuplement dont la production céramique se rattacherait exclusivement à la tradition A. Il n'y a pas exclusion entre traditions, mais superposition. Le rôle essentiel joué par les forgerons dans les économies villageoises explique parfaitement cette situation : aucune région ne peut se passer d'artisans travaillant le fer et le bois; la présence des traditions céramiques qui leur sont propres dans des régions où existe déjà une production céramique locale découle naturellement de cette logique.

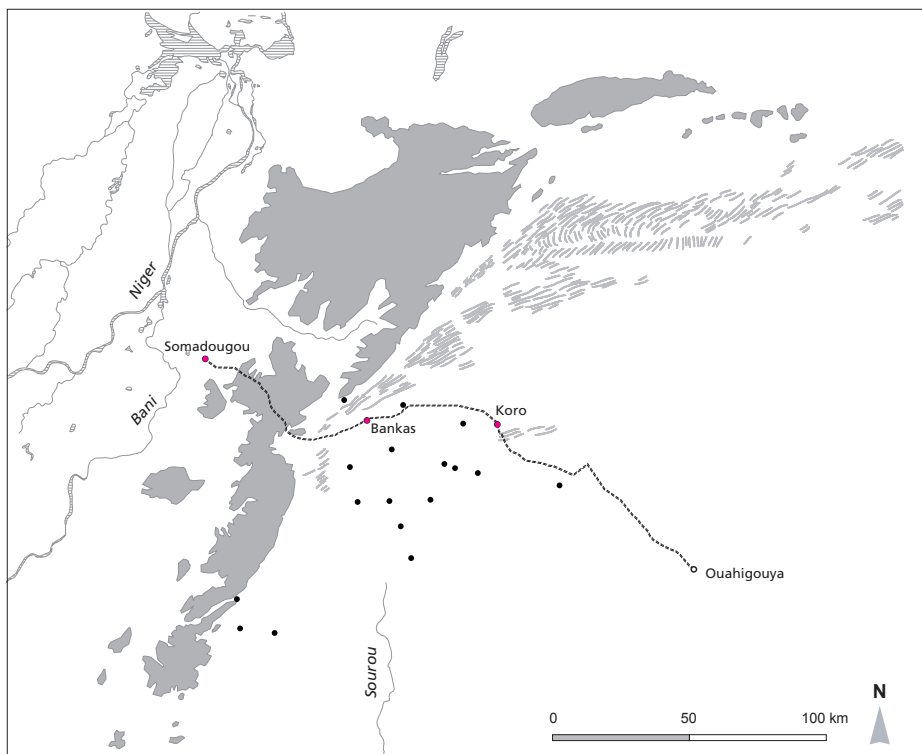


Fig. 15. Extension géographique de la tradition H (Dafi) établie sur la base des lieux d'origines et des lieux de résidences des potières.



Fig. 16. Extension géographique de la tradition B (Djèmè-na) établie sur la base des lieux d'origines et des lieux de résidences des potières.

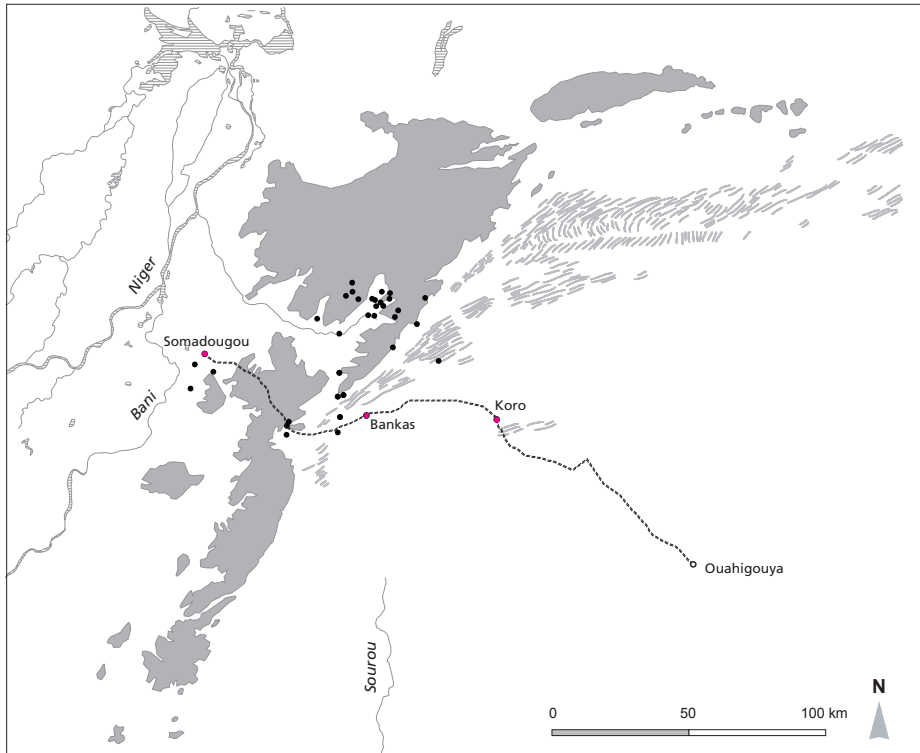


Fig. 17. Extension géographique de la tradition A (agriculteurs) établie sur la base des lieux d'origines et des lieux de résidences des potières. .



Fig. 18. Tradition A (agriculteurs). Lieux d'origines (points) des potières de Douliki, Modjodjé, Sadia et Soroli. Lignes continues : apprentissages avant mariage.

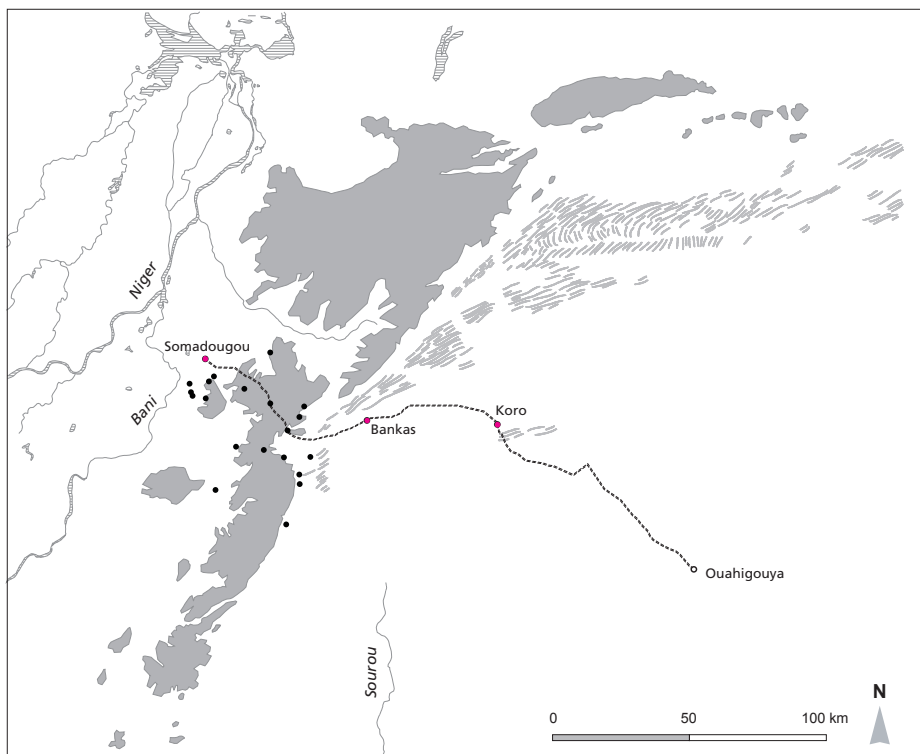


Fig. 19. Extension géographique de la tradition C établie sur la base des lieux d'origines et des lieux de résidences des potières.



Fig. 20. Tradition C. Lieux d'origines (points) des potières de Modjodjé-Lé. Lignes continues : apprentissages avant mariage.

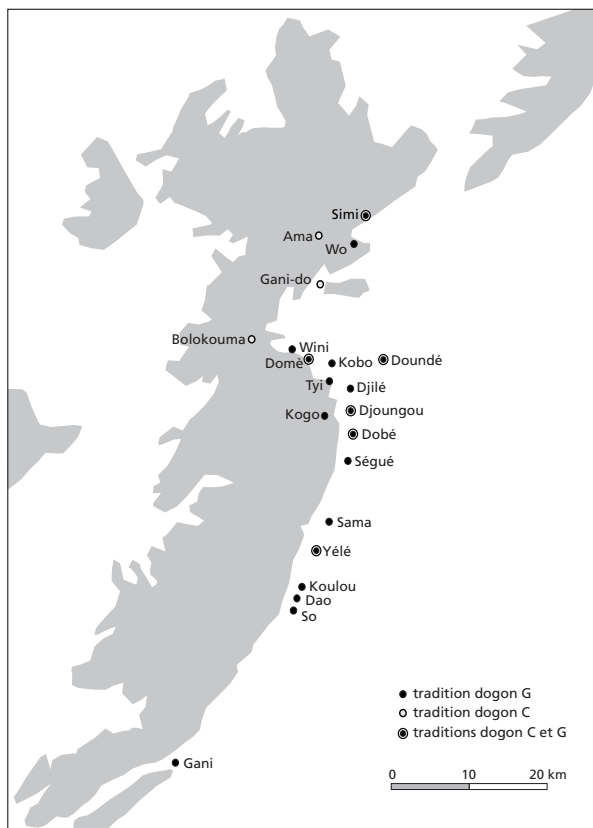


Fig. 21. Ligne de contact entre les traditions C et G dans les villages situés le long de la Falaise. La seule zone de recouvrement entre les deux traditions est délimitée par le triangle dont les sommets sont les villages de Domé, Doundé et Ségué.

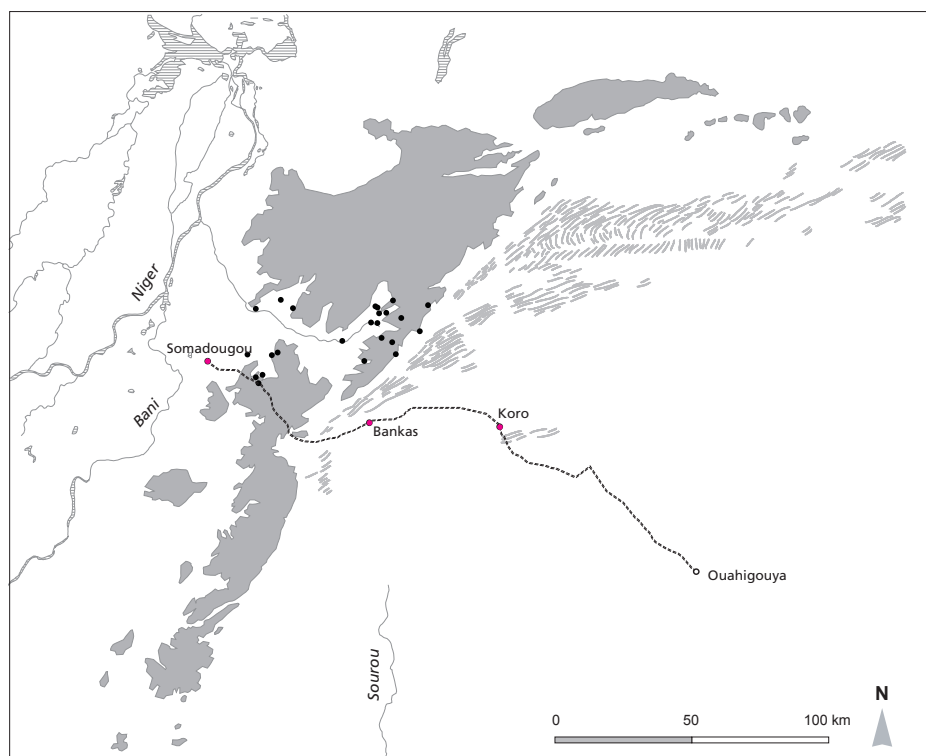


Fig. 22. Extension géographique de la tradition D établie sur la base des lieux d'origines et des lieux de résidences des potières.

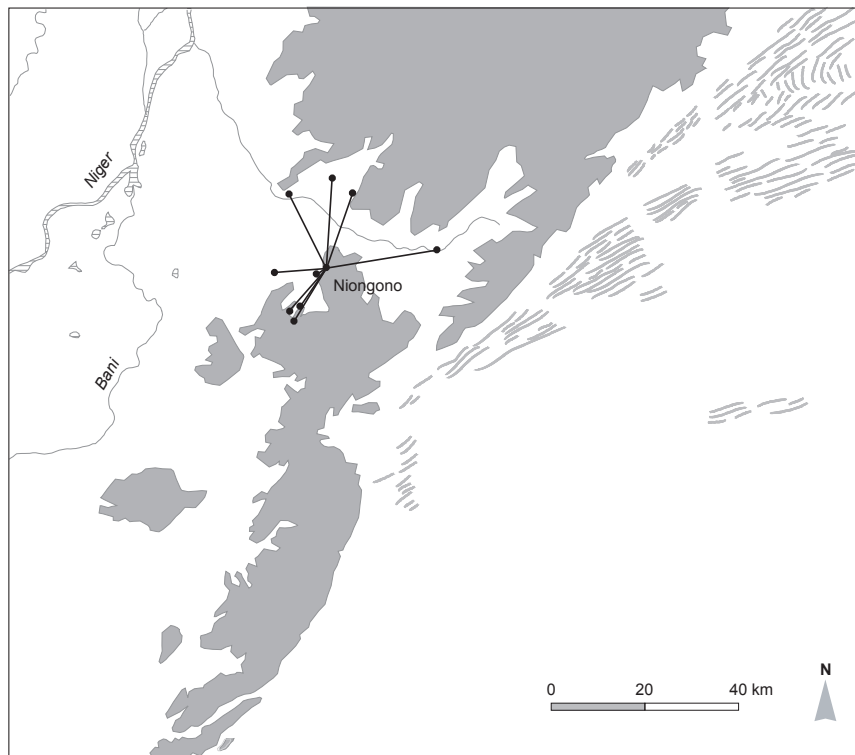


Fig. 23. Tradition D (Djèmè Irin). Lieux d'origines (points) des potières de Niongono. Lignes continues : apprentissages avant mariage.



Fig. 24. Tradition D (Djèmè Irin). Lieux d'origines (points) des potières de Soroli. Lignes continues : apprentissages avant mariage.

LES MECANISMES : SPHERES D'ENDOGAMIE ET TRADITIONS CERAMIQUES

L'approche ethnoarchéologique des traditions céramiques permet de dégager les mécanismes responsables de la mise en place de ces dernières dans le cadre géographique.

Comme c'est souvent le cas dans les sociétés traditionnelles, les rapports de parenté peuvent fonctionner de l'intérieur comme des rapports sociaux de production. Les sphères d'endogamie forment donc la base du peuplement territorial et assurent l'articulation entre le social et le territorial.

Les enquêtes menées sur l'ensemble de la boucle du Niger montrent qu'il existe de nombreuses traditions céramiques distinctes. La production de la céramique est une activité spécialisée au sens de Roux et Corbetta (1990) qui donne de ce terme la définition suivante : la spécialisation technique est la production exclusive, par un sous-groupe d'individus, d'objets consommés par la communauté villageoise ou régionale tout entière. Elle est également une activité domestique puisque la potière travaille à domicile.

La résidence matrimoniale est essentiellement patrilocale. La femme va habiter dans la concession (maison) de son mari, soit dans le même village, soit, plus fréquemment, dans un autre village. Les données récoltées permettent d'approcher les paramètres statistiques de cette règle.

Les déplacements des potières des lieux de naissance, où elle apprennent leur métier, aux lieux de résidences de leurs maris, où elles exercent désormais leur métier, constituent donc le principal mécanisme assurant la diffusion d'une tradition dans l'espace.

1. Origine des potières du Delta intérieur du Niger et du Pays dogon

Toutes traditions confondues, les courbes du Delta intérieur et du Pays dogon exprimant les déplacements de potières entre leur lieu de naissance et leur lieu de résidence après mariages sont relativement comparables. Les potières dogon ont néanmoins tendance à se marier dans des villages plus éloignés. Pour les mariages à longues distances, les courbes des potières dogon (traditions G et B) prennent des formes plus déprimées dans les grandes distances

que la courbe du Delta. Les déplacements compris entre 10 et 30 km sont plus fréquents, alors que les déplacements compris entre 30 et 60 km le sont nettement moins.

D'une manière générale (tableau 8), l'importance de l'endogamie villageoise en Pays dogon est, avec seulement 12,33 % de mariages s'effectuant au niveau du même village, plus faible que la moyenne observée sur l'ensemble de populations du Delta (36,85 %).

Par contre, les courbes matrimoniales exprimant, pour chaque kilomètre, la fréquence des déplacements effectués entre le village natal et le village de résidence après mariage montrent des différences pour les mariages exogames qui concernent entre 63,15 % (DIN) et 87,67 % (Pays dogon) des cas.

Si l'allure générale des courbes est identique, nous constatons, dans le détail, des comportements différents (fig. 25). Les valeurs significatives les plus remarquables sont le mode et le seuil des 85 %.

Mode

La courbe matrimoniale des potières du Pays dogon a un mode de 13 km (distance matrimoniale la plus fréquemment parcourue). Cette distance n'est que de 7 km dans le Delta intérieur du Niger.

Seuil des 85%

Dans le Pays dogon, 85% des distances parcourues lors des déplacements matrimoniaux sont inférieurs à 55,8 km. Ce seuil descend à 46,9 km dans le Delta intérieur du Niger.

Statistiquement, les déplacements matrimoniaux du Pays dogon sont plus amples que ceux du Delta intérieur du Niger. Les déplacements compris entre 10 et 30 km sont plus fréquents que dans le Delta, alors que les déplacements compris entre 30 et 60 km le sont nettement moins.

Les paramètres des deux courbes présentés dans le tableau 8 permettent de préciser cette différence.

	DIN	Pays dogon
Nombre de mariages recensés	426	511
Mariages dans le village de naissance	157 (36,85%)	63 (12,33%)
Mariages dans un autre village	269 (63,15%)	448 (87,67%)
Moyenne	26,94 km	28,70 km
Ecart-type	20,25 km	24,93 km
Médiane	22,50 km	19,54 km
Mode	7 km	13 km
Seuil des 85%	46,91 km	55,80 km
Coefficient de corrélation	0.652	
Taux de significativité	1	

Tabl. 8. Comparaisons entre les courbes matrimoniales du Delta intérieur du Niger et du Pays dogon.

	A	B	C	D	G	H
Nombres de mariages recensés	36	252	56	54	201	22
Mariages dans le village de naissance	24 (66,67%)	21 (08,33%)	6 (10,71%)	15 (27,78%)	14 (6,97%)	4 (18,18%)
Mariages dans un autre village	12 (33,33%)	231 (91,67%)	50 (89,29%)	39 (72,22%)	187 (93,03%)	18 (81,82%)
Moyennes	11,00 km	32,48 km	26,48 km	15,38 km	24,48 km	35,89 km
Ecart-types	03,81 km	29,28 km	14,82 km	8,66 km	17,38 km	26,29 km
Médianes	08,67 km	19,45 km	26,00 km	12,17 km	20,63 km	24 km
Modes	7 km	13 km	34 km	12 km	4 km	18 km
Seuils des 85%	15,10 km	68,68 km	46,25 km	27,15 km	42,98 km	62,30 km

Tabl. 9. Principaux paramètres des courbes matrimoniales du Pays dogon

2. Courbes matrimoniales propres aux différentes traditions céramiques dogon

Les divers paramètres des courbes matrimoniales (moyennes, écart-types, médianes, modes et seuils à 85%) permettent de saisir les spécificités des diverses aires d'endogamie. On pourrait à première vue isoler trois comportements distincts. 1. Une courbe très resserrée correspondant au comportement matrimonial des agriculteurs (tradition A), des courbes relativement étalées avec un mode et un seuil des 85% élevés (traditions B et et peut-être H) et enfin des situations intermédiaires se rapprochant de la situation moyenne observée dans le Delta (tradition G).

Les paramètres des courbes matrimoniales des diver-

ses traditions du Pays dogon sont résumées dans le tableau 9.

2.1. Tradition A (36 parcours recensés, 33,33% d'exogamie villageoise)

Le nombre de parcours recensés reste faible et interdit une interprétation définitive des paramètres.

Les potières de la tradition A présentent le taux d'exogamie le plus faible puisque ce dernier n'atteint pas 40%, un phénomène à mettre en relation avec la faible diversité des patronymes présents au sein d'une même agglomération. Les potières ont ici tendance à se marier au sein du même village. Parallèlement, les mariages extravillageois (33,3%) se réalisent prioritairement dans des villages situés généralement à moins de 20 km, le mode se situant vers 7 km

(fig. 26).

Des diagrammes permettent de compléter la question de l'origine des potières au niveau villageois. Ils ne concernent que les potières nées dans des villages extérieurs (où elles ont généralement appris la céramique), puis venues s'installer dans le village de leur mari (où elles exercent leur art).

Soroli (tradition A) : origine des potières dans les villages proches à moins de 20 km.

Modjodjé-Lé (tradition A) : plusieurs relations en direction de la Falaise. Cet axe privilégié se retrouve pour les potières de la tradition C du même village.

Sadia (tradition A) : prédominance des mariages entre villages proches situés à moins de 10 km.

Douliki (tradition A) : prédominance des villages proches à moins de 20 km, sans orientation préférentielle.

2.2. Tradition B (252 mariages recensés, 91,67 % d'exogamie villageoise)

Les déplacements matrimoniaux des potières de la tradition B (fig. 27) semblent, statistiquement, plus importants que ceux des potières du Delta et de la tradition G. Les aires matrimoniales sont plus vastes. Le coefficient de corrélation unissant la courbe de la tradition B à celle du Delta vaut 0,497 sur un taux de significativité de 1 (Valeur comprise entre 0 et 1, exprimant la fiabilité que l'on peut accorder au coefficient de corrélation. Le taux s'approche de 1 lorsque le coefficient est significatif). Cette valeur rend compte de comportements différents. Les parcours matrimoniaux supérieurs à 60 km sont plus fréquents dans la tradition B que dans toutes les autres traditions alors que, au contraire, les parcours compris entre 25 et 60 km le sont moins. Cette situation renforce l'éloignement kilométrique du seuil des 85 % de cette tradition qui s'élève à 69,68 km, alors qu'elle est inférieure à 43 kilomètres dans la tradition G (pour ne prendre que la référence la mieux établie).

Comme la densité des villages du Yatenga et de la plaine du Séno est comparable à celle des autres régions enquêtées, l'explication des différences constatées doit être d'ordre culturel. On pense ici à la grande mobilité des forgerons du Yatenga, qui, au 19^{ème} siècle, pouvaient exporter leur fer à grande distance et nouer des alliances dans des régions éloignées.

L'analyse de la courbe matrimoniale de la tradition B

peut être menée en tenant compte du contexte historique qui mentionne - il faut le rappeler ici - la présence d'une migration récente en direction de la plaine du Séno remontant au début du siècle. Le schéma de la figure 28 présente une ventilation des déplacements matrimoniaux en fonction des âges estimés des potières. Les tests statistiques ne montrent aucune corrélation entre les distances matrimoniales et l'âge des potières. Le tableau 10 permet par contre d'estimer, par classes d'âges, les pourcentages de potières dont le lieu de naissance est particulièrement élevé (seuil fixé à 50 km). Trois faits doivent être soulignés.

- Toutes les potières les plus jeunes dont l'âge est inférieur à 20 ans sont nées dans des villages de la plaine du Séno situés à moins de 50 km de leurs lieux actuels de résidence.

- Le pourcentage de potières dont les lieux d'origines sont situés à plus de 50 km de leur lieu de résidence actuels augmentent en fonction des classes d'âge. Il y a proportionnellement plus de potières âgées d'origine lointaine.

- Une certain nombre de potières dont l'âge se situent entre 60 et 80 ans sont nées dans la région de la plaine du Séno, leurs villages d'origine se situant à moins de 40 km de leurs lieux de résidence actuels, une situation compatible avec les faits historiques qui situent la migration au début du siècle.

Cette situation semble révéler la mise en place progressive, par rupture des anciens liens familiaux, d'une nouvelle sphère d'endogamie progressivement coupée de ses origines. On peut dans cette perspective se demander si la rupture n'est pas aujourd'hui consommée puisque les liens matrimoniaux avec le Burkina Faso semblent aujourd'hui rompus, les plus jeunes potières étant toutes originaires de la région.

Si cette interprétation est correcte, la courbe matrimoniale de la tradition B pourrait correspondre à une situation historique précédant immédiatement la rupture et l'émergence de deux sphères d'endogamies distinctes comme on peut le constater au niveau des traditions C et G. On pourrait alors considérer que la migration ayant entraîné la rupture entre les sphères d'endogamies des traditions C et G remonte à une période plus ancienne.

Classes d'âge	A. Trajets inférieurs à 50 km	B. Trajets supérieurs à 50 km	Rapports B / A
10 ans ≤ ou = X ≤ 20 ans	25	0	--
20 ans ≤ ou = X ≤ 30 ans	26	3	11,5 %
30 ans ≤ ou = X ≤ 40 ans	23	4	17,4 %
40 ans ≤ ou = X ≤ 50 ans	16	6	37,4 %
50 ans ≤ ou = X ≤ 60 ans	10	5	50 %
60 ans ≤ ou = X ≤ 70 ans	7	2	28,6 %
70 ans ≤ ou = X ≤ 80 ans	2	0	--

Tableau 10. Tradition B. Nombre de trajets matrimoniaux excédant 50 km par classes d'âge.

2.3. Tradition C (17 parcours recensés, 89,29% d'exogamie villageoise)

Le nombre de parcours recensés reste faible et interdit une interprétation définitive des paramètres.

A l'opposé, les potières de la tradition C présentent un très haut taux d'exogamie avec 89,29% de mariages extravillageois. La courbe matrimoniale montre de son côté un profil atypique très étalé. Malgré la faiblesse de l'échantillonnage, nous pouvons admettre provisoirement dans ce cas une tendance à se marier à grande distance jusqu'à 60 km avec un mode très élevé situé à 34 km (fig. 29).

Le diagramme de la figure 20 permet de compléter la question de l'origine des potières au niveau villageois. Les relations matrimoniales sont prioritairement orientées en direction de l'est et du sud-est en direction de la Falaise, mais ne présente que peu de recouvrement avec la sphère matrimoniale de la tradition G.

2.4. Tradition D (42 parcours recensés, 72,22% d'exogamie villageoise)

Les potières de la tradition D présentent un taux d'exogamie assez élevé avec 72,22% de mariages contractés dans des villages extérieurs. La courbe matrimoniale présente par contre un profil bimodal original. Les mariages au-delà de 40 km sont quasi absents (fig. 30).

Les deux diagrammes des figures 23 et 24 permettent de compléter la question de l'origine des potières au

niveau villageois. A Soroli et à Niongono la prédominance des alliances se situe dans un cercle de moins de 20 km.

2.5. Tradition G (82 parcours recensés, 93,03% d'exogamie villageoise)

Les potières de tradition G présentent un taux d'exogamie également assez élevé avec plus de 90 % de mariages extravillageois. Leur courbe matrimoniale reste très comparable à celle du Delta intérieur. La coefficient de corrélation qui les unit est de 0.614 (taux de significativité de 1).

La plupart des mariages s'effectue en deçà de 30 km dans une région proche du lieu de naissance (mode : 4 km), mais des alliances peuvent être conclues dans des villages situés entre 50 et 70 km (fig. 31).

Les six diagrammes des figures 5 à 14 permettent de compléter la question de l'origine des potières au niveau villageois et confirment la relation entre la sphère d'endogamie de la tradition G et la Plaine (cf. supra).

2.6. Tradition H (22 parcours recensés, 81,82 % d'exogamie villageoise)

Le nombre de parcours recensés reste faible et interdit une interprétation définitive des paramètres (fig. 32). L'avenir dira si le comportement des potières dafi est plus proche de celui des potières ton-djèmè (tradition G) ou, comme cela semble être le cas des potières mossi avec qui elles partage un mode et un seuil des 85% élevés.

3. Endogamie villageoise et sphères de mariage extérieures

Le tableau de la figure 33 met en relation l'importance de l'endogamie villageoise et le mode comme expression synthétique de l'éloignement des villages dans lesquels les potières se marient, ceci pour l'ensemble du Delta et du Pays dogon. Aucune relation entre le taux d'endogamie et l'allure des courbes matrimoniales ne semble exister.

Variation du mode

On constate par contre la présence de deux ensembles distincts. Les courbes des potières du Delta ont un mode quasi constant, compris entre 6 et 9 kilomètres, indépendant de la fréquence d'endogamie villageoise. La variation du mode des courbes matrimoniales des potières dogon est par contre plus importante et se situe entre 4 et 18 km.

Variation du taux d'endogamie

On notera également que le taux d'endogamie des potières des classes de forgerons dogon et bobo est nettement inférieure à celui des potières de la tradition A, femmes de cultivateurs. Cette situation s'explique par le fait que les familles de forgerons sont généralement très peu nombreuses dans les villages dogon. L'exogamie est donc de règle pour ces

familles isolées dans un contexte d'agriculteurs qui ne peut fournir de conjoints.

Dans ce domaine, la situation intermédiaire observée dans le Delta demande encore explication. Deux phénomènes peuvent ici jouer leur rôle. Le premier concerne l'organisation de la production en grands ateliers villageois regroupant plusieurs familles, soit une échelle de production n'existant pas en Pays dogon.

Le second concerne le plus grand choix matrimonial au sein de systèmes sociaux pouvant comprendre plusieurs classes artisanales au sein desquelles le choix du conjoint est également possible (Peul), où la possibilité de se marier avec des conjoints n'appartenant pas à une classe artisanale (Somono par exemple). Le cas des Bobo résiste cependant à cette explication puisqu'il existe des villages entièrement composés de forgerons et de potières (Lakui) et que les potières appartiennent à une seule classe artisanale, celle des forgerons.

D'une manière générale, l'appartenance à la classe des forgerons semble constituer, en Pays dogon, un puissant facteur induisant des mariages exogamiques à distance dans la mesure où les familles de forgerons ne sont jamais très nombreuses dans le même village.

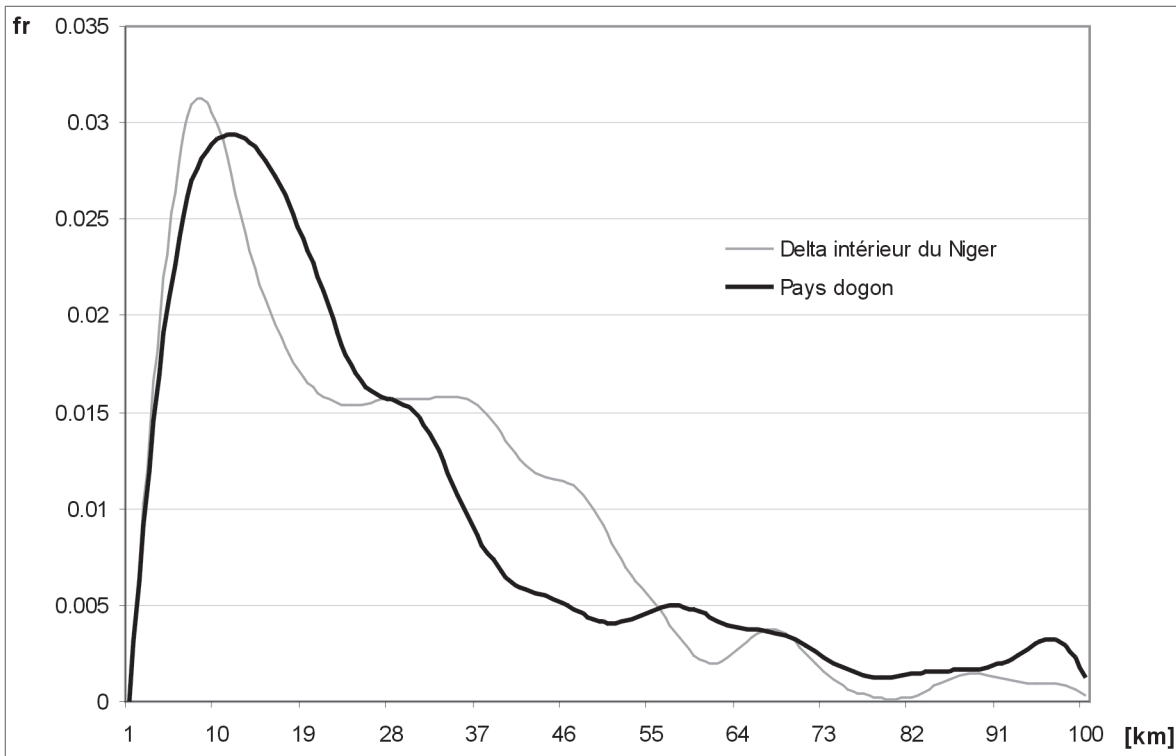


Fig. 25. Courbe matrimoniale des potières du Delta intérieur du Niger et du Pays dogon, toutes traditions confondues. L'information est regroupée par classes de 1 kilomètre et ne tient pas compte des mariages intravillageois. La courbe exprime, pour chaque kilomètre, la fréquence des déplacements effectués par les potières entre le village natal et le village de résidence après mariage.

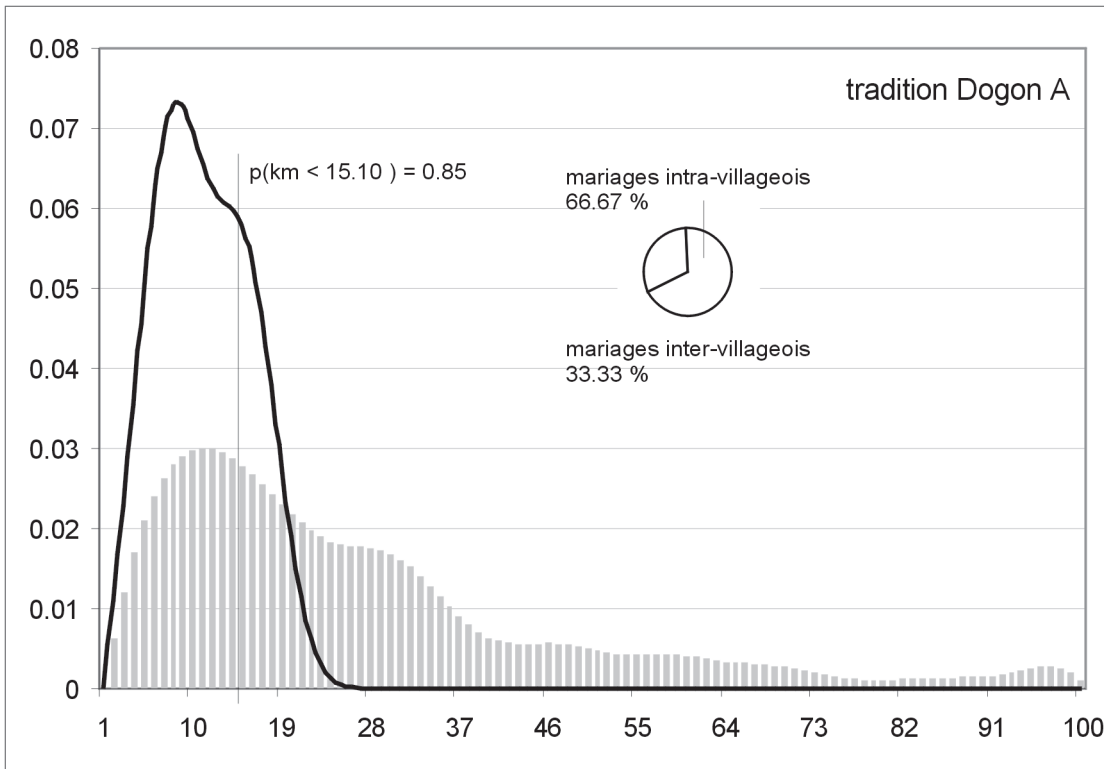


Fig. 26. Courbe matrimoniale des potières de la tradition A comparée à la courbe matrimoniale établie pour l'ensemble du Pays dogon.

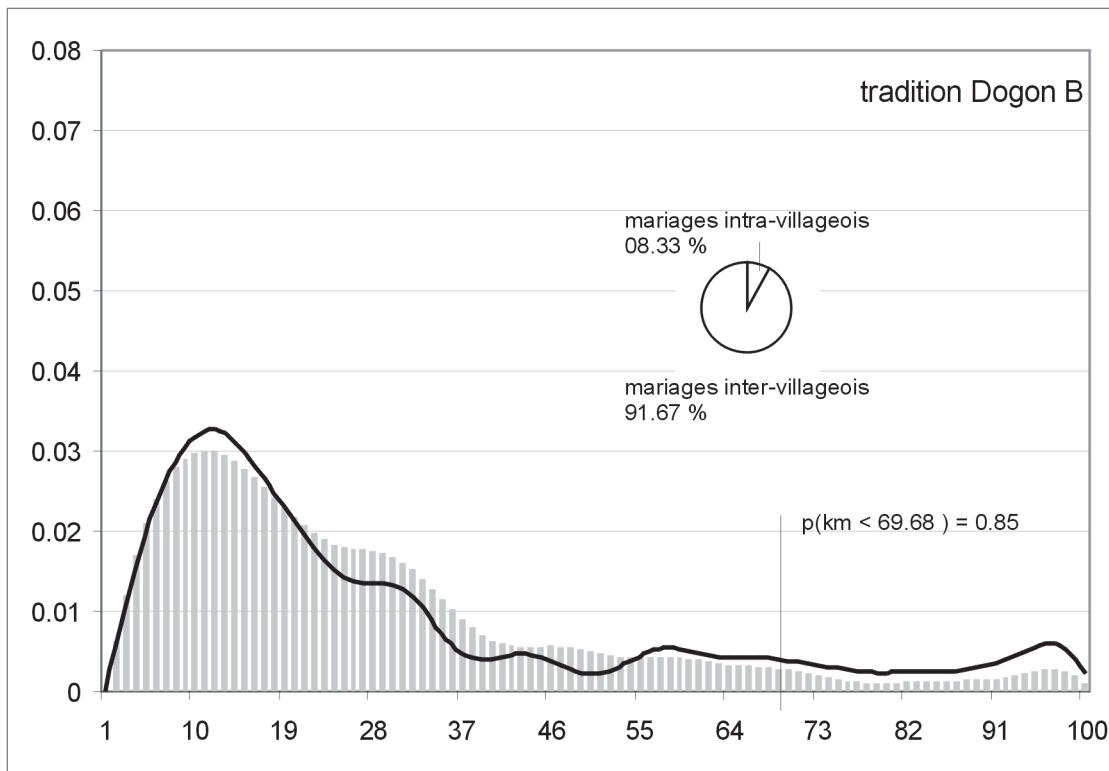


Fig. 27. Courbe matrimoniale des potières de la tradition B comparée à la courbe matrimoniale établie pour l'ensemble du Pays dogon.

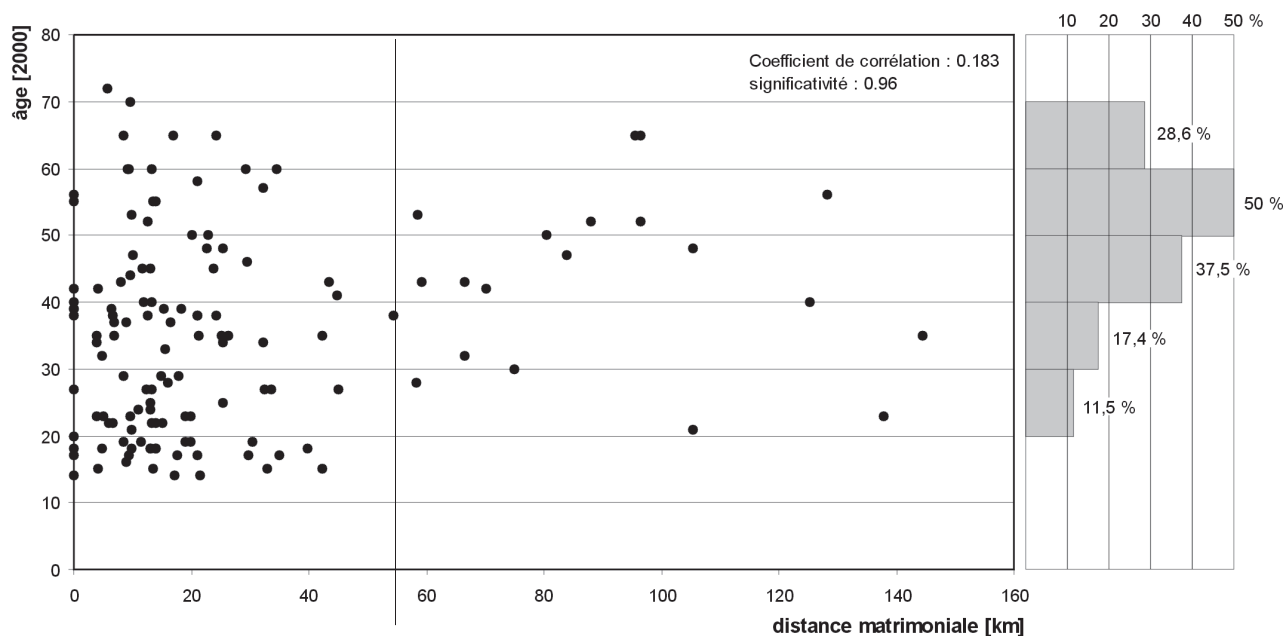


Fig. 28. Tradition B (Djèmè-na). Relation entre l'âge des potières et l'éloignement de leurs villages d'origine (distance matrimoniale). L'histogramme présente le pourcentage de potières dont l'origine se situe à plus de 50 Km.

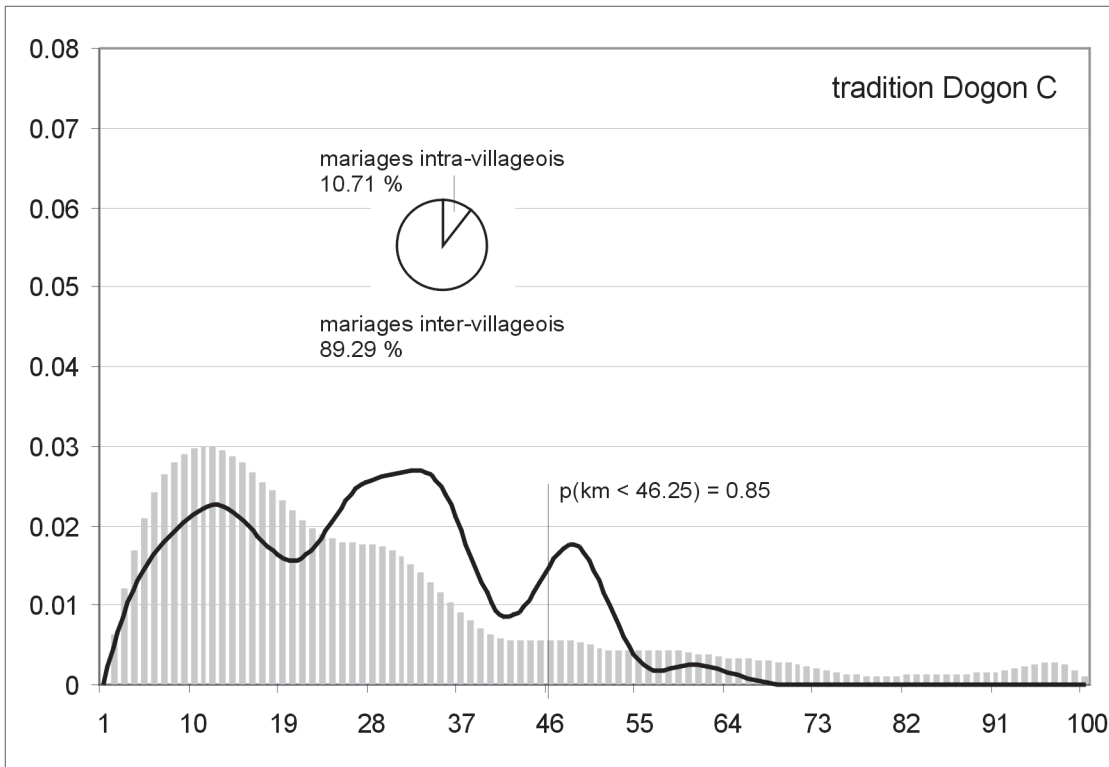


Fig. 29. Courbe matrimoniale des potières de la tradition C comparée à la courbe matrimoniale établie pour l'ensemble du Pays dogon.

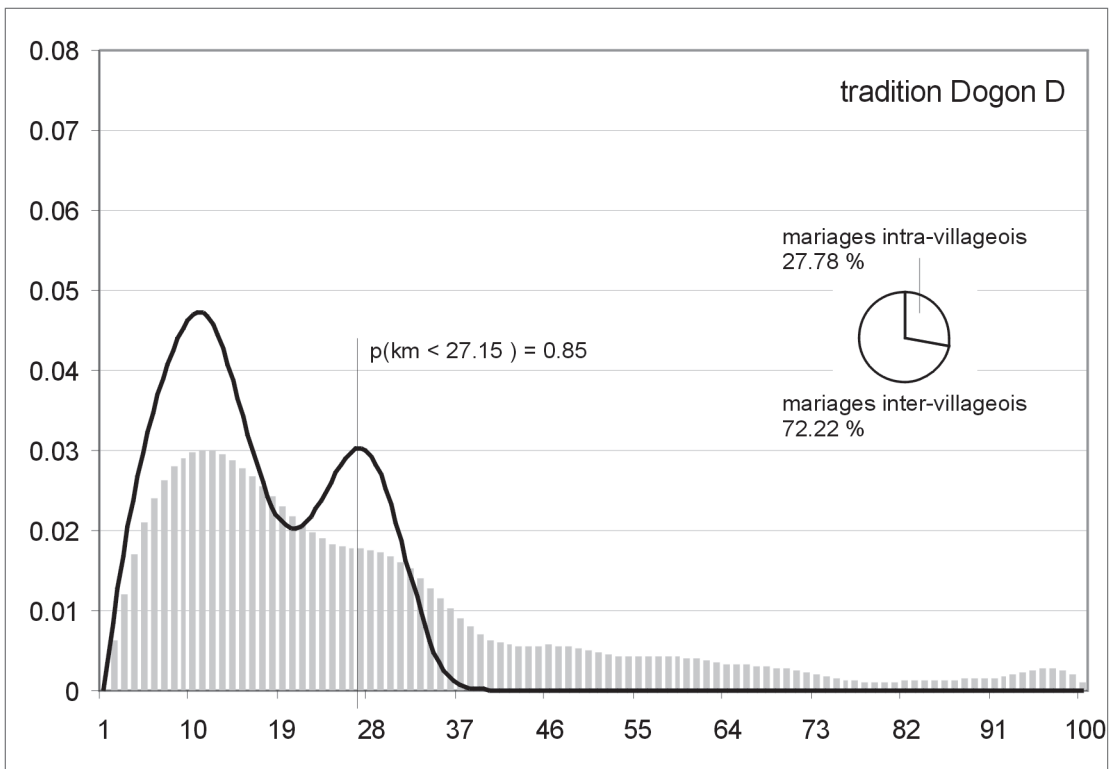


Fig. 30. Courbe matrimoniale des potières de la tradition D comparée à la courbe matrimoniale établie pour l'ensemble du Pays dogon.

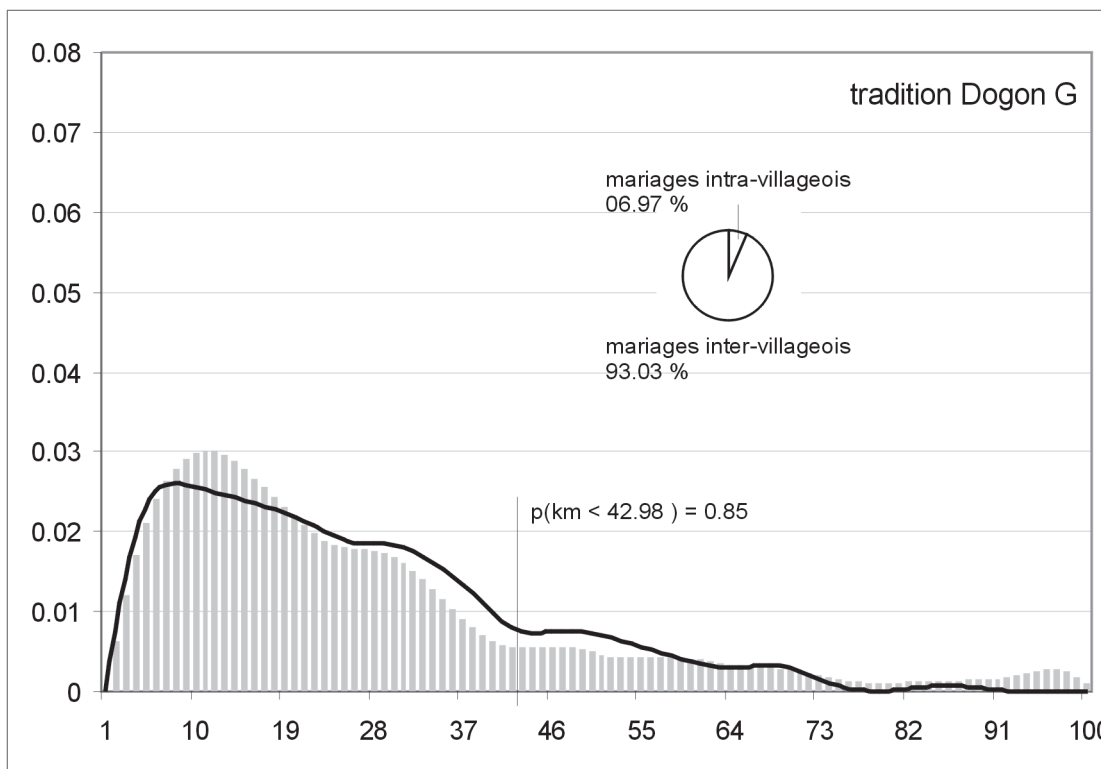


Fig. 31. Courbe matrimoniale des potières de la tradition G comparée à la courbe matrimoniale établie pour l'ensemble du Pays dogon.

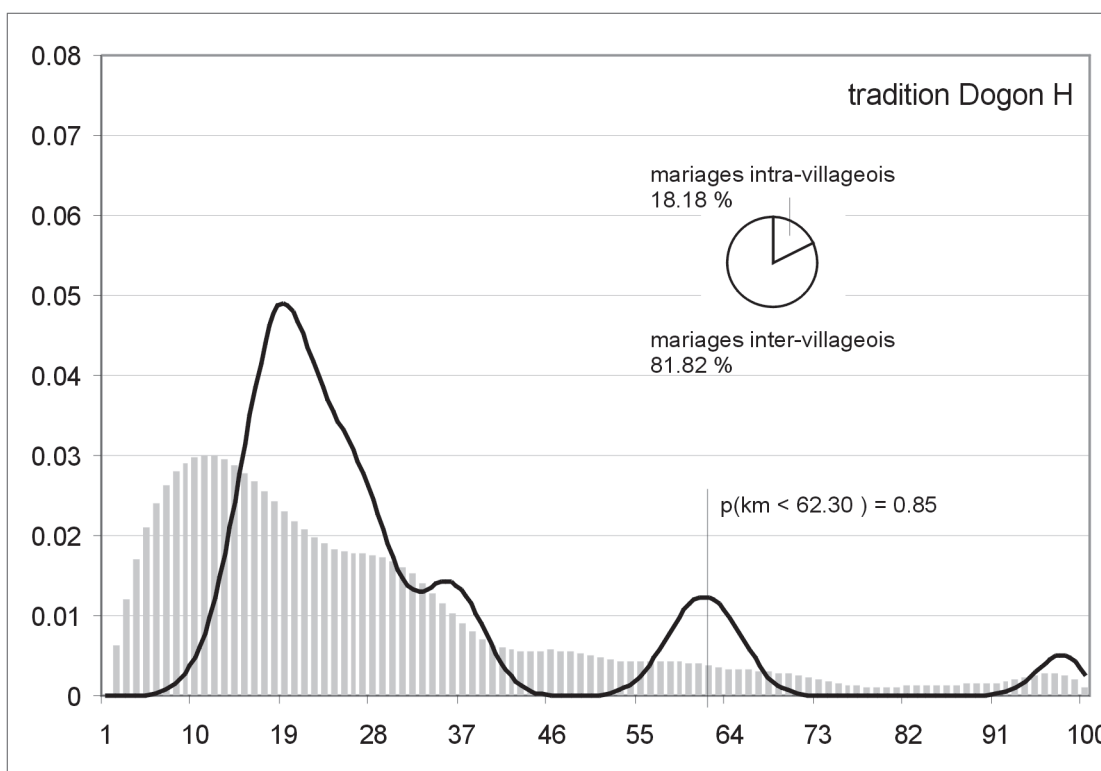


Fig. 32. Courbe matrimoniale des potières de la tradition H comparée à la courbe matrimoniale établie pour l'ensemble du Pays dogon.

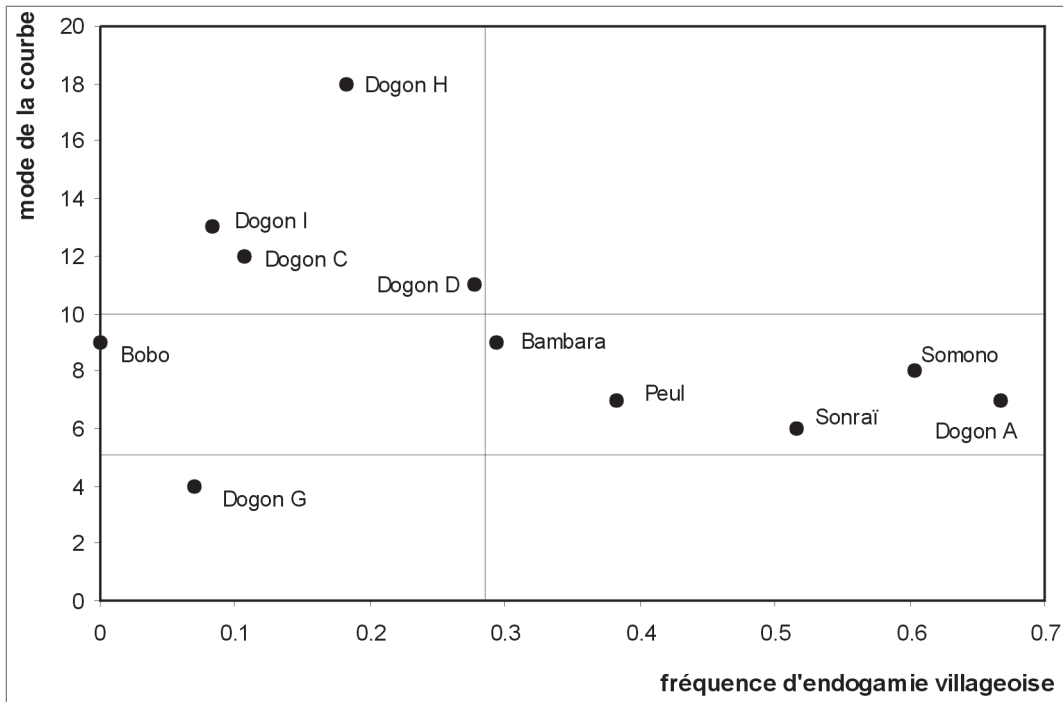


Fig. 33. Corrélation entre la taille des sphères d'endogamie exprimée par le mode de la courbe matrimoniale et la fréquence de l'endogamie villageoise.

CONCLUSIONS

*L*es principaux résultats acquis concernent : 1. sur le plan fonctionnel, l'opposition existant entre l'endogamie villageoise des potières de la tradition A et l'exogamie villageoise des potières appartenant aux divers clans de forgerons. 2. Sur le plan historique, l'indépendance entre les modalités d'évolution de la tradition A et les mécanismes historiques responsables de la mise en place des clans de forgerons.

Les missions de prospection 1998 et 2000 ont apporté, malgré leur brièveté, de nombreux renseignements nouveaux. Nous pouvons tenter, en guise de conclusions, de tirer les principaux enseignements de cette nouvelle expérience, enseignements qui se situent sur le plan opérationnel d'une part, sur le plan thématique d'autre part.

1. Sur le plan opérationnel, les missions 1998 et 2000 ont montré qu'il était possible, même avec des moyens limités (un véhicule, équipe de quatre personnes), de recueillir très rapidement des renseignements essentiels sur les traditions céramiques de la région à condition de restreindre le type d'information à récolter. Lors des missions anciennes, nous nous étions donnés pour tâche d'analyser conjointement les mécanismes de production, de diffusion et de consommation de la céramique. Ces objectifs nécessitaient des enquêtes sur les marchés et des inventaires exhaustifs du contenu de certaines concessions. Nous avons par contre limité ici nos investigations aux seuls mécanismes de production.

Cette information comprend notamment :

- le plus grand nombre possible d'informations sur les lieux de naissance des potières, approche permettant de tracer très rapidement l'aire d'extension des traditions,
- des informations sur l'histoire des familles, notamment des clans de forgerons,
- l'enregistrement des séquences de montage des céramiques, lorsque ces dernières correspondent à des chaînes technologiques encore inconnues,

- le dessin des instruments de potières, éléments essentiels de la définition des traditions dans la mesure où il s'agit d'objets susceptibles d'être conservés au niveau archéologique,

- le dessin et l'enregistrement des poteries appartenant à la production propre des potières,

- Dès la seconde mission, des informations sur les langues parlées par les potières.

Nous pensons néanmoins qu'il pourrait être utile à l'avenir de s'associer à un linguiste ayant une bonne connaissance des dialectes dogon. Etablir certaines corrélations entre les divers parlers (et leurs très nombreuses variantes régionales) et les traditions constitue en effet à nos yeux un enjeu particulièrement important.

Les moyens limités dont nous disposons nous empêchent par contre d'analyser pour l'instant la question de la diffusion des céramiques et des modalités de consommation, sujets abordés notamment à travers des inventaires complets de concessions.

2. Sur le plan thématique, les deux missions ont confirmé, si cela était encore nécessaire, l'autonomie des différentes traditions céramiques de la Boucle du Niger. Elles ont permis de mettre en évidence l'étroite relation existant entre sphères de mariages et diffusion des traditions, et notamment d'opposer les mécanismes de production des poteries de la tradition A et ceux des traditions des femmes de forgerons.

A la fermeture des familles agricoles, plus enclines à l'endogamie villageoise et au repli sur soi, s'oppose l'ouverture des familles de forgerons vers l'extérieur. Pour des raisons liées au choix du conjoint, les stratégies matrimoniales des clans de forgerons apparaissent en effet largement plus ouvertes vers l'extérieur que ce n'est le cas pour les familles de cultivateurs responsables de la fabrication des poteries de tradition A. Cette situation s'explique aisément si l'on pense à l'isolement relatif de ces artisans. Le faible nombre des familles occupant généralement les villages oblige en effet les hommes à choisir leurs épou-

ses au sein d'une aire géographique beaucoup plus large.

Les données recueillies commencent à apporter des informations de première importance sur les mécanismes présidant à l'émergence et à l'évolution des clans de forgerons et des traditions céramiques qui leur sont liées.

Anne Mayor a montré qu'une classe artisanale de forgerons-potières peut être instituée, en cas de besoin, au sein même de clans de paysans (origine de la tradition D). Nous avons nous-mêmes pu montrer que la classe des Djèmè-na (tradition B) a été recomposée par Naaba Kângo à partir de captifs dans le cadre du Yatenga mossi et que, suite à l'effondrement de cette formation étatique, ces forgerons sont en train d'occuper de nouveaux terroirs dans la plaine du Séno. L'analyse des aires d'endogamies des potières de la tradition B témoigne en effet d'un processus d'émergence d'une nouvelle sphère d'endogamie décalée

dans l'espace par rapport à son origine, processus actuellement en cours. Dans cette perspective les traditions C et G, qui correspondent apparemment à deux sphères d'endogamie actuellement séparées, pourraient témoigner d'un processus de scission comparable, qui, contrairement à ce que l'on observe dans la tradition B, est aujourd'hui consommé.

Cette réévaluation a d'autre part montré que l'imbriication entre traditions céramiques issues des clans de forgerons et tradition A était plus importante que prévue. Ces nouvelles données ne remettent pas en cause les modalités d'évolution de la tradition A qui a pu subir au cours du temps des phases d'expansion et de contraction. Elles permettent néanmoins de dissocier ce mécanisme historique des mécanismes de mise en place des clans de forgerons qui répondent à d'autres logiques. En ce sens les deux missions 1998 et 2000 apportent, indirectement, beaucoup de nouveau pour la compréhension des traditions céramiques du Pays dogon.

REMERCIEMENTS

Nos remerciements vont tout particulièrement :

A l'Institut des sciences humaines du Mali et à son directeur, Kléna Sanogo, pour la confiance qu'il nous accorde, année après année.

A Lassana Cissé de la Mission culturelle de Bandiagara, pour leur accueil.

Aux autorités politiques locales que nous avons tenus au courant de nos travaux, pour leur accueil.

A tous les membres du Consulat de Suisse à Bamako, pour leur aide.

A Eric Huysecom et son équipe malienne et européenne pour leur soutien dans la préparation et l'exécution de nos missions.

A Eric Huysecom et Anne Mayor pour leur précieuses remarques relatives à la rédaction de ce rapport.

A Bruno Martinelli, de l'Université d'Aix-Marseille, pour son aide concernant la localisation des villages situés en territoire burkinabé.

A Jean Gabriel Elia, qui a mis en page ce rapport.

Aux dessinateurs du Département d'anthropologie et d'écologie, Yves Reymond et Serge Aeschlimann, qui ont participé à l'illustration de ce rapport.

Et naturellement, à toutes les potières que nous avons rencontrées et qui nous ont toujours si aimablement accueillis.

ANNEXE 1

La fonte du cuivre à Yadianga

Le village de Yadianga au sud de la route Bankas - Koro abrite une grande famille de forgerons djèmèna de patronyme Zoromé spécialisés dans la fonte du cuivre à cire perdue. Les femmes de la famille fabriquent une céramique de tradition B. Nous donnerons ici quelques indications sur cet artisanat peu répandu aujourd'hui dans la plaine du Séno sur territoire malien.

1. Insertion sociale

Selon Ousmane Zoromé, chef de famille, le travail du cuivre n'est pratiqué que par de très rares familles. Cet artisanat n'existe dans la région qu'à Yadianga (3.1130/14.9400), Yougobénéme (3.0930/13.5122), Bono (3.000/14.0800), où travaille un cadet de la famille, et Dégébomo (3.0904/13.5733). Les forgerons de Dégébomo sont des Niangali.

La famille Zoromé de Yadianga est originaire de Kalo près de Tiou au Burkina Faso. Elle a quitté le Burkina Faso pour le Mali avant l'arrivée des Français et s'est installée successivement à Orogourou (où est décédé son grand père, Ama Iguéré Zoromé), Koporokénié Na et enfin Yadianga.

2. Objets fabriqués

Les artisans se considèrent comme les fournisseurs traditionnels des Dogon en objets de cuivre. Les objets fabriqués comprennent des représentations de cavaliers dogon et de rois mossi reconnaissables à leur coiffure particulière (tresse royale), debout ou assis sur un siège constitué de deux hommes et deux femmes.

On remarque également des plaques représentant des portes ornées de tortues, de serpents, de grenouilles ainsi que des personnages, hommes et femmes, et censées éloigner les voleurs. De grands vases ornés de caméléons, de grenouilles, de crocodiles, de scorpions et de représentations humaines étaient destinés originellement à contenir des fétiches. Selon Sidi Zoromé, les objets en relation avec les rituels animistes étaient traditionnellement destinés aux Dogon de la Falaise.

3. Obtention du cuivre

La matière première est constituée aujourd'hui de cuivre de récupération industrielle : tubes divers, cadenas, hélices de bateaux, robinets, etc., achetés à Mopti. Ces matériaux sont soigneusement concassés au marteau avant d'être introduits dans les moules. Il n'a pas été possible de savoir si le cuivre traditionnellement extrait répondait à des dosages particuliers impliquant d'autres métaux que le cuivre.

4. Fabrication des moules

Le moule dans lequel le futur objet sera coulé comprend deux parties fabriquées séparément puis assemblées avec de l'argile avant la fonte. La première, le moule proprement dit, est constituée de l'enveloppe entourant l'objet, la seconde du creuset contenant, en début de cuisson, les fragments de cuivre constituant la matière première. La planche 22 permet de suivre le déroulement de la chaîne opératoire.

Confection du moule

Le modèle de l'objet à couler est tout d'abord façonné avec de la cire d'abeilles sauvages récoltée en brousse. Un petit boudin collé à l'objet permet de réserver le futur orifice de coulée du moule.

René Gardi donne la description suivante de la confection de la cire chez les dinandiers de Korhogo dans le nord-ouest de la Côte d'Ivoire :

« La cire provient d'abeilles sauvages. Dès que le miel s'est écoulé, les rayons sont écrasés dans le mortier. On cuit le tout dans l'eau sur laquelle la cire est écumée. Refroidie, celle-ci est réchauffée, filtrée par une étoffe dans un récipient à eau froide. On obtient des gâteaux ou des galettes que l'on place au soleil pour les rendre molles avant de les pétrir » (Gardi 1970, 65).

La figurine terminée est enrobée d'une première couche d'argile très fine tamisée et dégraissée avec de la bale de mil très fine. L'enrobage est complet mis à part le boudin de cire qui formera le futur orifice de coulée.

Le moule est enrobé d'une seconde couche d'argile plus grossière. Un second conduit oblique qui servira d'évent est ménagé dans la partie supérieure à l'aide d'une petite baguette enfoncée jusqu'à la cire. Son

ouverture est tournée vers le haut.

Le moule une fois sec est placé sur des braises afin de faire fondre la cire. Une fois chaud, le moule est saisi avec une pince et retourné. La cire liquide est évacuée par les deux conduits et récupérée dans une cuvette. La surface du fond du moule acquiert une coloration noire.

Le moule fait l'objet d'un troisième enrobage avec une argile normale identique à celle du second enrobage en ménageant les ouvertures du conduit de fonte et de l'évent.

Confection du creuset et assemblage du moule et du creuset

Un creuset hémisphérique est modelé en parallèle et mis à sécher. L'artisan place dans le creuset les fragments de cuivre concassés en petits fragments et dispose dessus le moule retourné, conduit de fonte tourné vers le bas. Les deux éléments sont soudés à l'aide d'un boudin d'argile disposé sur la ligne de jonction. L'évent latéral, ouverture orientée vers le bas, est maintenu ouvert avec une baguette. Le dispositif moule – creuset est mis à sécher au soleil.

5. Fonte

Nous avons assisté le 18 février à une fonte réalisée par Sidi Zoromé sous la responsabilité de son père et chef de famille, Ousmane Zoromé.

Le foyer est disposé en plein air en avant d'un corps de bâtiment en bordure du chemin charretier longeant la concession. L'espace est limité à gauche et à droite par des murs perpendiculaires au bâtiment. L'atelier comporte également dans un angle formé par le bâtiment et le muret de droite un tas de déchets de moules provenant de fontes antérieures et une jarre contenant de l'eau pour le refroidissement des moules. Des enfants ont apporté peu avant la cuisson une réserve de combustible comprenant plusieurs grosses branches sèches.

Le dispositif de fonte comprend une fosse-foyer hémisphérique, de 25 cm de profondeur et de 80 cm de diamètre, limitée par un muret rectiligne de briques crues de 105 cm de large et de 60 cm de haut présentant à sa base un orifice permettant le passage du conduit du soufflet. Ce muret forme un écran protégeant la personne activant le soufflet de la chaleur. En arrière du muret, la soufflerie est assurée par un soufflet métallique rotatif moderne actionné par une roue de bicyclette, dispositif remplaçant chez de nombreux forgerons actuels le double soufflet traditionnel. Le conduit métallique de la soufflerie, long

d'environ 2 m, passe sous le muret protecteur pour déboucher dans la fosse. Son extrémité s'enclasse dans un manchon d'argile d'une vingtaine de cm de longueur. Ce dernier, placé à l'intérieur de la fosse de cuisson, à l'aplomb du muret est situé à une dizaine de centimètres du fond de ce dernier. Une grosse barre de fer et un fragment de tronc d'arbre disposés sur le conduit assurent sa stabilité.

15h30. S.R. dispose un lit de bois en couronne au fond de la fosse du foyer et place au centre du plus petit bois. Un fragment de tronc est placé en bordure externe de la fosse, côté chemin.

11h00. S.R. dispose sur le radier de bois 11 moules, creusets en position inférieure, au contact du combustible et moules, à l'envers, en position haute. Du petit combustible est disposé entre les moules qui sont calés vers l'extérieur avec le fragment de tronc. De gros bois sont disposés radialement et en pyramide au-dessus des moules, et prennent appui à l'arrière contre le muret. Travail fréquemment interrompu.

15h45. La mise en place du tas de cuisson est terminée.

16h00. S.Z. met en place le soufflet et cale le conduit d'air avec une barre métallique et un fragment de tronc disposés en croix. Le feu est allumé et les flammes commencent à cuire l'argile des moules.

16h45. S.Z. réaménage les branches en cours de combustion avec une grande pince. Il remplit la jarre d'eau et se mouille les mains et le visage pour se protéger de la chaleur.

16h54. S.Z. commence à actionner le soufflet.

17h03. S.Z. redresse quelques moules affaissés avec une pince tandis que son père venu superviser les opérations arrange les braises avec un long bâton mouillé dans l'eau de la jarre.

17h05. Un enfant apporte un bidon d'eau et complète le remplissage de la jarre. Une fillette apporte une pelle. Le père arrange les braises avec le bâton. Un enfant apporte une motte d'argile fraîche destinée à obturer les événements des moules et relaye S.R. au soufflet.

17h10. Début du démoulage, même séquence pour chacun des 11 moules.

- S.R. teste la liquidité du métal en introduisant par l'évent du moule une longue tige métallique.

- Il saisit le moule dans sa partie rétrécie avec une longue pince, extrait ce dernier des braises et le pose

sur le sol près de la jarre à eau.

- Il bouche l'orifice de l'évent avec de l'argile molle et retourne le moule pour faire couler le cuivre du creuset dans la cavité ménagée à l'intérieur du moule.

- Il casse le creuset avec un marteau et dégage la partie supérieure du moule où affleure le trop-plein de cuivre et asperge le tout d'eau.

- Il trempe le moule saisi avec une pince dans l'eau de la jarre pour refroidir définitivement le métal.

- Sans attendre, il casse au marteau le moule d'argile et dégage l'ébauche de l'objet qu'il faudra encore nettoyer des restes noircis de l'argile de la première

enveloppe du moule qui adhèrent dans les dépressions.

18h05. Le démoulage est achevé. Avec une pelle, S.Z. extrait les braises de la dépression et transporte ces dernières de l'autre côté du chemin. Il les trie soigneusement pour récupérer les coulures de cuivre excédentaire déposées dans le foyer, mêlées aux braises.

18h10. La première cuisson est achevée. Des enfants apportent de nouveaux moules pour une seconde cuisson qui se prolongera tard dans la nuit.

ANNEXE 2

Sphères matrimoniales des potières de la tradition G

Tradition G. Déplacement des potières entre leurs lieux de naissance et leur lieu de résidence matrimoniale pour quelques villages proches de la Falaise situés dans la plaine du Séno à l'exception de Wo, situé sur le plateau. L'astérisque indique le lieu d'apprentissage.

No	Réf. potière	Nom potière	Village de résidence	Village d'origine
4851.1	V92.C1.PO22	Djibo (Arama) A.	Diama	Bankas*
4856.1	V92.C1.PO27	Djo (Arama) F.	Diama	Djinadjo*
4847.1	V92.C1.PO18	Togo (Arama) F.	Diama	Djoungou*
4857.1	V92.C1.PO28	Togo (Arama) F.	Diama	Djoungou*
4855.1	V92.C1.PO26	Djo (Arama) A.	Diama	Doundé*
4852.1	V92.C1.PO23	Djo (Arama) Y.	Diama	Kobo*
4853.1	V92.C1.PO24	Arama (Arama) I.	Diama	Konsogou*
4849.1	V92.C1.PO20	Sobengo (Arama) Y.	Diama	Sansogou*
4850.1	V92.C1.PO21	Djo (Arama) A.	Diama	Sogoussi*
4854.1	V92.C1.PO25	Djibo (Arama) S.	Diama	Tinnto*
4848.1	V92.C1.PO19	Djibo (Arama) F.	Diama	Wo*
4870.1	V93.C2.PO57	Djibo (Arama) B.	Tienbara	Dimmbal*
4991.2	Mère 4991	Djo F.	Tienbara	Maka*
4858.1	V93.C1.PO29	Arama (Arama) T.	Tienbara, Foulamdama*	Péléhourou
4871.1	V93.C2.PO58	Arama (Arama) F.	Tienbara, Tiédékanda*	Tarakoro
4991.1	V5.C1.PO1	Arama (Arama)	Gandourou	Tienbara*
4824.1	V91.PO17	Djo (Djo) B.	Soula Kanda	Démindian*
4823.1	V91.PO16	Djo (Djo) M.	Soula Kanda	Kogo*
4822.1	V91.PO15	Karambé (Djo) F.	Soula Kanda	Sadia*
5101.2	Mère 5101	Arama M.	Sadia	Daré*
4822.2	Mère 4822	Djo Y.	Sadia	Doundé*
4891.1	V94.C1.PO54	Arama (Arama) M.	Sadia	Konsogou*
4892.1	V94.C2.PO55	Karambé (Togo) F.	Sadia	Sadiakanda*
4888.3	Mère 4888	Karambé F.	Sadia	Sadiakanda*
4894.1	V94.C2.PO56	Djibo (Togo) K.	Sadia	Tinnto*
4888.1	V94.C1.PO51	Togo (Arama) S.	Sadia*, Sadiakanda*	Sadia
4889.1	V94.C1.PO52	Djibo (Arama) A.	Sadia, Andiana*	Tinnto
4890.1	V94.C1.PO53	Djo (Arama) A.	Sadia, Salon*	Yélé

4904.1	V95.C1.PO59	Djo (Djo) T.	Kobo	Dessogou*
4852.2	Mère 4852	Togo Y.	Kobo	Djoungou*
4908.1	V59.C1.PO63	Djo (Arama) D.	Kobo	Kikélé*
4907.1	V59.C1.PO62	Yolo (Arama) D.	Kobo*	Domé
4907.2	Mère 4907	Djibo Y.	Kobo, Domé	Ambassa*
4906.1	V59.C1.PO61	Arama (Arama) I.	Kobo, Lossogou*	Kani-Kombolé
4905.1	V59.C1.PO60	Djo (Arama) N.	Kobo, Manafara*	Orossogou
4852.1	V92.C1.PO23	Djo (Arama) Y.	Diana	Kobo*
4788.1	V90.PO2	Karagodio (Djo) E.	Yélé	Dialassagou*
4807.1	V90.PO8	Arama (Djo) B.	Yélé	Dimmbal*
4806.1	V90.PO7	Togo (Djo) A.	Yélé	Djoungou*
4802.2	Mère 4802	Sobengo Y.	Yélé	Dobé*
4804.2	Mère 4804	Sobengo Y.	Yélé	Dobé*
4809.1	V90.PO10	Togo (Djo) A.	Yélé	Kanaogo*
4805.1	V90.PO6	Djo (Djo) D.	Yélé	Kogo*
4811.1	V90.PO12	Djo (Djo) Y.	Yélé	Kogo*
4810.1	V90.PO11	Arama (Djo) S.	Yélé	Konsogou*
4819.1	V90.PO13	Djo (Djo) M.	Yélé	Koulou*
4808.2	Mère 4808	Garan K.	Yélé	Sodjinadou*
4802.1	V90.PO3	Djo (Da) S.	Yélé	Yélé*
4804.1	V90.PO5	Djo (Djo) Y.	Yélé	Yélé*
4808.1	V90.PO9	Djo (Djo) S.	Yélé	Yélé*
5016.2	Mère 5016	Djo A.	Yélé	Yélé*
4803.1	V90.PO4	Arama (Sobengo) K.	Yélé, Anakanda*	Logo
5102.2	Mère 5102	Djo G.	Guinéourou	Yélé*
4890.1	V94.C1.PO53	Djo (Arama) A.	Sadia, Salon*	Yélé
5016.1	V9.C1.PO6	Djo (Warmé) F.	Sogou (Zon)	Yélé*
5004.2	Mère 5004	Djo A.	Téné Adianga	Yélé*
5225.2	Mère 5225	Karambé D.	Enndé	Bagourou*
5213.1	V33.C1.PO1	Arama (Seiba) N.	Enndé	Bankas*
5214.2	Coép 5214	Arama N.	Enndé	Bankas*
5215.2	Coép 5215	Arama N.	Enndé	Bankas*
5216.2	Coép 5216	Arama N.	Enndé	Bankas*
5217.2	Coép 5216	Arama N.	Enndé	Bankas*
5220.2	Mère 5218	Arama N.	Enndé	Bankas*
5221.2	Coép 5219	Arama N.	Enndé	Bankas*
5222.2	Coèp 5222	Arama N.	Enndé	Bankas*
5219.1	V33.C1.PO7	Seiba H.	Enndé	Enndé*
5220.1	V33.C1.PO8	Seiba (Seiba) M.	Enndé	Enndé*
5218.1	V33.C1.PO6	Karambé (Seiba) A.	Enndé	Yabatalou*
5219.2	Mère 5217	Karambé A.	Enndé	Yabatalou*

5214.1	V33.C1.PO2	Togo (Seiba) D.	Enndé*	Kani-Bonzon
5227.2	Tante mat 5227	Yalcoulyé	Enndé*	Ninngari
5215.1	V33.C1.PO3	Karambé (Seiba) F.	Enndé*	Tegourou
5217.1	V33.C1.PO5	Karambé (Seiba) B.	Enndé*	Venndeguélé
5216.1	V33.C1.PO4	Sagara (Seiba) A.	Enndé*	Wolo Wolo
5221.1	V33.C1.PO9	Karambé (Seiba) A.	Enndé*	Yérima
5222.1	V33.C1.PO10	Karambé (Seba) M.	Enndé*	Yabatalou
4848.2	Mère 4848	Sobengo N.	Wo	Dobé*
4848.1	V92.C1.PO19	Djibo (Arama) F.	Diana	Wo*
5225.1	V34.C1.PO1	Seiba (Karambé) F.	Bagourou	Enndé*
5228.2	Coép 5228	Seiba F.	Bagourou	Enndé*
5229.2	Coép 5229	Seiba F.	Bagourou	Enndé*
5226.2	Coép 5226	Seiba F.	Bagourou	Enndé*
5229.1	V34.C1.PO5	Seiba (Karambé) H.	Bagourou*	Pelou
5226.1	V34.C1.PO2	Karambé (Karambé) M.	Bagourou*	Sogou (Bankas)
5228.1	V34.C1.PO4	Saye (Karambé)	Bagourou*	Tirelli
5227.1	V34.C1.PO3	Dara (Karambé) R.	Bagourou, Enndé*	Patin
5102.1	V20.C1.PO4	Togo (Erkan) B.	Koporokénié Pé	Guinéourou*
5099.2	Gd mère5099	Togo F.	Koporokénié Pé	Kani-Kombolé*
5103.1	V20.C1.PO5	Damangon (Erkan) B.	Koporokénié Pé	Néné*
5101.1	V20.C1.PO3	Arama (Erkan) O.	Koporokénié Pé	Sadia*
5105.2	Belle mère 5015	Arama N.	Koporokénié Pé	Simi*
5106.2	Mère 5106	Arama N.	Koporokénié Pé	Simi*
5107.2	Gd mère5107	Arama N.	Koporokénié Pé	Simi*
5100.1	V20.C1.PO2	Djibo (Erkan) A.	Koporokénié Pé	Tenndeli*
5105.1	V20.C2.PO1	Kassogué (Djo) A.	Koporokénié Pé*	Bissongo
5099.1	V20.C1.PO1	Arama (Togo) F.	Koporokénié Pé*	Ouayéré
5211.2	Mère 5211	Guindo N.	Koporokénié Pé, Saourou	Beniouma*
5135.2	Mère 5135	Togo F.	Koporokénié Pé, Timessogou	Kani-Kombolé*
5211.1	V32.C4.PO1	Sagara (Arama) F.	Pel, Koporokénié Pé*	Saourou
5136.1	V23.C1.PO2	Djibo (Arama) F.	Djimérou, Koporokénié Pé*	Sokora
5135.1	V23.C1.PO1	Erikan (Arama) K.	Djimérou, Koporokénié Pé*	Timessogou
5107.1	V20.C2.PO3	Djo (Arama) K.	Mougué	Koporokénié Pé*
5106.1	V20.C2.PO2	Arama (Saye) A.	Saourou	Koporokénié Pé*

BIBLIOGRAPHIE

BEDAUX (R.M.A.). 1986-1. Pottery variation in present day Dogon compounds (Mali) : preliminary results. In : Variation, culture and evolution in African populations. Papers in honour of Dr. H. VILLIERS. Johannesburg : Witwatersrand Univ. Press, 241-248.

BEDAUX (R.M.A.). 1986-2. Recherches ethnoarchéologiques sur la poterie des Dogons (Mali). In : FOKKENS (H.), BANGA (P.), BIERMA (M.), ed. Op zoek naar mens en materiële cultuur. Feestbundel aangeboden aan J.D. VAN DER WAALS. Groningen : Rijks Univ, 117-146.

CEUNINCK (G. de). 2000. La circulation des poteries dans le Delta intérieur du Niger (Mali). In : PETREQUIN (P.), FLUZIN (P.), THIRIOT (J.), BENOIT (P.), ed. Arts du feu et productions artisanales. Rencontres int. d'archéol. et d'hist., 20 (CNRS-CRA, Antibes, 21-23 oct. 1999). Antibes : APDCA, 221 – 235.

DIETERLEN (G.). 1941. Les âmes des Dogons. Paris : Inst. d'ethnologie. (Trav. et mém. ; 40).

GALLAIS (J.), MARIE (J.), MARIE (J.), collab. 1975. Pasteurs et paysans du Gourma : la condition sahéenne. Paris : Eds du CNRS. (Mém. du Centre d'étud. de géographie tropicale, CEGET, Bordeaux).

GALLAY, A. 1990. L'ethnoarchéologie, science de référence de l'archéologie. In : JUDICE GAMITO, T., ed. Arqueologia hoje, 1 : etno-arqueologia. Coloquio (Faro, 4-5 mars 1989). Faro : Universidad do Algarve, 282-302.

GALLAY, A. 1991. Itinéraires ethnoarchéologiques I. Genève : Dép. d'anthrop. et d'écologie de l'Univ. (Docum. du Dép. d'anthrop. et d'écologie de l'Univ. ; 18).

GALLAY (A.). 1994. Sociétés englobées et traditions céramiques : le cas du Pays dogon (Mali) depuis le 13ème siècle. In : Terre cuite et société : la céramique, document technique, économique, culturel. Rencontres int. d'archéol. et d'hist., 14 (CNRS-CRA-ERA 36, Antibes, 21-23 oct. 1993), 435-457.

GALLAY (A.), HUYSECOM (E.), MAYOR (A.). 1995. Archéologie, histoire et traditions orales : trois clés pour découvrir le passé dogon. In : HOMBERGER (L.), ed. Die Kunst der Dogon. Cat. de l'exposition (Zürich, 1995). Zürich : Museum Rietberg, 19-43.

GALLAY (A.), HUYSECOM (E.), MAYOR (A.). 1998. Peuples et céramiques du Delta intérieur du Niger. Mainz am Rhein : P. von Zabern.

GALLAY (A.), HUYSECOM (E.), MAYOR (A.), CEUNINCK (G. de). 1996. Hier et aujourd'hui, des potières et des femmes : céramiques traditionnelles du Mali. Catalogue d'exposition (Genève, Museum d'hist. nat., juin-oct. 1996). Genève : Dép. d'anthrop. et d'écologie de l'Univ. (Doc. du Dép. d'anthrop. et d'écologie de l'Univ. ; 22).

GALLAY (A.) et SAUVAIN-DUGERDIL, (C.), collab. 1981. Le Sarnyé Dogon : archéologie d'un isolat, Mali. Paris : Ed. ADPF. (Recherche sur les grandes civilisations, Mém. ; 4).

GARDI (R.). 1970. Artisans africains. Berne : Gardi.

HUYSECOM (E.), MAYOR (A.), ROBERT (A.). 1998. Rapport préliminaire de la mission de recherche

1997-98 sur le gisement d'Ounjougou (Mali). Fondation Suisse-Liechtenstein pour les recherches archéologiques à l'étranger. Jahresbericht 1997, 198-214.

HUYSECOM (E.), BEECKMAN (H.), BOEDA (E.) et alii. 1998. Paléoenvironnement et peuplement humain en Afrique de l'Ouest : rapport de la seconde mission de recherche (1998 – 1999) sur le gisement d'Ounjougou. Fondation Suisse-Liechtenstein pour les recherches archéologiques à l'étranger. Jahresbericht 1998, 153 – 204.

HUYSECOM (E.), BOËDA (E.), DEFORCE (K.) et alii. 2000. Ounjougou (Mali) : troisième campagne de recherches dans le cadre du programme « Paléoenvironnement et peuplement humain en Afrique de l'Ouest ». Fondation Suisse-Liechtenstein pour les recherches archéologiques à l'étranger. Jahresbericht 1999, 97- 149.

IZARD (M.). 1985. Le Yatenga précolonial : un ancien royaume du Burkina. Paris : Karthala. (Hommes et sociétés ; 3, Histoire et géographie).

LLATY (C.). 1990. Potières et forgerons : techniques céramiques et identité culturelle chez les Mossi de la région de Kongoussi (Burkina Faso). Université de Provence Aix-Marseille (mémoire de maîtrise d'ethnologie).

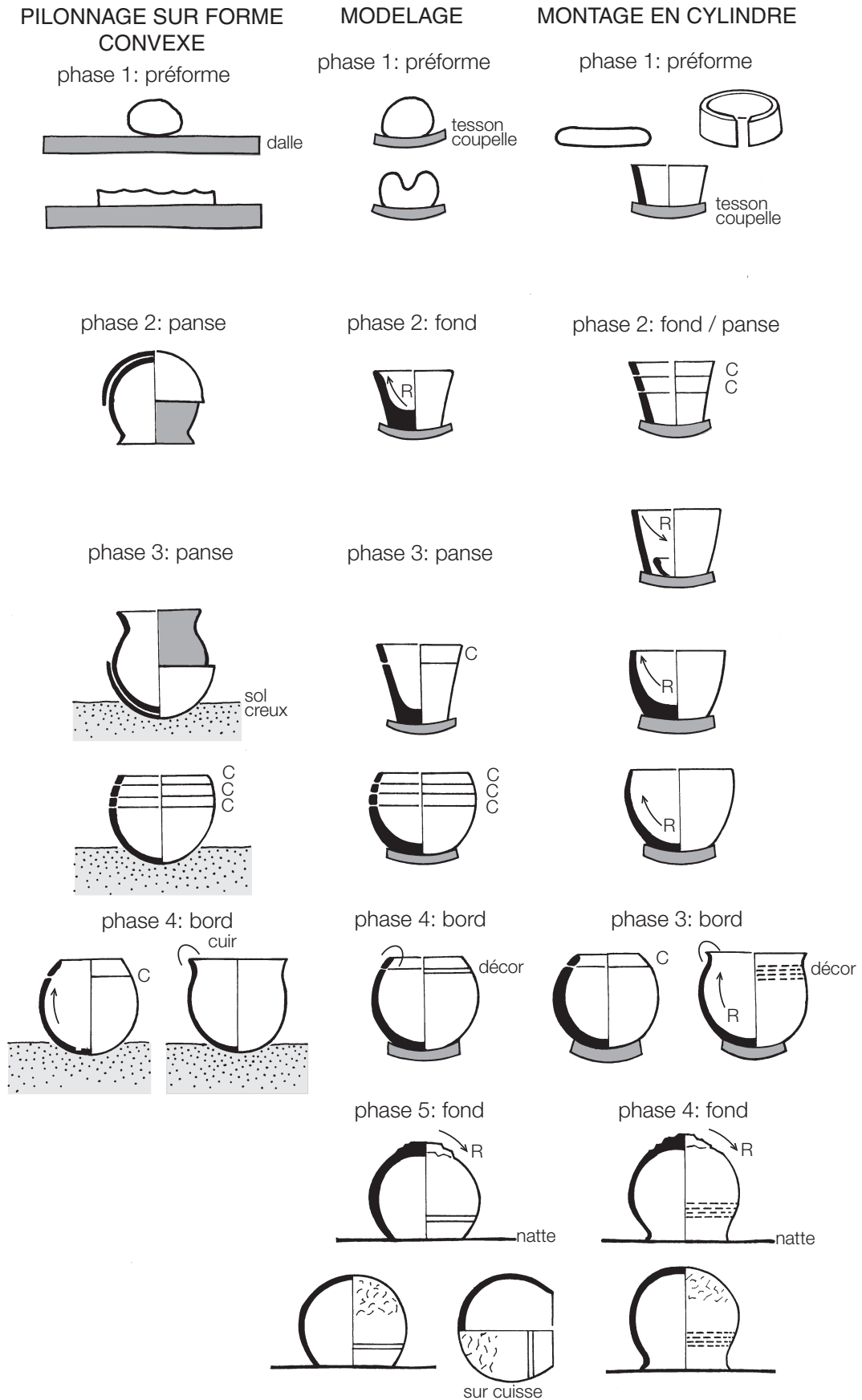
MARTINELLI (B.). 1996. Sous le regard de l'apprenti : paliers de savoir et d'insertion chez les forgerons moose du Yatenga (Burkina Faso). Techniques et culture 58, 9-47.

MAYOR (A.). 1996. L'histoire des empires médiévaux récents du Mali central. In : GALLAY (A.), HUYSECOM (E.), MAYOR (A.), ed. Hier et aujourd'hui, des potières et des femmes : céramiques traditionnelles du Mali. Catalogue d'exposition (Genève, Museum d'hist. nat., juin-oct. 1996). Genève : Dép. d'anthrop. et d'écologie de l'Univ. (Doc. du Dép. d'anthrop. et d'écologie de l'Univ. ; 22), 35-45.

MAYOR (A.). 1997. Les rapports entre Diina peul du Maasina et populations du Delta intérieur du Niger, vus au travers des traditions historiques et des fouilles archéologiques. In : BRUILLON (M. de), VAN DIJK (H.) ed. : Peuls et Mandingues : dialectique des constructions identitaires (Mande-Fulbe relations in historical perspective. Mansa- Conference, Leiden, 20-24 mars 1995). Paris : Karthala, 33 - 60.

MAYOR (M.), HUYSECOM (E.) 1999. Histoire des peuplements pré-dogon et dogon sur le plateau de Bandiagara. In : ROOST VISCHER (L.), MAYOR (A.), HENRICHSEN (D.) eds. Passages et frontières : le forum suisse des africanistes 2. Münster, Hamburg, London : Lit Verlag (Africanische Studien, ; 13), 224-243.

ROUX (V.) et CORBETTA (D.), collab. 1990. Le tour du potier : spécialisation artisanale et compétences techniques. Paris : Eds du CNRS. (Monographie du CRA ; 4).



Pl. 1. Techniques de montage utilisées par les potières de la tradition G. Traitement graphique S. Aeschlimann.

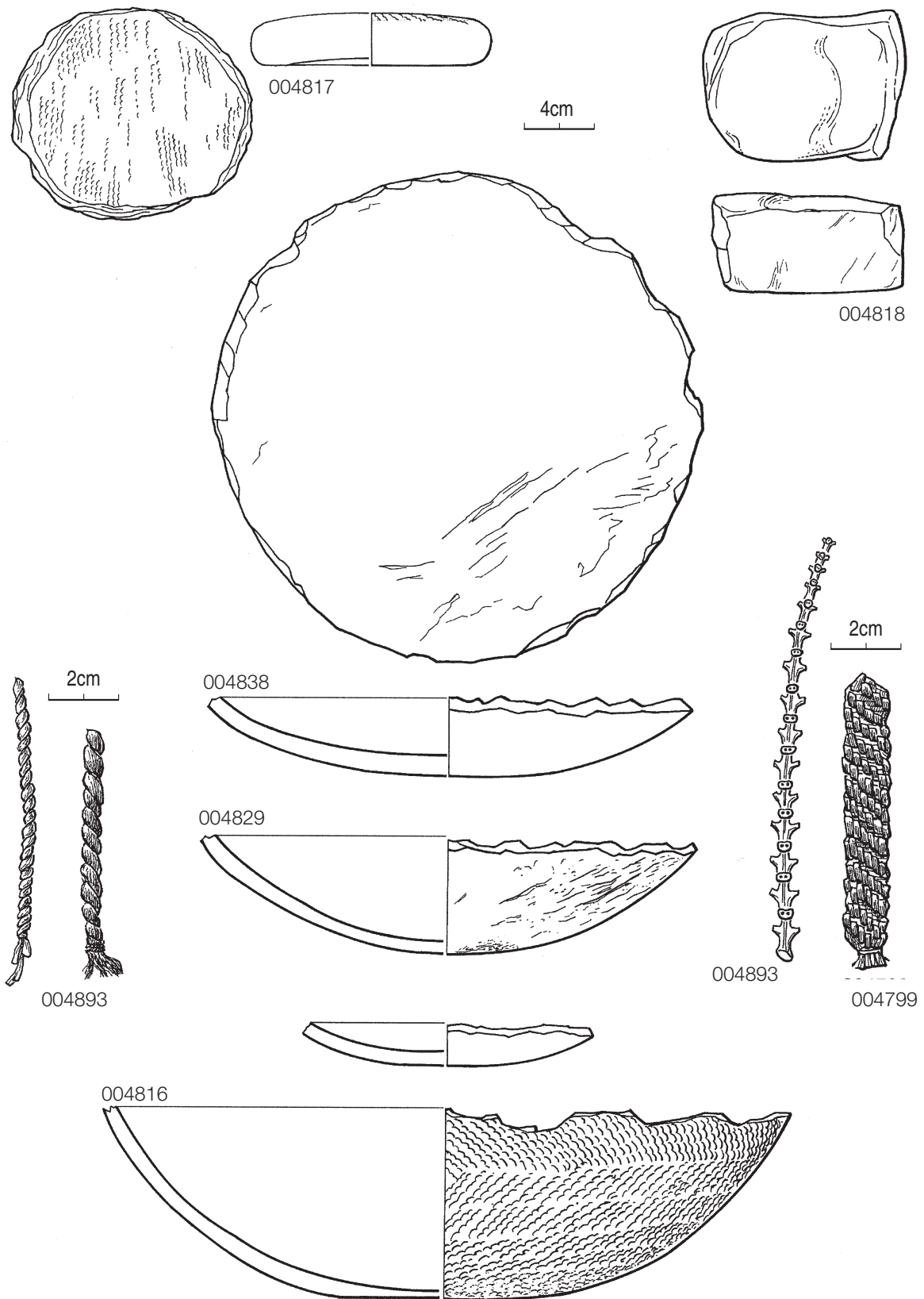


Planche 2 Tradition G. Instruments de potières. 4817, 4818 : percuteurs (tesson régularisé et pierre) utilisés pour le pilonnage sur forme convexe. 4816, 4829, 4838 : tessons-coupelles. 4893 : cordelette utilisées en impressions roulées. 4893 : épis de *Blepharis* sp. utilisé en impression roulée. 4799 : tresse de paille utilisée en impression roulée. Traitement graphique S. Aeschlimann.

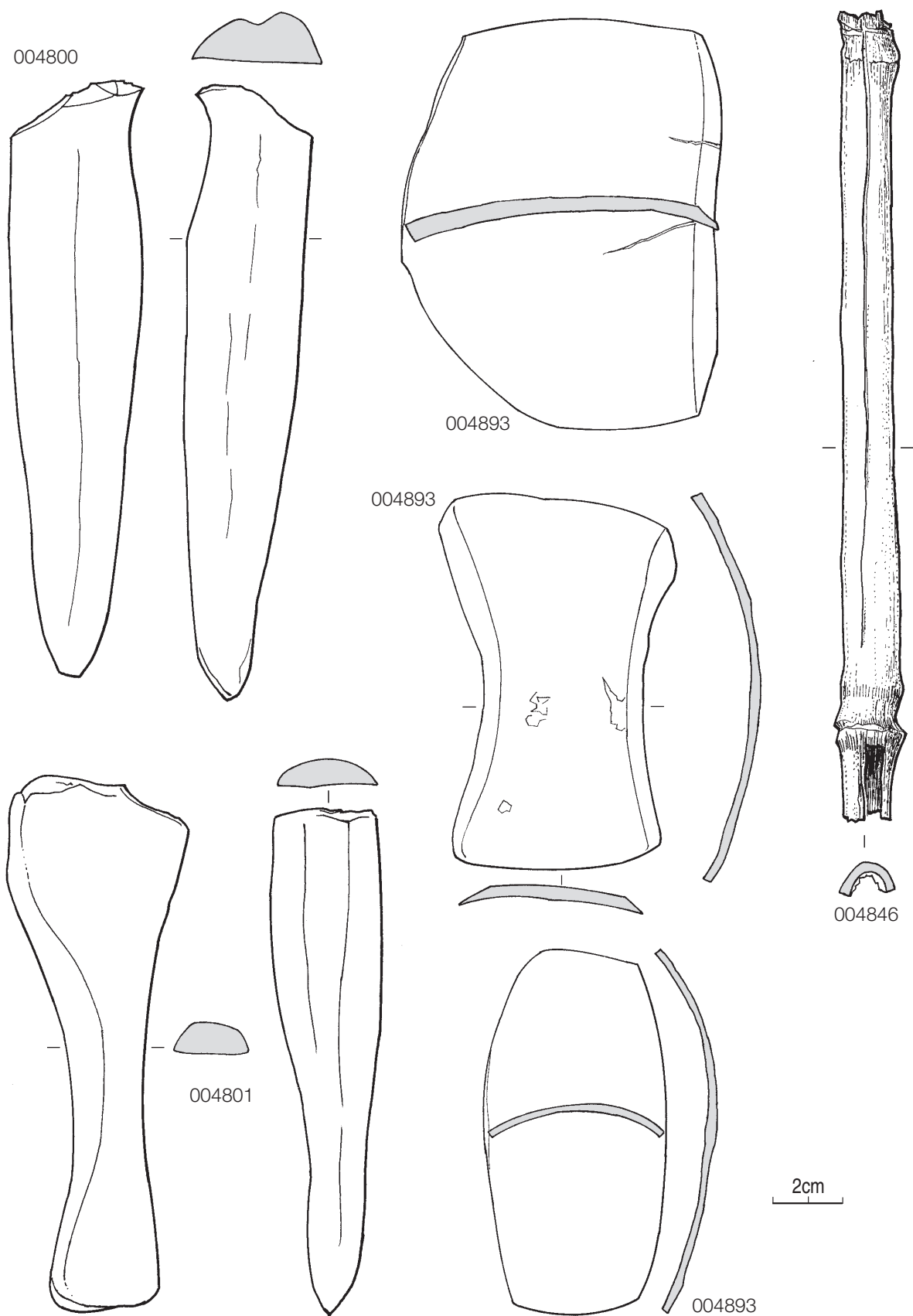


Planche 3 Tradition G. Instruments de potières. 4800, 4801 : lissoirs utilisant des manches de calebasse hors d'usage. 4846 : lissoir taillé dans une demi tige de mil. 4893 : lissoirs taillés dans des fragments de calebasses. Traitement graphique S. Aeschlimann.

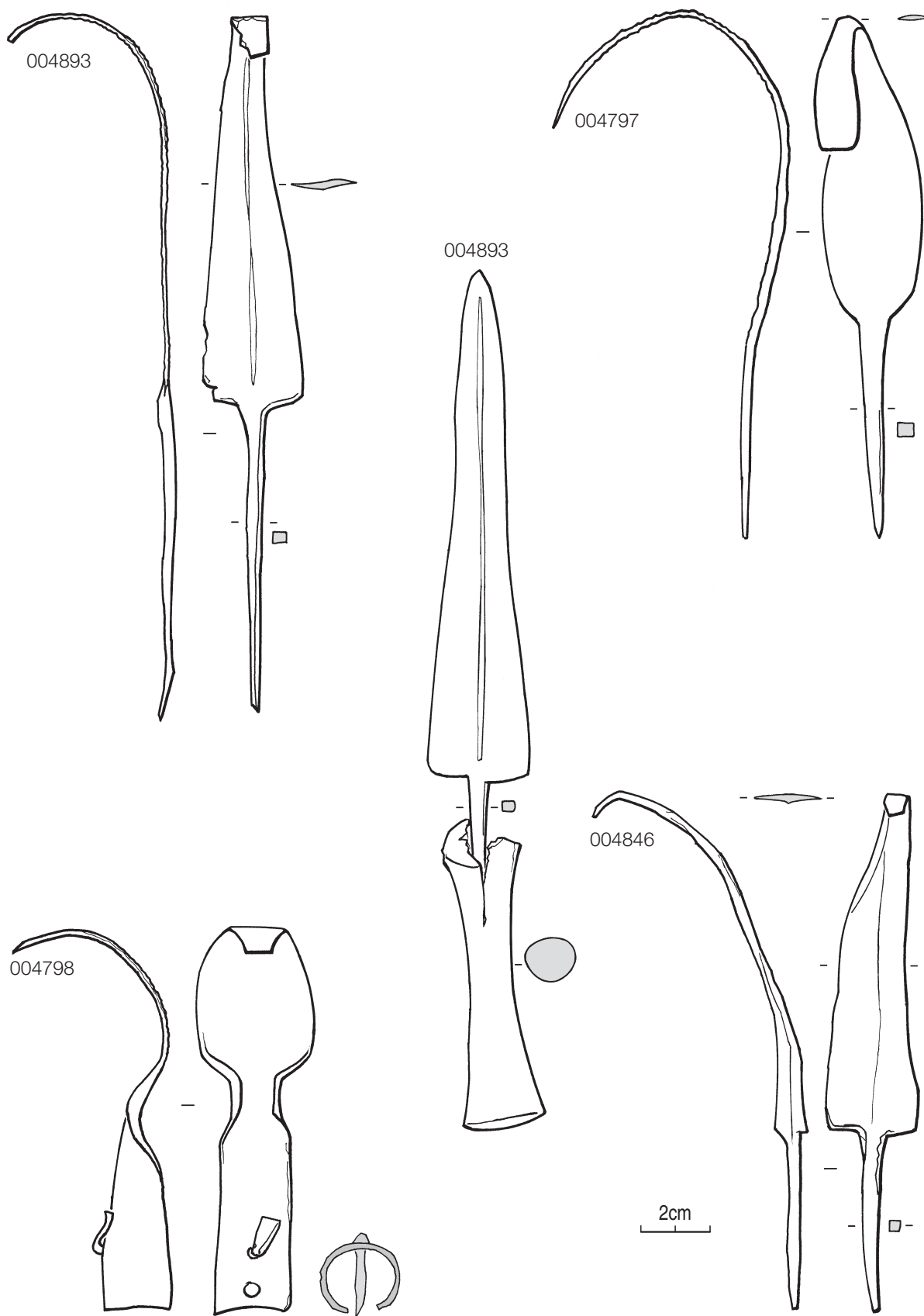


Planche 4 Tradition G. Instruments de potières. Lames de couteaux recourbées utilisées pour le raclage de la partie extérieure des fonds. Traitement graphique S. Aeschlimann.

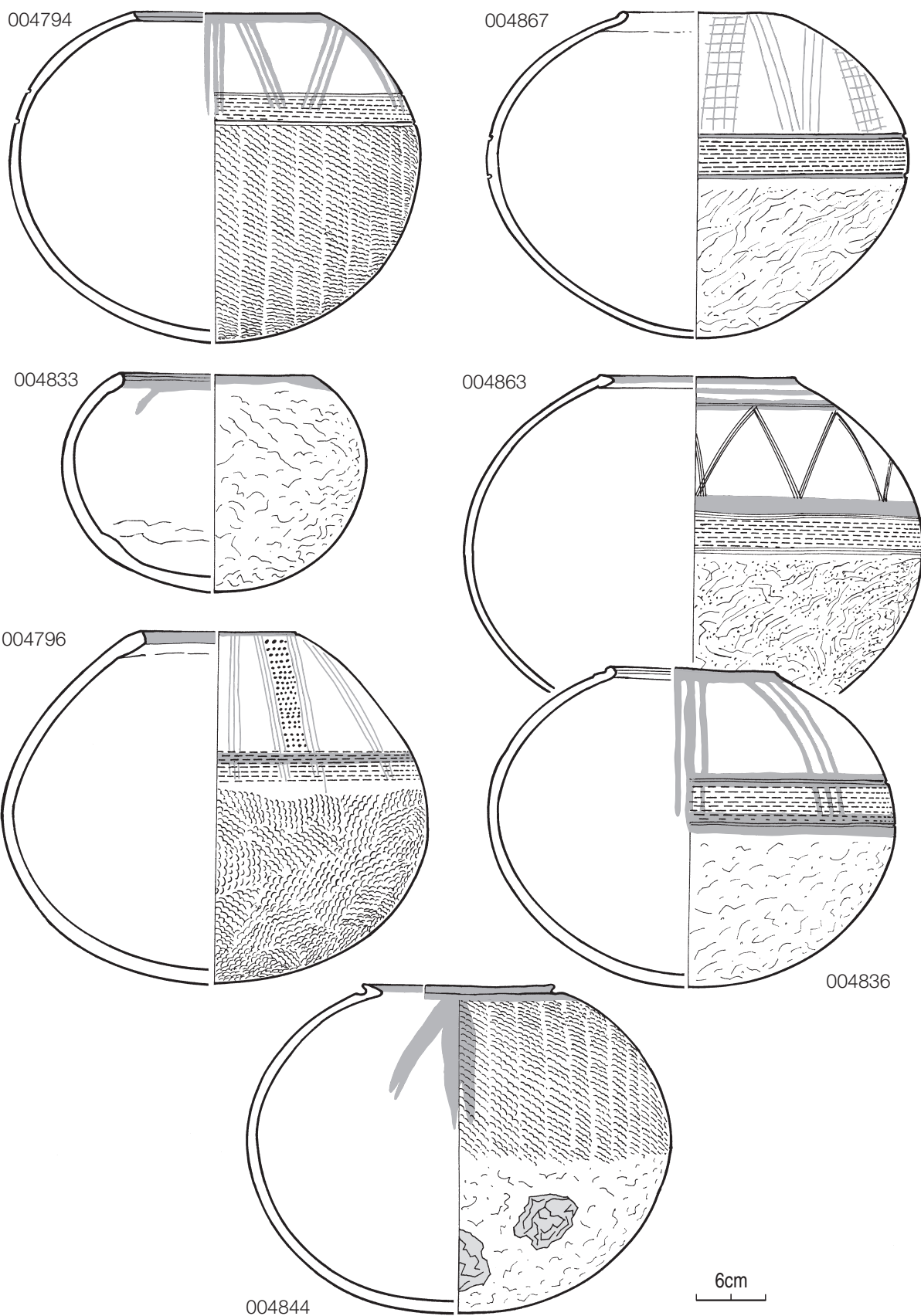


Planche 5 Tradition G. Poteries diverses utilisées notamment pour le transport de l'eau.. Décors à la peinture rouge rendus par des zones grisées. Dessin Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

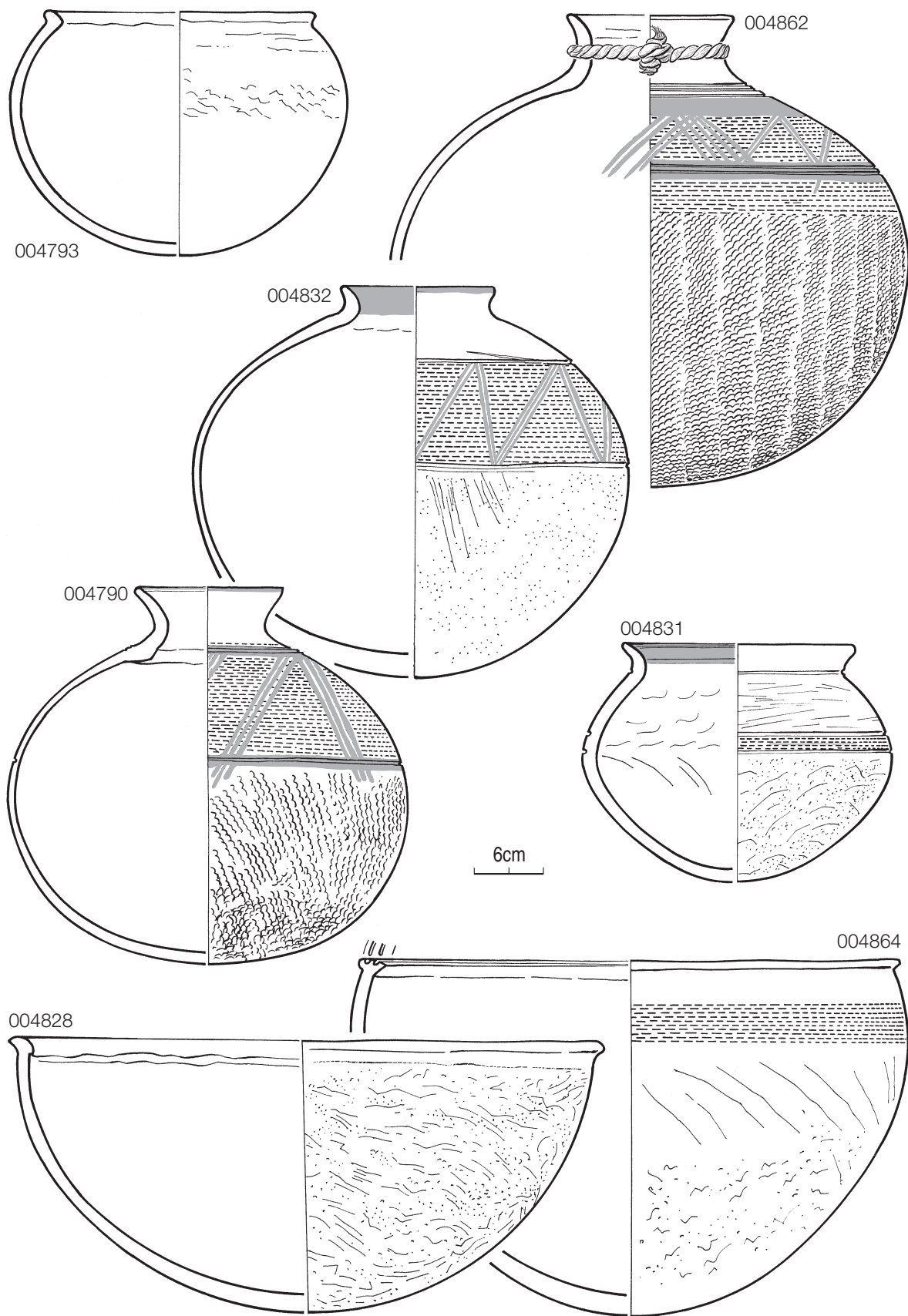


Planche 6 Tradition G. Poteries diverses. Décors à la peinture rouge rendus par des zones grisées. Dessin Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

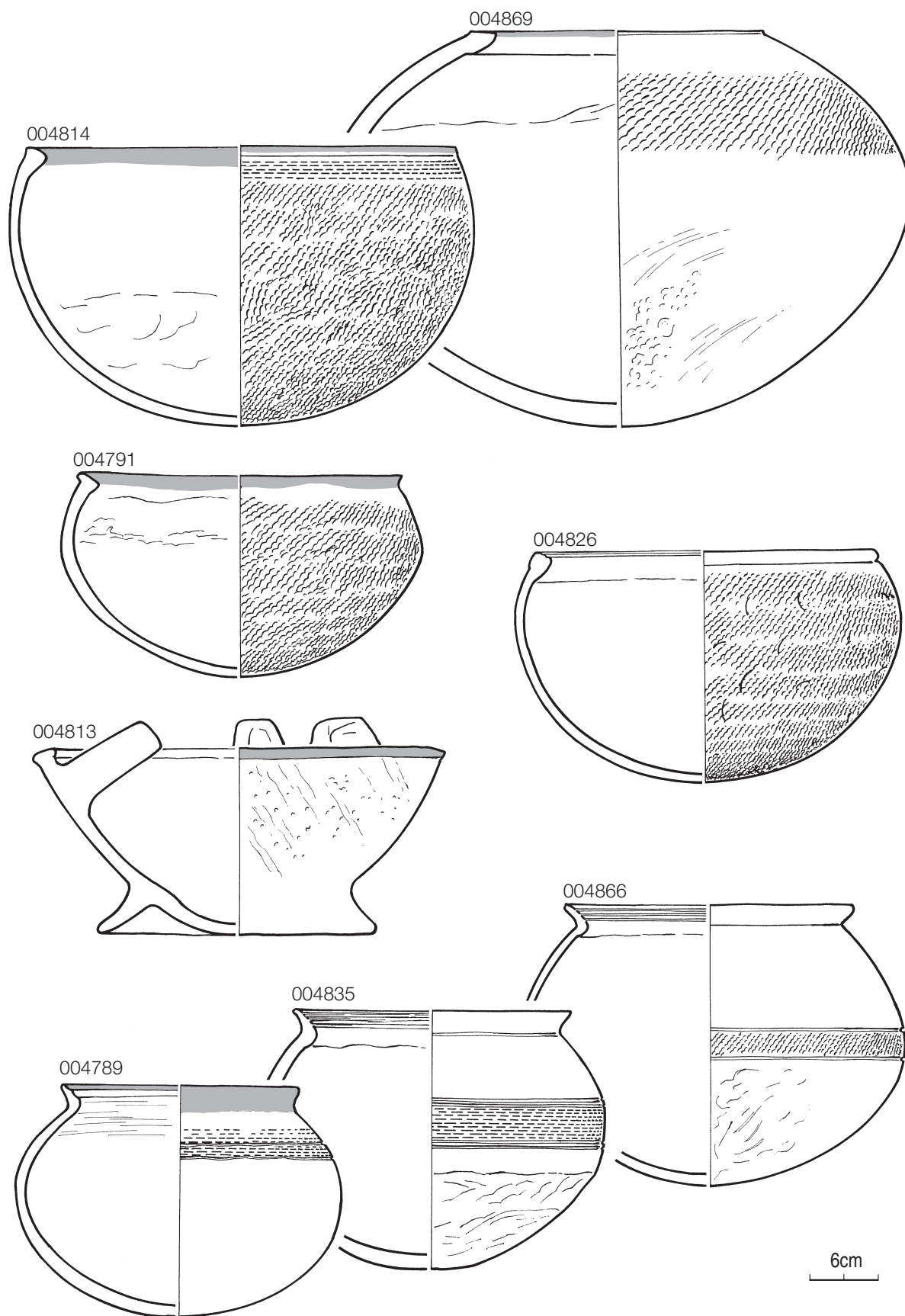


Planche 7 Tradition G. Poteries diverses. Décors à la peinture rouge rendus par des zones grisées. Dessin Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

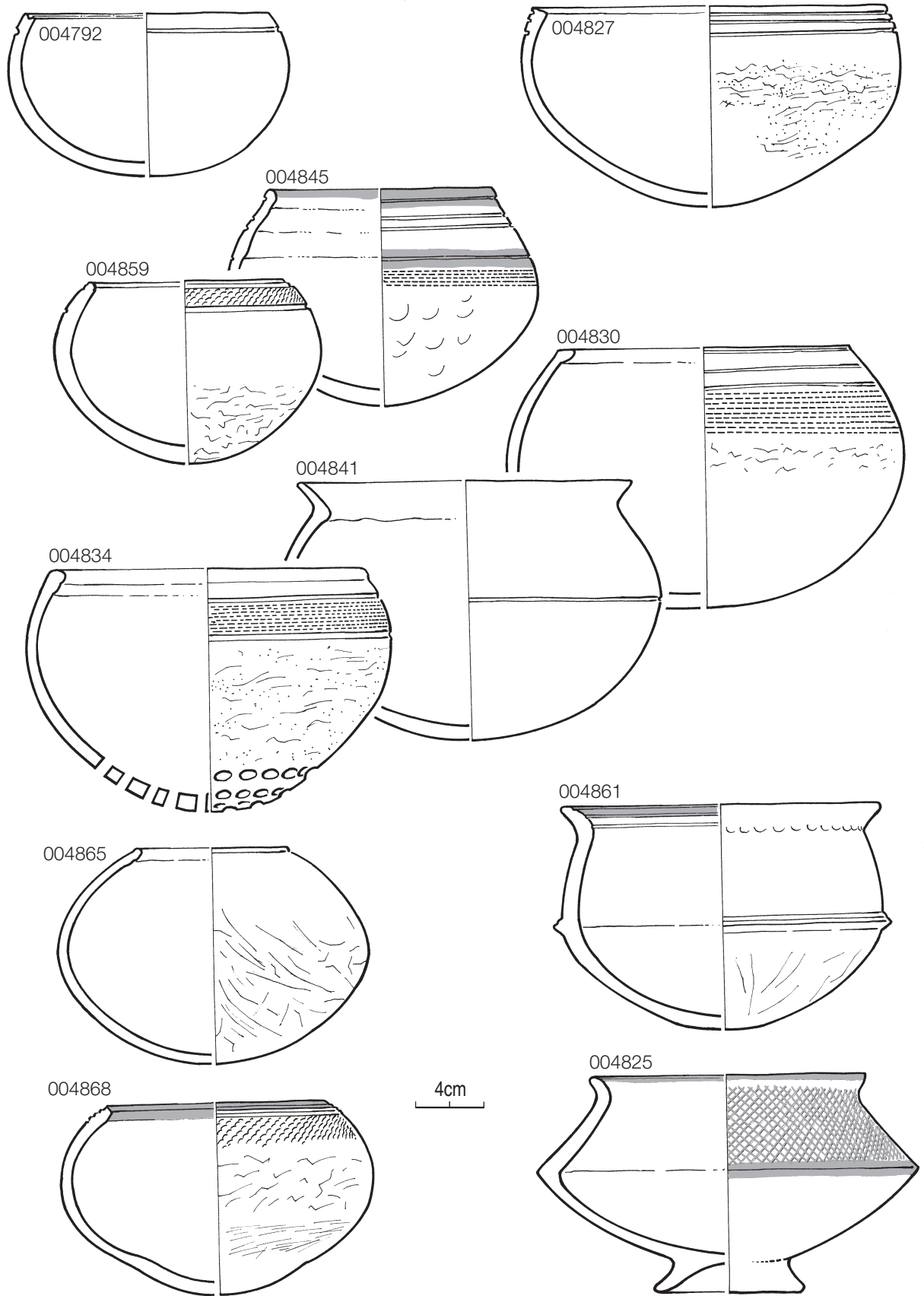


Planche 8 Tradition G. Poteries diverses. Décors à la peinture rouge rendus par des zones grisées. Dessin Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

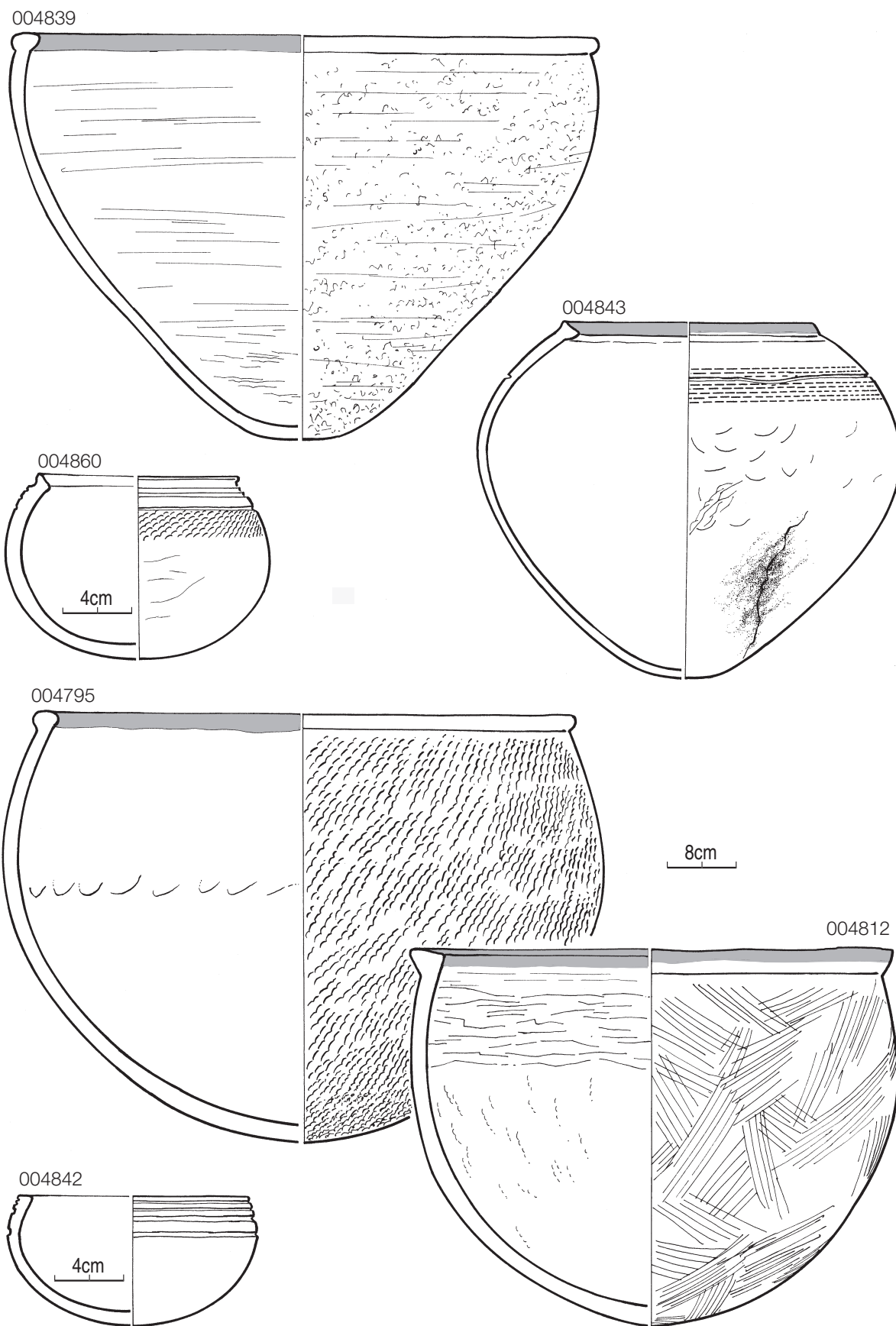


Planche 9 Tradition G. Poteries diverses. Décors à la peinture rouge rendus par des zones grisées. Dessin Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

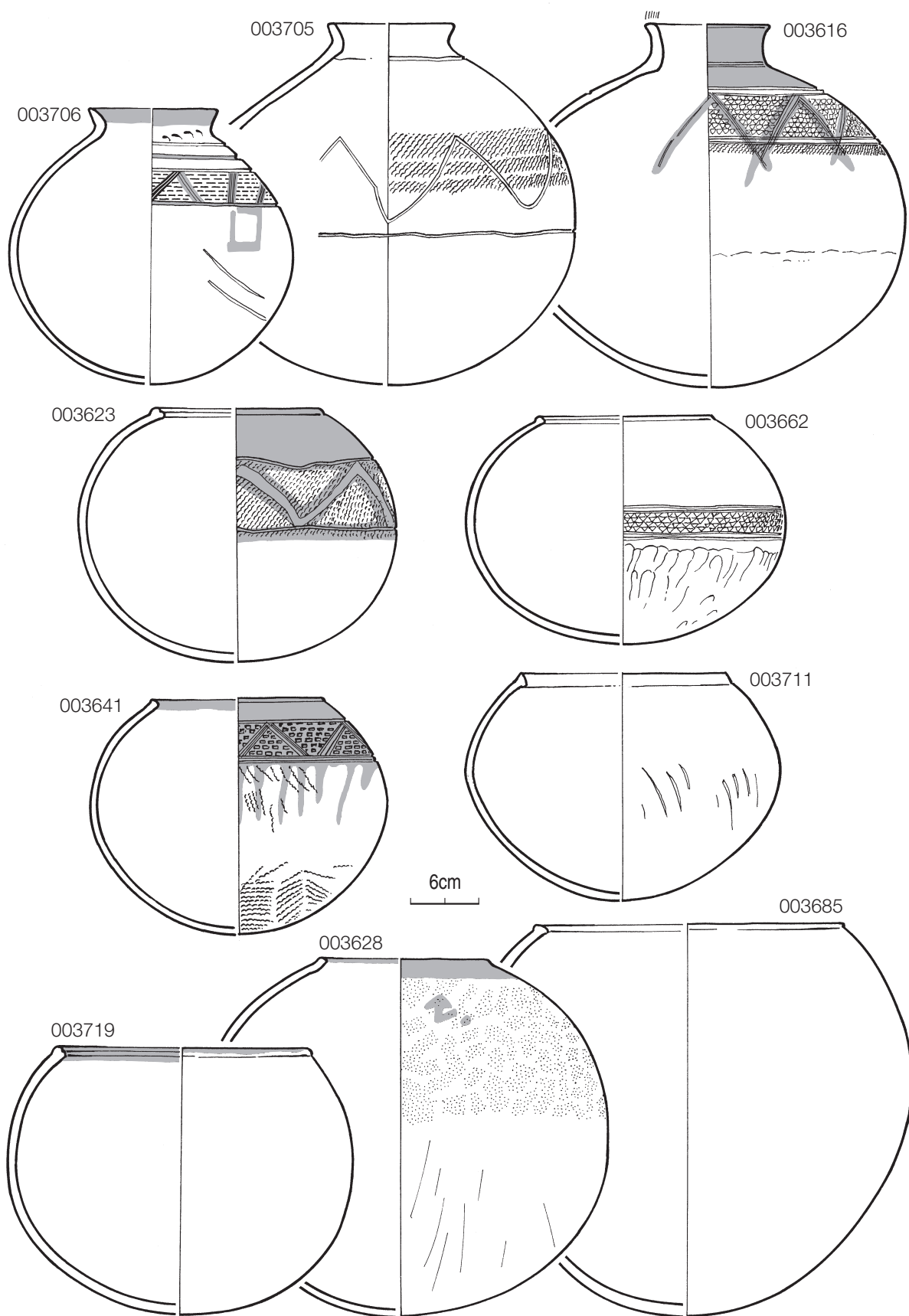


Planche 10 Tradition H. Poteries diverses, Décors à la peinture rouge rendus par des zones grisées. Dessin Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

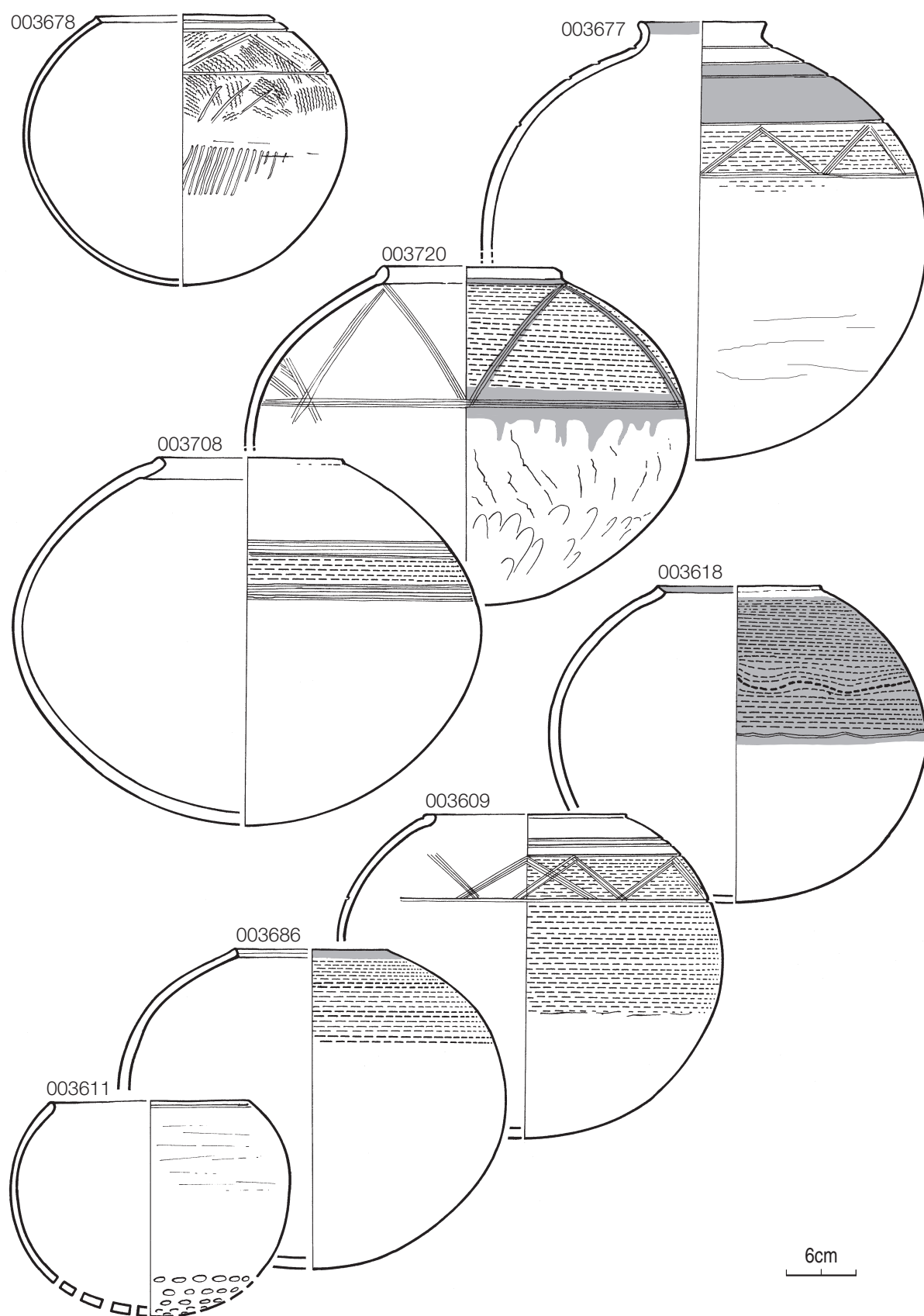


Planche 11 Tradition H. Poteries diverses, Décors à la peinture rouge rendus par des zones grisées. Dessin Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

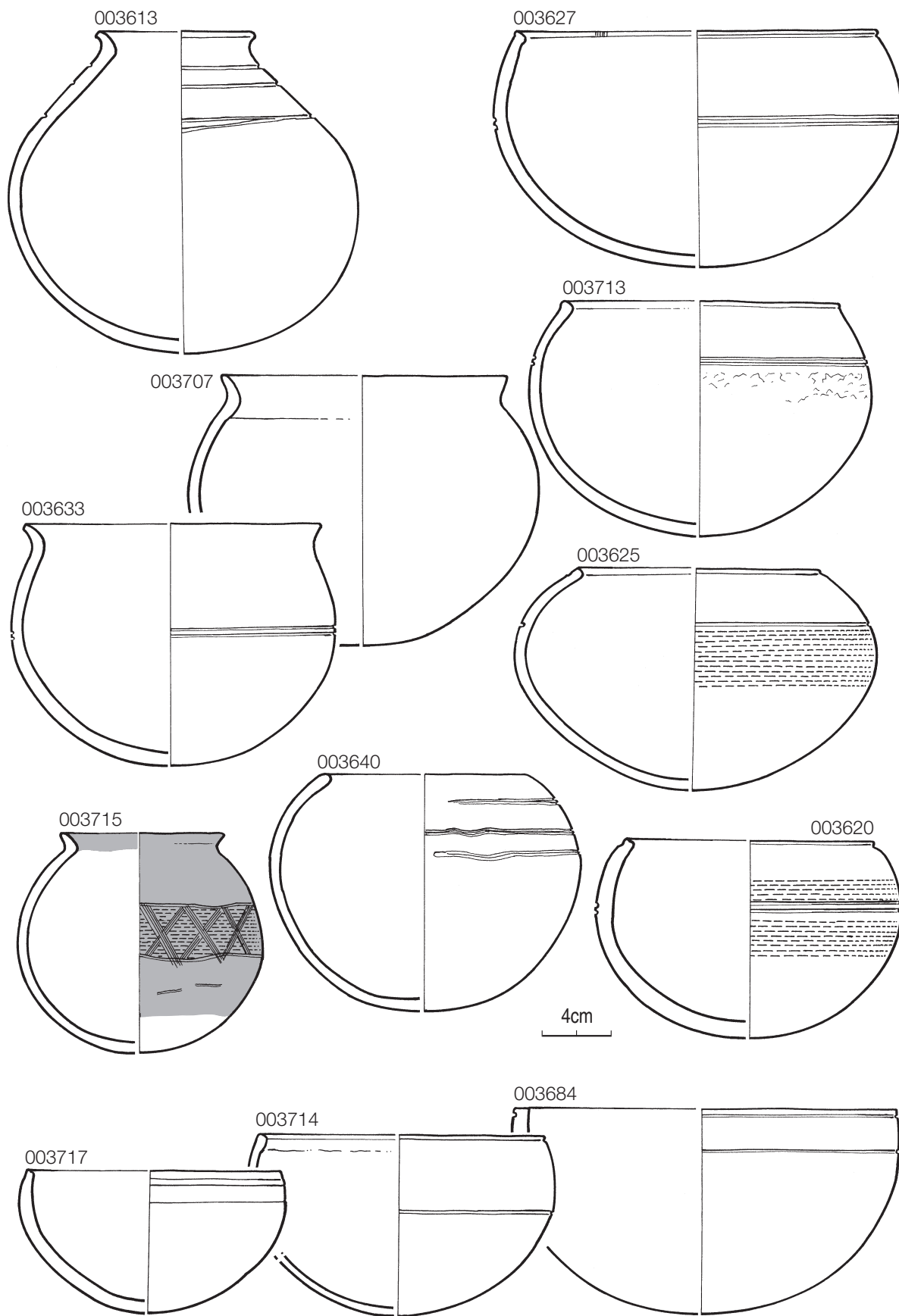


Planche 12 Tradition H. Poteries diverses, Décors à la peinture rouge rendus par des zones grisées. Dessin Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

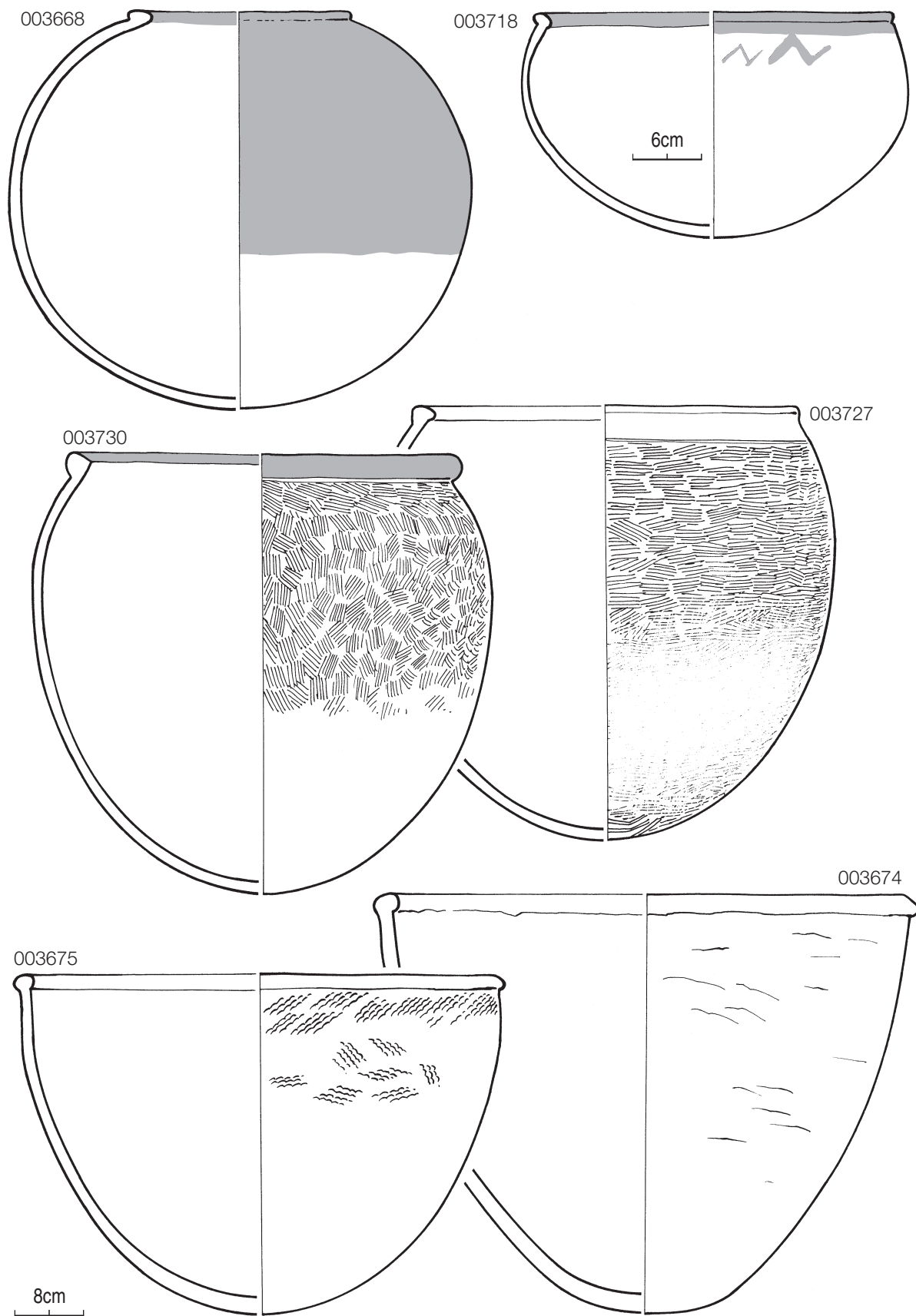
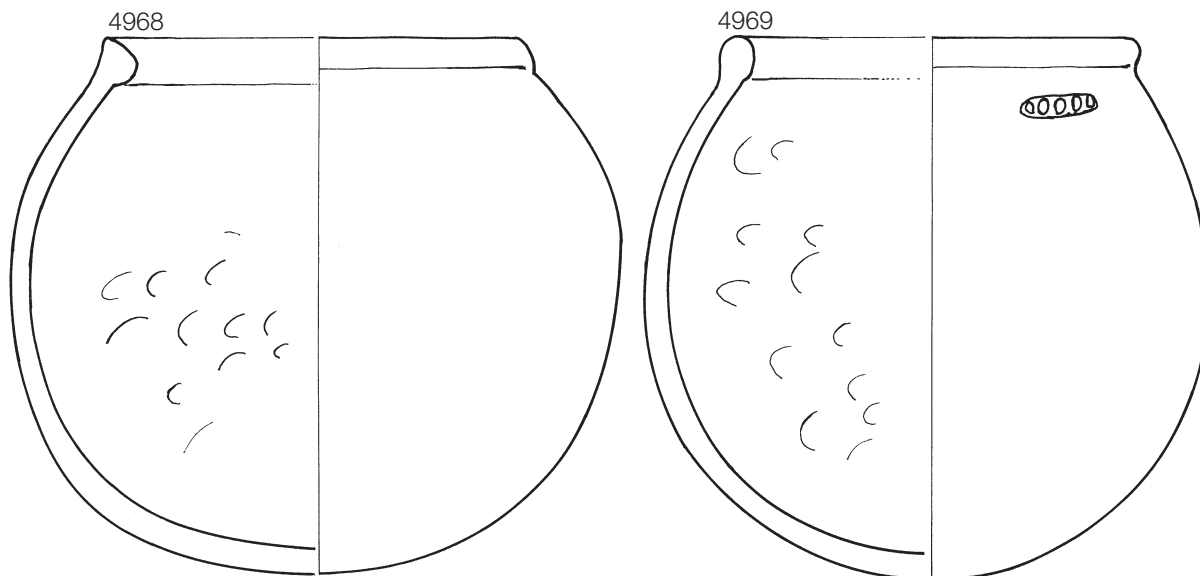
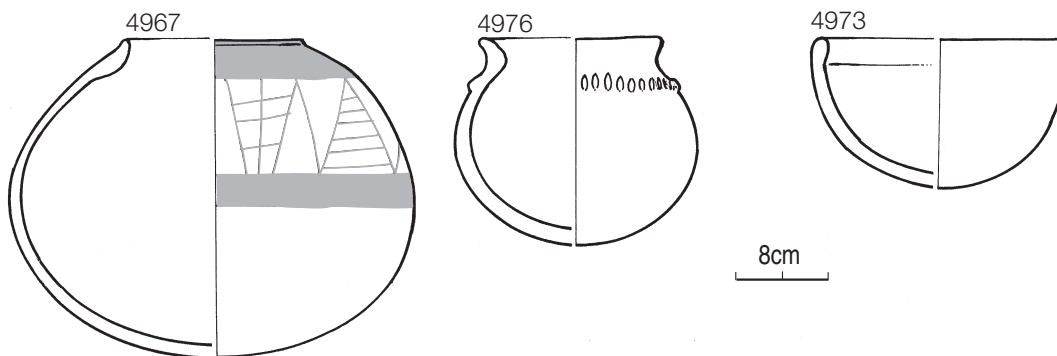


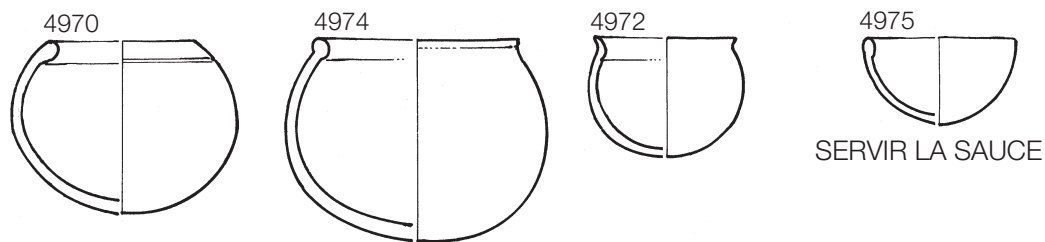
Planche 13 Tradition H. Poteries diverses, Décors à la peinture rouge rendus par des zones grisées. Dessin Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.



CONSERVER L'EAU



TRANSPORTER L'EAU



CUIRE LA SAUCE

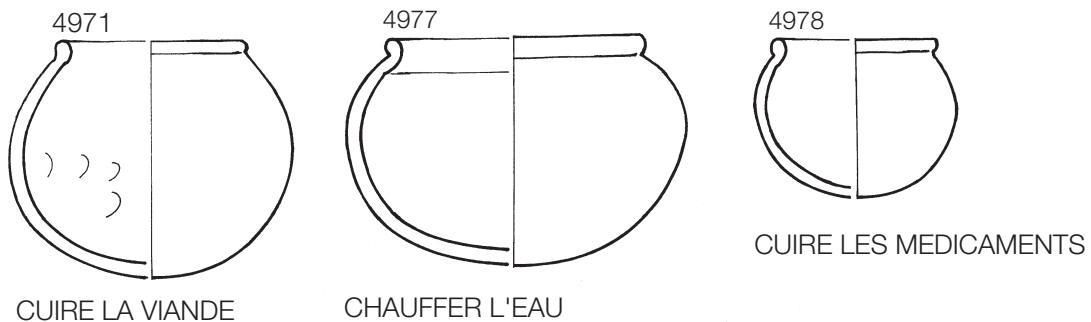


Planche 14 Tradition B. Poteries présentées selon leurs fonctions. Dessin Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschli-mann.

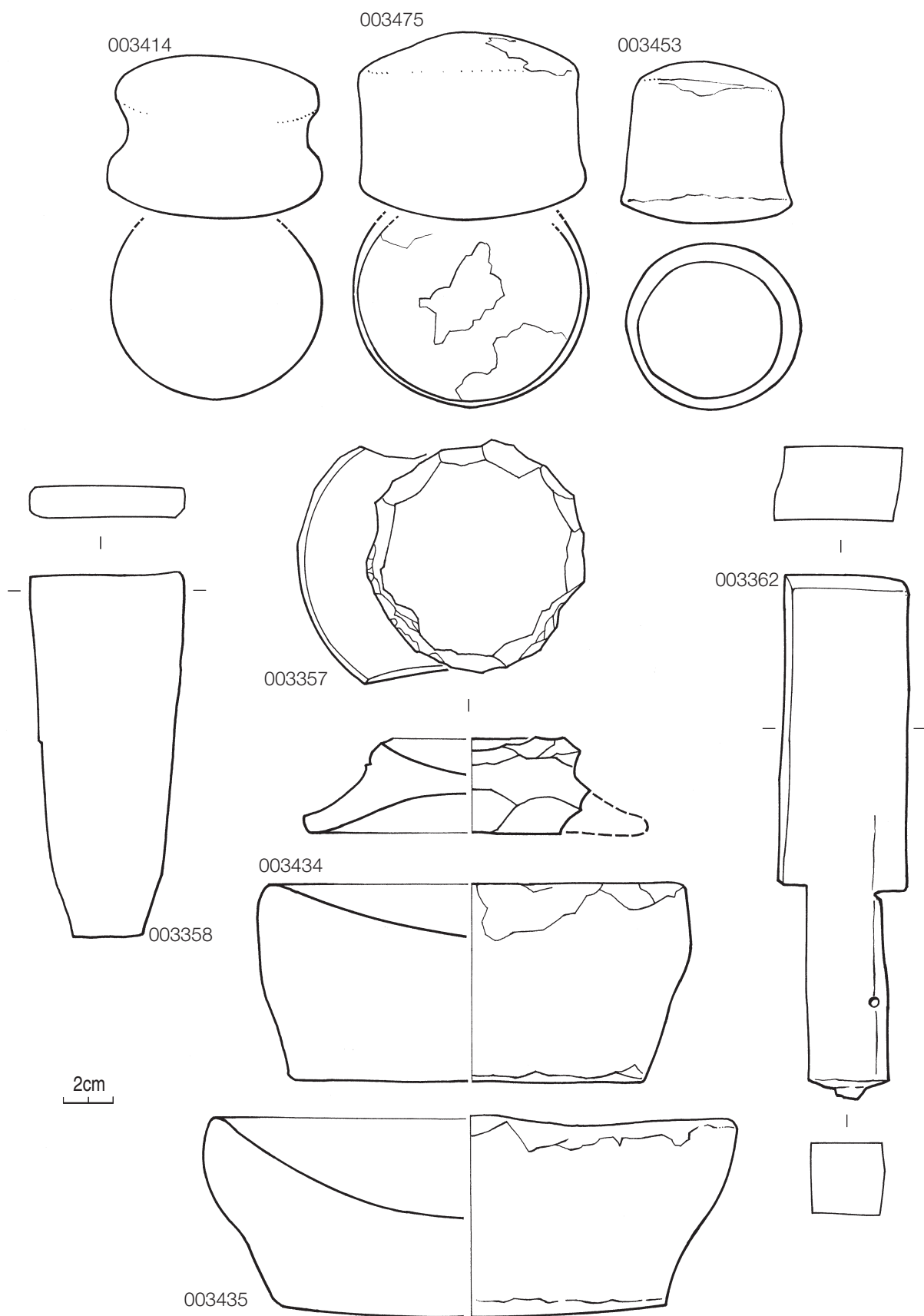


Planche 15 Tradition B. Instruments de potières. 3414, 3475, 3453 : percuteurs d'argile. 3357 : pied de poterie utilisé comme moule. 3434, 3435 : moules massifs d'argile cuite. 3358, 3362 : palettes de bois. Traitement graphique S. Aeschlimann.

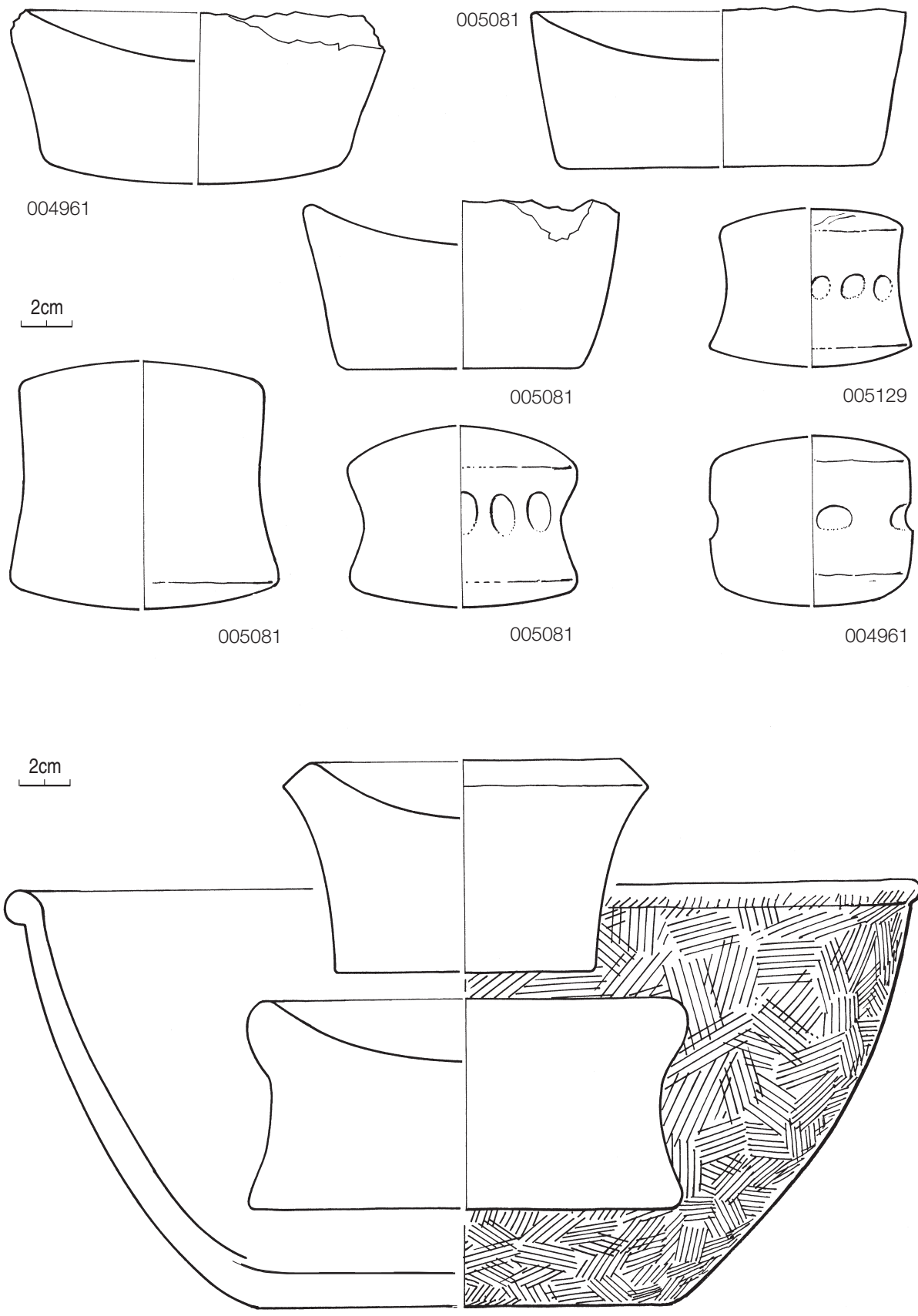


Planche 16 En haut : tradition B. Instruments de potières. 4961, 5081 : moules massifs d'argile cuite. 4961, 5081, 5129 : percuteurs d'argile. En bas : tradition mossi de Ka-In (Burkina Faso) : moules massifs d'argile cuite et tournette à fond plat. Traitement graphique S. Aeschlimann.

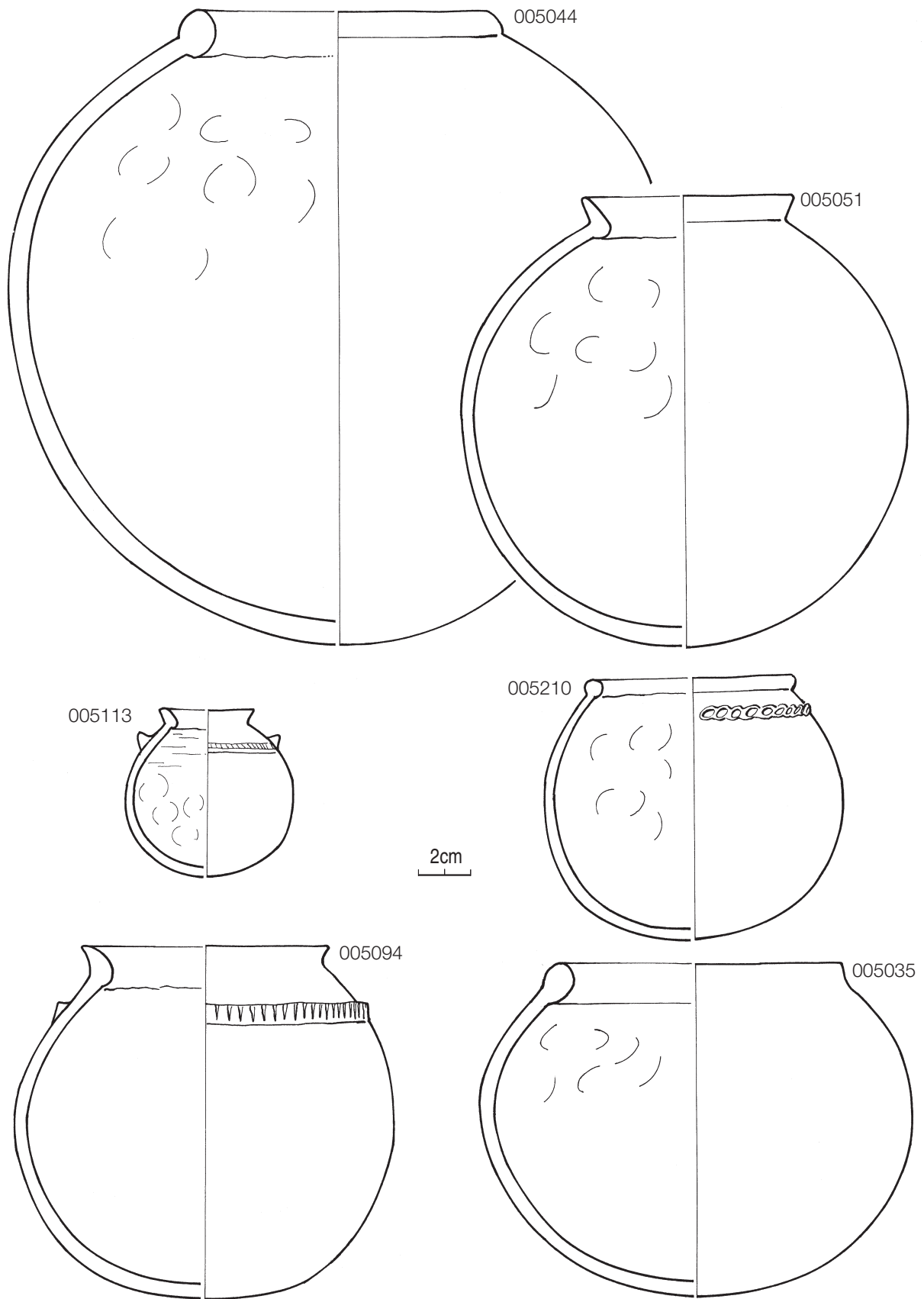


Planche 17 Tradition B. Poteries diverses. Dessin Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

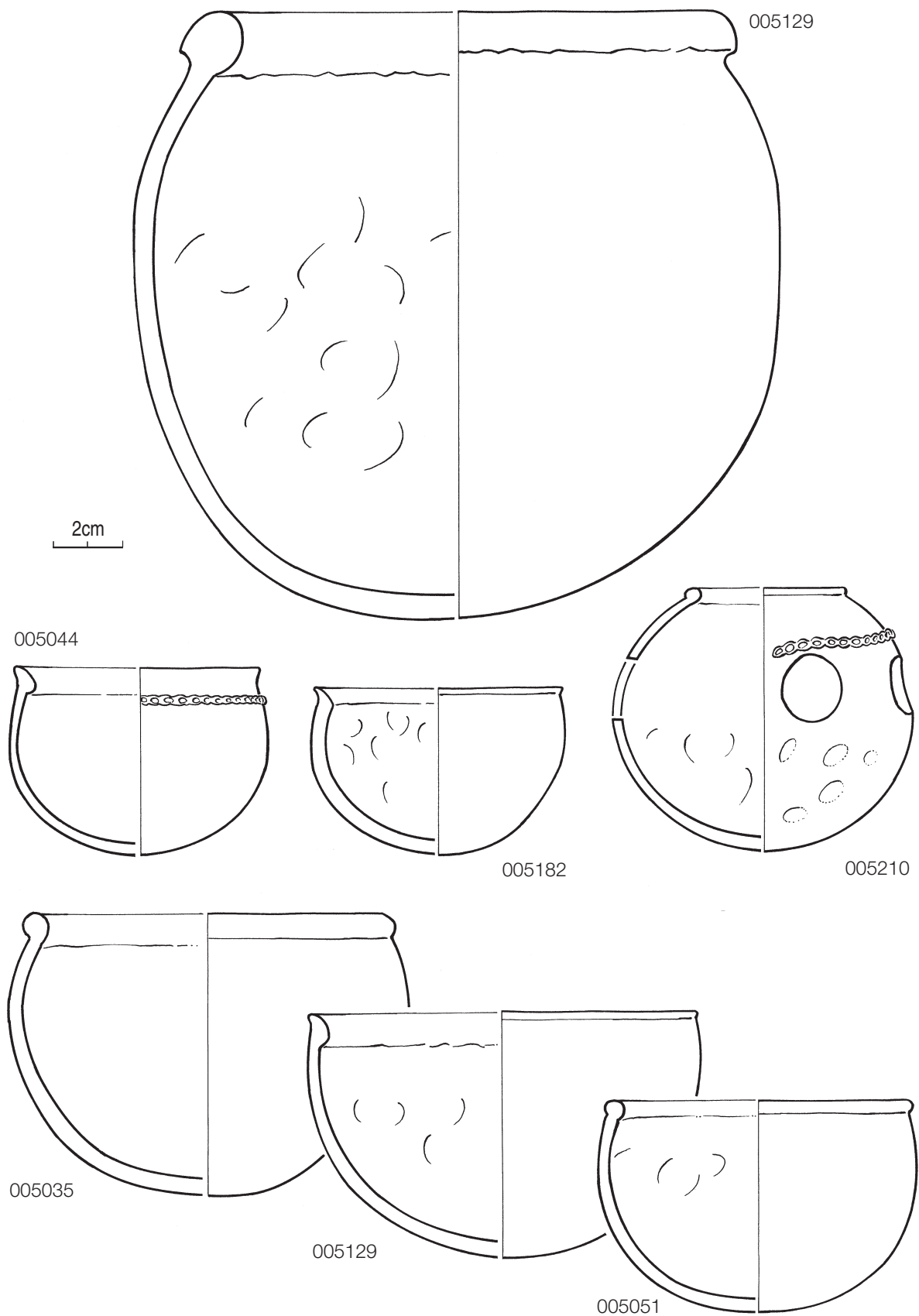


Planche 18 Tradition B. Poteries diverses. Dessin Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

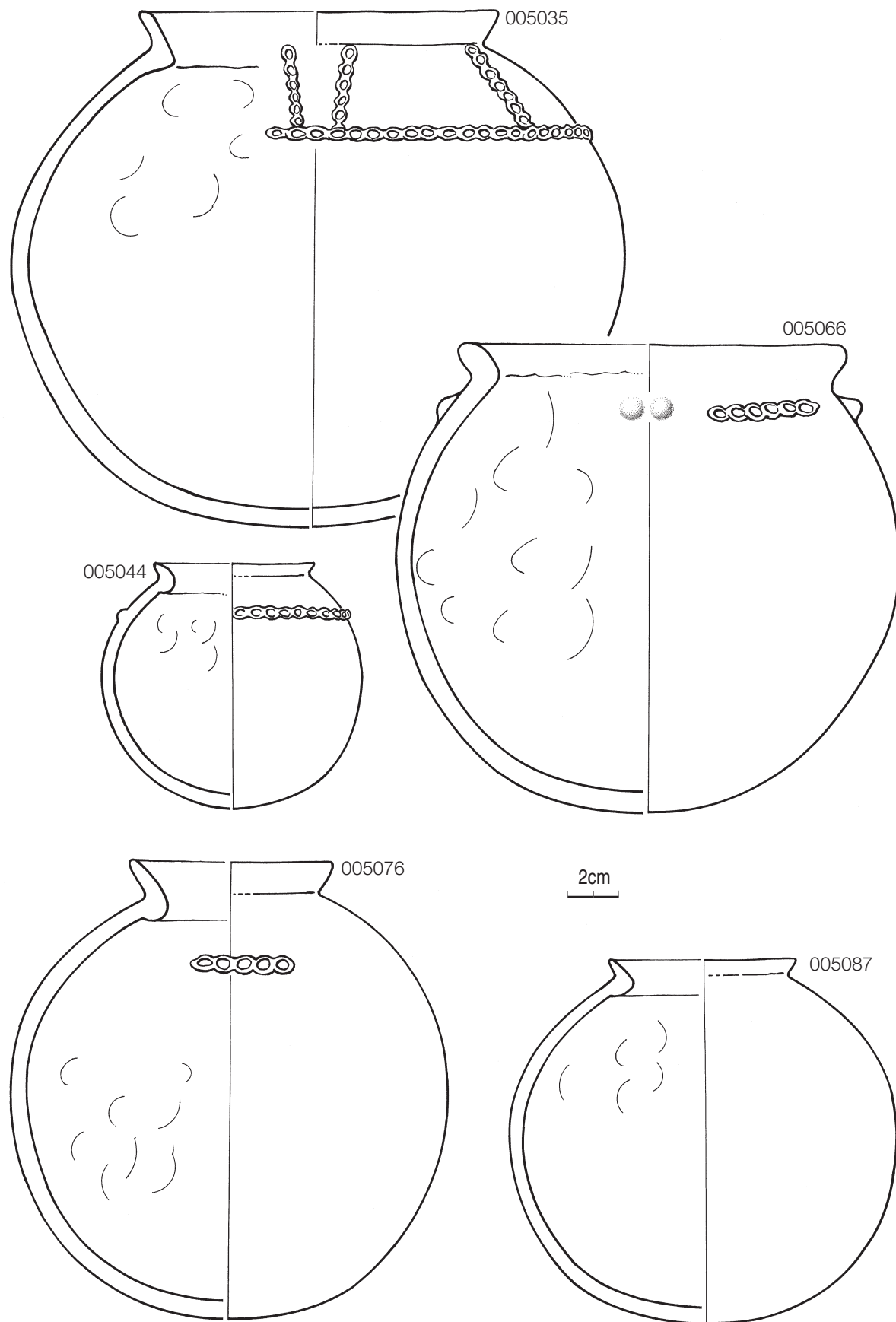


Planche 19 Tradition B. Poteries diverses. Dessin Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

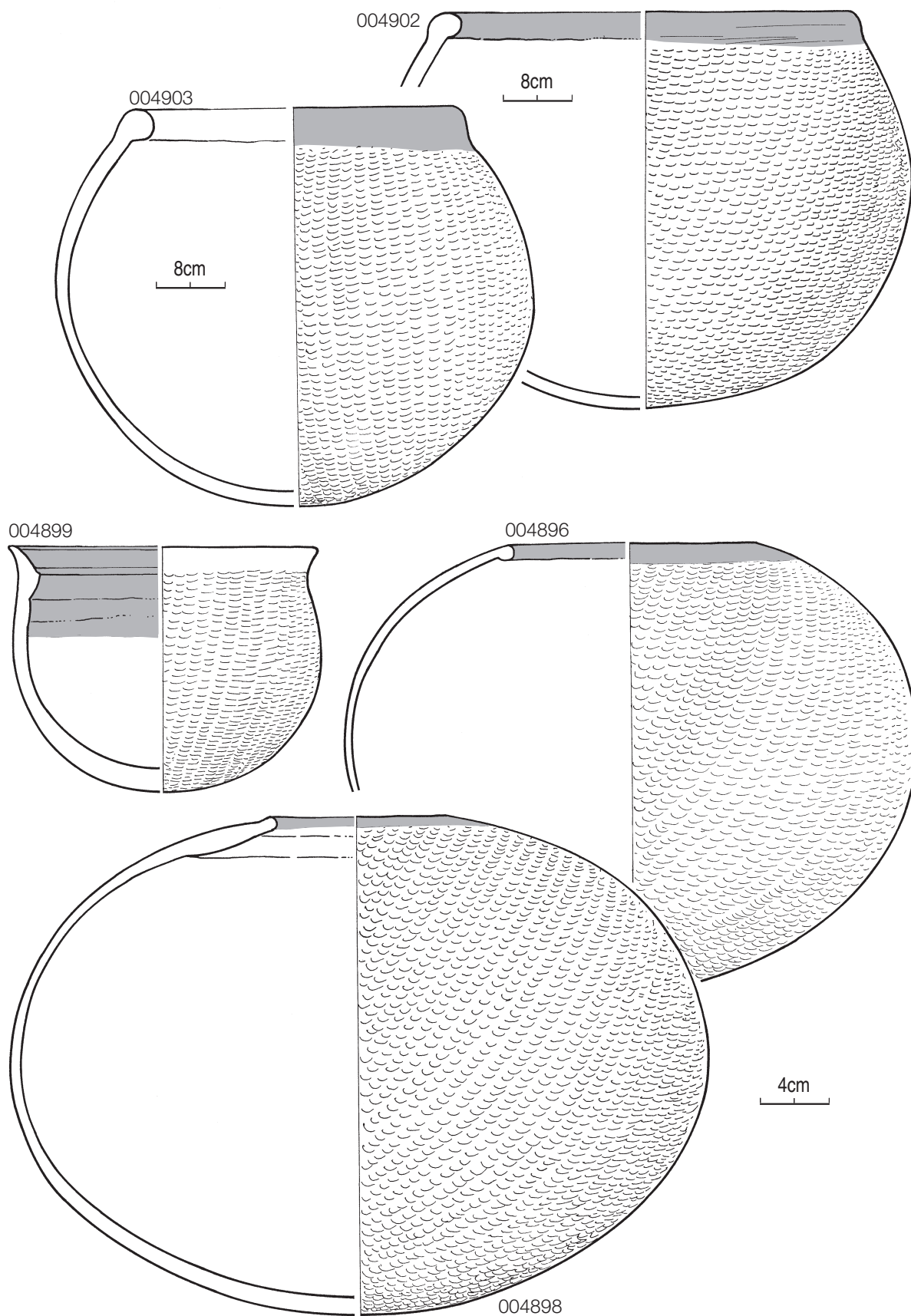


Planche 20 Tradition A. Poteries diverses montées sur natte. Dessin Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

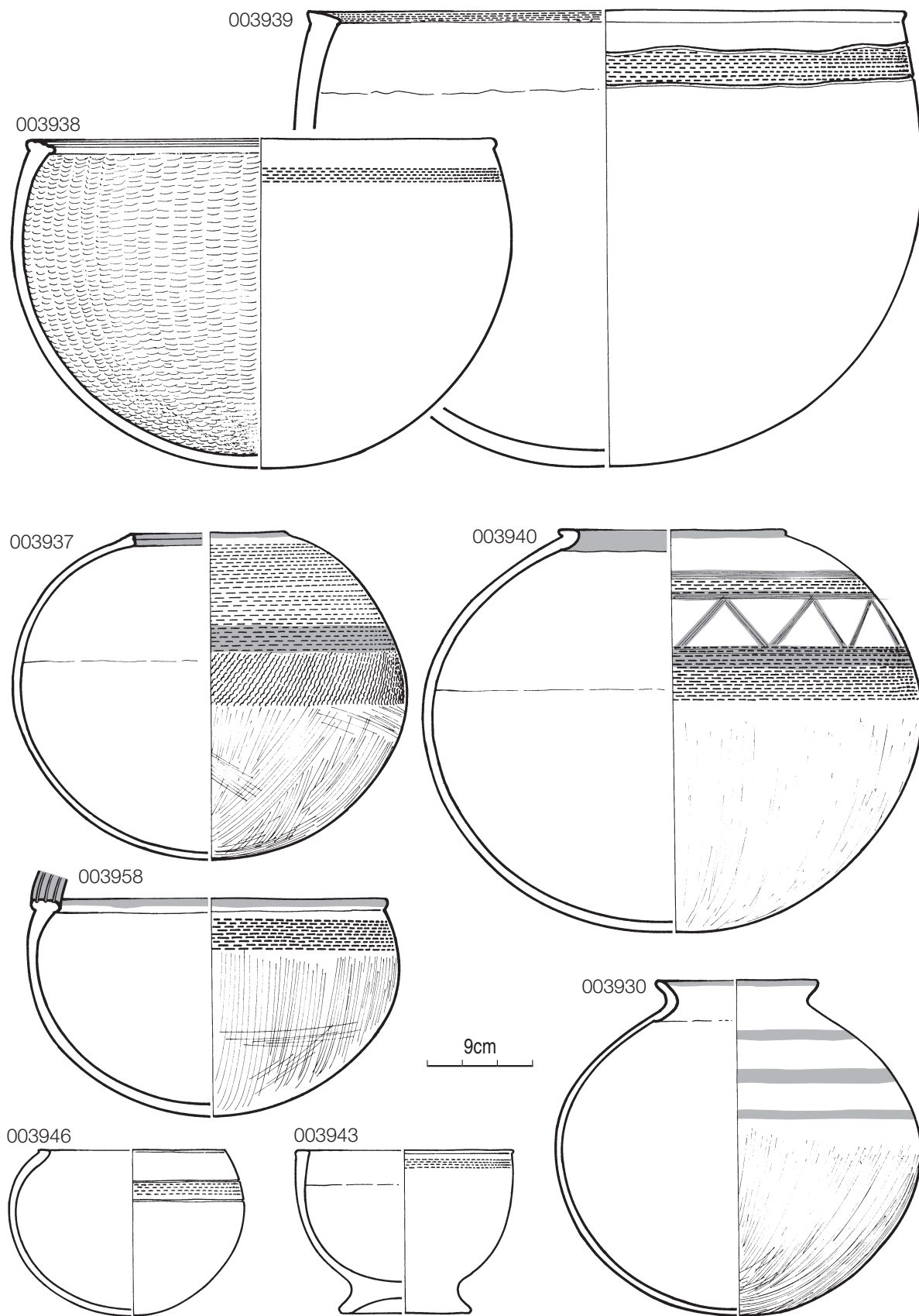
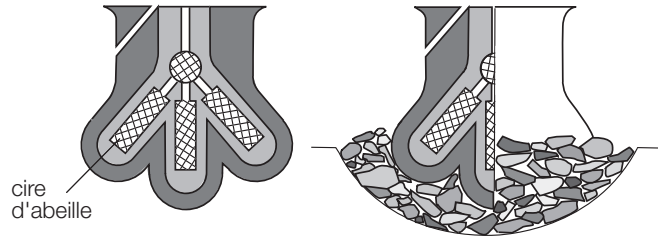
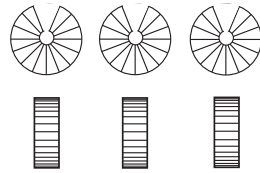


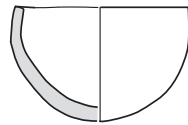
Planche 21 Tradition C. Poteries diverses. D'après Gally, Huysecom, Mayor, 1995, fig.48.

FABRICATION DU MOULE

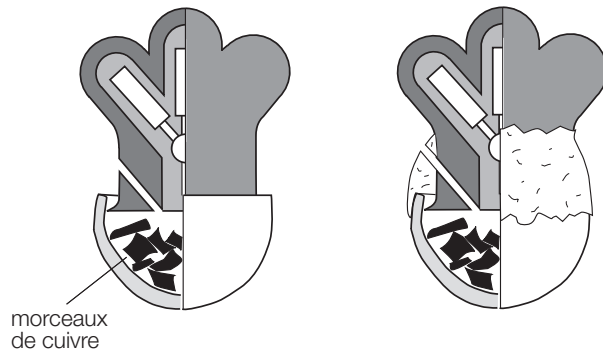
modèles en cire d'abeille



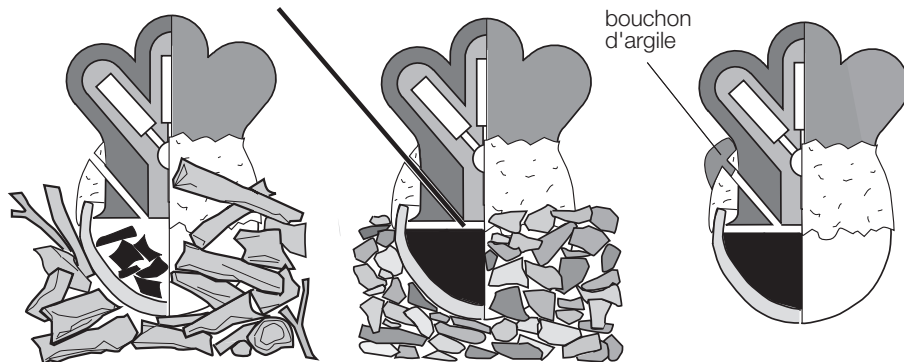
FABRICATION DU CREUSET



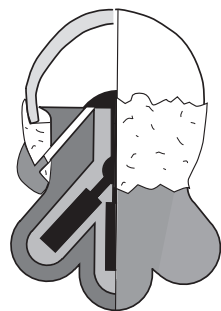
ASSEMBLAGE DU CREUSET ET DU MOULE



FONTE DU CUIVRE



MOULAGE



REFROIDISSEMENT ET DEMOULAGE

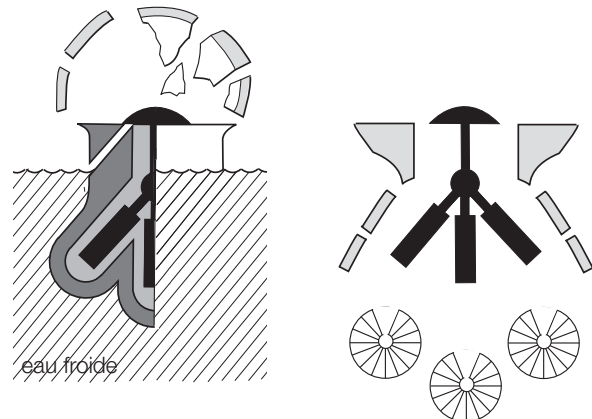


Planche 22 Yadianga. Chaîne opératoire de la fonte du cuivre pour trois disques ornementaux. Traitement graphique S. Aeschlimann.